This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 2044 103 248 613

12 June 1917

117
19

DORIA

ET

BARBEROUSSE

SEC.
EST.
Olivart.
NÚM. OBRAS
VOL.

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en juillet 1886.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

2060 Jurien 4

DORIA

ET

BARBEROUSSE

PAR LE VICE-AMIRAL

JURIEN DE LA GRAVIÈRE

MEMBRE DE L'INSTITUT

PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

10, RUE GARANCIÈRE

1886

Tous droits réservés.

DORIA

ET

BARBEROUSSE

PREMIÈRE PARTIE

LE SIÈCLE INQUIET

CHAPITRE PREMIER

BATAILLE DE VARNA, LE 10 NOVEMBRE 1444.

Le *Siècle inquiet* dont je veux esquisser l'histoire n'est pas la période agitée qu'ont traversée nos pères et à laquelle nous cherchons une issue aujourd'hui : ce nom de Siècle inquiet me paraît, à plus juste titre, devoir être réservé pour l'époque qui suivit la prise de Constantinople par Mahomet II. Le danger que courut alors le monde civilisé fut peut-être le plus grand qui l'ait menacé depuis le temps d'Abdérame. Les rivalités chrétiennes, en effet, faillirent, de l'année 1453 à l'année

1571, étendre, d'un côté, jusqu'aux bords de l'Adriatique, de l'autre, jusqu'au détroit de Gibraltar, la prépondérance des Ottomans.

En 1263 eut lieu la première descente des Turcs en Europe; en 1356, les queues de cheval des sultans se montrent pour la dix-huitième fois sur ces rivages que les janissaires ne cesseront plus de dévaster. Orkhan meurt en 1359 : son fils, Mourad Ier, se rend maître d'Andrinople et y transporte le siège de son empire. Louis Ier, dit le Grand, roi de Hongrie et de Pologne, répond à l'appel pressant d'Urbain V; il s'unit aux princes de Servie, de Bosnie et de Valachie. Coalition tardive et impuissante ! Louis éprouve le premier, en 1363, sur les bords de la Maritza, tout le poids de ce nouveau glaive dont le tranchant ne s'émoussera qu'après deux cents ans de ravages.

Le rugissement du lion a retenti jusqu'aux rives de l'Adriatique; la petite république de Raguse, toujours effarouchée et tremblante, toujours bassement attentive à son seul intérêt, s'empresse de réclamer la protection du souverain qui compte déjà tant de Chrétiens parmi ses vassaux. L'Empereur Jean Paléologue, plus condamnable encore, car il n'a pas à un égal degré l'excuse de la faiblesse, ne rougit pas de courtiser à son tour l'alliance de ce Barbare. La même journée, — honte ineffaçable pour le vieil empire, — voit quatre princesses chrétiennes devenir les compagnes du

Sultan et de ses trois fils. Bientôt le flot déborde; c'est d'abord le Kral de Bulgarie qui se rend à discrétion, puis Lazare, le roi de Servie, qui succombe en 1389 dans la plaine de Kossovo. Assassiné sur le champ de bataille par Milosh Obilovitch, Mourad a payé de sa vie la victoire. Prompt comme la foudre, dont on lui donne le nom, Bajazet Ildirim achève la conquête de la Servie et repasse en Asie pour y faire construire sur la rive asiatique du Bosphore ce fort d'Anatolie qui va commander le canal par lequel les vaisseaux entrent dans la mer Noire. L'empire byzantin aura désormais pour limites l'enceinte des murs qu'a fondés Constantin. Tout plie sous l'ascendant du croissant : en 1396, la plus vaillante noblesse de la Chrétienté tombe moissonnée aux champs de Nicopolis.

Un arrêt, cependant, se produit dans le cours de cette merveilleuse fortune : « Comment! disait Pie V aux souverains dont il essayait, en 1570, de secouer la torpeur, Tamerlan a pu descendre en Asie, vaincre et faire prisonnier Bajazet, ce puissant Grand Turc, le tenir enfermé dans une cage, et nous craindrions de nous mesurer avec Sélim! » Hélas! Saint-Père, Tamerlan était un Turc, un Scythe, un Musulman commandant à des hordes fanatiques, un émule plus encore qu'un ennemi de Bajazet. Bien qu'il appartînt à une secte différente, il servait, lui aussi, à sa façon, les intérêts de l'Islamisme. Ne l'a-t-on pas vu arracher Smyrne

aux chevaliers de Rhodes qui occupaient cette ville depuis cinquante-sept ans? S'il était resté quelque levain de suzeraineté chrétienne en Asie, Tamerlan, achevant l'œuvre impitoyable de la race d'Othman, se fût chargé de le faire disparaître. La bataille livrée sous les murs d'Angora, le 20 juillet 1402, n'interrompit d'ailleurs que pour quelques années à peine la marche irrésistible des armées ottomanes.

Rentré pour la neuvième fois à Samarkand le 10 juillet 1404, le conquérant tartare meurt après un règne de trente-six ans, dans la soixante-douzième année de son âge : il meurt le 19 février 1405. Onze ans plus tard, Mahomet Ier n'a pas seulement relevé le sceptre tombé dans la poussière ; le premier de tous les sultans, il possède une armée navale et se trouve de force à livrer, dans les eaux de Gallipoli, bataille aux Vénitiens. Mahomet perd, il est vrai, dans ce combat vingt-sept navires que Pietro Loredano lui enlève; ce n'en est pas moins une révélation et un avertissement pour l'Europe : les Turcs ont pu affronter Venise, la reine de l'Adriatique, sur son propre élément.

Après Mahomet Ier, Mourad II, son fils, monté sur le trône en 1421, à l'âge de dix-huit ans, va-t-il s'occuper incontinent de reconstruire une flotte? Mourad II n'en a pas besoin : il est devenu l'allié des Génois; les Génois se chargeront de transporter ses troupes où il sera besoin. Le marché est

conclu à raison d'un ducat par soldat. Grâce à ce pacte odieux, Mourad II peut accourir, le 10 novembre 1444, sous les murs de Varna. Il y arrive pour surprendre et pour battre le roi de Pologne et de Hongrie, Vladislas. Derniers venus sous les drapeaux du Christ, puisque leur conversion ne date que du onzième siècle, les Hongrois seront, pendant trois cents ans, le plus ferme boulevard de la Chrétienté. Combien de martyrs arroseront de leur sang, pendant cette période, les plaines du Danube et de la Drave! Vladislas a péri dans la mêlée; il est tombé les armes à la main : ce n'est pas le dernier roi de Hongrie auquel semblable sort soit réservé.

CHAPITRE II

RIVALITÉ DE GÊNES ET DE VENISE.

(De l'année 1258 à l'année 1299.)

Comment Gênes put-elle se résoudre à faire, en cette circonstance, cause commune avec l'implacable ennemi du nom chrétien? Par quelle aberration étrange en vint-elle à méconnaître le danger auquel le triomphe des armes musulmanes exposerait tôt ou tard son commerce? L'envie est, de tous les sentiments, le plus imprévoyant; de toutes les passions, la plus irrésistible. Pour nuire à Venise et à Pise, Gênes eût, comme les commerçants d'un autre âge au Japon, foulé la croix aux pieds; pour les détruire, elle eût essayé de franchir l'enfer sur un cheveu. La prospérité commerciale de ces trois cités marchandes datait des croisades. La côte de Syrie était déjà occupée par les Croisés quand les Vénitiens vinrent prendre part au blocus et à la conquête de Jaffa. Maîtres de Jérusalem en 1099, les Croisés voulurent l'être également de la Palestine : autour du royaume de Baudouin, qui succéda en l'année 1100 à Godefroy de Bouillon,

se groupèrent les principautés de Tibériade, de Tripoli, d'Antioche et d'Édesse ; les flottes de Venise, de Pise et de Gênes se chargèrent de garder les côtes pendant que les armées chrétiennes opéraient dans l'intérieur des terres. Les services que ces flottes rendirent furent libéralement payés : Venise se fit octroyer le quart de la cité d'Acre; Pise réclama la possession de tout un quartier d'Antioche; Gênes songea surtout à s'assurer des privilèges commerciaux. A dater de ce jour, la rivalité qui remplira la moitié du treizième siècle et le cours entier du quatorzième des compétitions les plus sanglantes se dessine et commence. Les Apennins avaient séparé jusqu'alors les deux grandes républiques; en 1258, la ville d'Acre les met face à face : Génois et Vénitiens s'y disputent la possession d'une église. Quiconque désormais possédera la sympathie de Venise est assuré d'encourir l'inimitié de Gênes; le schisme et l'hérésie trouvent grâce devant la jalouse république ligurienne pour peu que d'un succès, si funeste qu'il puisse être à l'Église, il résulte un dommage pour la grande rivale que l'empire latin favorise [1]. Débiteur des Vénitiens, Baudouin II leur a laissé son fils Philippe en gage; les Génois concluent une alliance avec le compétiteur de Baudouin : ils s'engagent à fournir

[1] Voyez dans *la Marine des Ptolémées et la Marine des Romains*, au t. II, p. 182 à p. 204, *le Commerce maritime des Républiques italiennes*.

des vaisseaux à l'empereur de Nicée. Qu'on s'étonne maintenant qu'ils aient frayé aux Turcs le chemin de l'Europe. Apres au gain et désabusés des généreuses illusions d'un autre siècle, les Génois ne veulent plus être que les rouliers de la mer. Double joie et double profit pour eux quand l'intérêt mercantile, par une coïncidence heureuse, se trouve d'accord avec la satisfaction d'une vieille haine.

En 1261, l'empire latin qui devait sa fondation à Venise plus encore qu'aux Français et aux Flamands, disparaît après un demi-siècle d'existence. Sa chute est le signal d'hostilités nouvelles entre les Génois et les Vénitiens. Une flotte vénitienne surprend et brûle Péra, faubourg de Constantinople dont les Génois ont fait une seconde Gênes. Après avoir pris la mesure de leur force dans la mer Noire, les flottes rivales se poursuivent jusqu'au fond de l'Adriatique. Sur ce nouveau théâtre, les Génois humiliés reprennent aussi promptement qu'ils l'ont perdu l'avantage. Soixante-cinq navires vénitiens incendiés, dix-huit capturés avec sept mille hommes, parmi lesquels le fameux Marco Polo, revenu de la cour tartare de Koubilaï-Khan après quarante ans d'absence; tel est le résultat de la victoire remportée par Lamba Doria le 8 septembre 1298. Emmené prisonnier à Gênes, l'amiral vénitien, André Dandolo, ravit aux vainqueurs celui de tous leurs trophées dont ils se glorifient le plus; il se brise la tête contre la muraille de

la galère aux bancs de laquelle on le tenait enchaîné.

L'année suivante, nouvelle défaite des Vénitiens devant Gallipoli : seize galères sur vingt-quatre tombent au pouvoir des Génois. Matteo Visconti, seigneur de Milan, offre alors sa médiation, et la paix est conclue en 1299.

Un nouveau siècle va s'ouvrir, le siècle où Dante écrira son poëme dans le patois dont il doit faire une langue immortelle. Que de grandeurs, que de déceptions, que d'épreuves attendent, pendant ces cent années, l'Italie! Les républiques qui se sont partagé le sol toujours fécond de la Péninsule, atteindront alors l'apogée de leur puissance : elles ne laisseront voir les premiers symptômes de leur déclin, qu'après avoir donné au vieux monde, devenu vers la fin du quinzième siècle trop étroit pour les populations qui s'y pressent, Christophe Colomb, Verazzani, Améric Vespuce et Sébastien Cabot.

CHAPITRE III

RIVALITÉ DE GÊNES ET DE LA CATALOGNE.

(De l'année 1331 à l'année 1354.)

Un nouveau champion s'apprête à entrer en lice. Les Siciliens, subjugués par Charles d'Anjou, ont secoué en 1282 le joug des Français et appelé don Pedro d'Aragon à leur aide; la puissance navale des princes aragonais, comtes de Barcelone et rois de Sicile, marchera bientôt de pair avec celle de Gênes et de Venise. Gênes, cependant, désignée par sa position pour entrer la première en lutte avec la marine catalane, Gênes compte à cette époque six cent soixante vaisseaux réunis dans son port. Deux amiraux célèbres, Roger de Lauria et Conrad de Lanza, le premier Calabrais, le second Sicilien, se sont formés dès leur âge le plus tendre à l'école de la marine catalane : leur gloire ne revient-elle pas de droit à l'Espagne, comme celle de Maurice de Saxe à la France? Les Catalans se font, à cette époque, remarquer par leur habileté à se servir de l'arbalète. « Nef catalane et galère gé-

noise », disait-on au treizième siècle. Telle était alors la dernière expression de l'art naval.

La république de Gênes et le royaume d'Aragon se regardaient de trop près; ils avaient des intérêts trop contraires pour ne pas devenir bientôt ennemis. L'île de Sardaigne fut la première proie que ces deux puissances maritimes se disputèrent. Des entreprises privées trahissaient depuis longtemps leurs dispositions hostiles; en 1331, la guerre ouverte éclate. Les Catalans ont anéanti la marine de Charles d'Anjou; ils n'auront pas aussi facilement raison de la marine des Génois. Venise, on devait s'y attendre, ne laisse pas échapper l'occasion de porter un coup funeste à son éternelle rivale; en 1351, elle conclut à Perpignan une alliance avec le roi d'Aragon. Dès le mois de juillet, l'escadre catalane part de Barcelone pour aller rejoindre l'escadre vénitienne dans les eaux de la Sicile. L'armée confédérée se dirige vers Négrepont à la recherche de la flotte génoise; l'amiral génois, Paganino Doria, ne se croit pas assez fort pour l'attendre, il se réfugie dans le Bosphore. Là, sous les murs mêmes de Constantinople, s'engage, le 13 février 1352, une des actions les plus sanglantes du siècle; il n'y a pas jusqu'aux Grecs, alliés inattendus des Catalans et des Vénitiens, qui ne veuillent y prendre part. La fortune se prononce en faveur des Génois : seuls contre tous, ils ont pu tenir tête à une coalition formidable, garder leurs positions et rester, contre toute appa-

rence, maîtres incontestés du champ de bataille. Gênes n'est plus dans Gênes, elle est sur les bords de la mer Noire. Aussi est-ce dans la mer Tyrrhénienne, dans l'Adriatique, que nous la trouverons faible. En se rapprochant de leurs ports, les Catalans et les Vénitiens, au contraire, ont repris des forces; dès l'année suivante, en 1353, ils font durement expier à leurs rivaux un avantage obtenu en quelque sorte par surprise. Occupés à favoriser l'insurrection du juge d'Arborée, les Génois croisaient sur les côtes occidentales de la Sardaigne; les confédérés viennent les attaquer dans les eaux d'Alghieri, place forte située au nord du golfe d'Oristano. Leur victoire, cette fois, est complète; huit mille Génois ont péri, trois mille cinq cents prisonniers et quarante et une galères sont emmenés en triomphe dans les ports de la Catalogne.

La décadence maritime de Gênes date de cette défaite. Pour se mettre à l'abri de l'invasion qui la menace, Gênes ne voit d'autre ressource que de se livrer à Galéas Visconti, seigneur tout-puissant de Milan. Grâce à cet appui, la paix se rétablit en 1354, mais l'honneur génois n'est pas sauf et l'indépendance nationale en demeure à tout jamais compromise. Riche, industrieuse, douée au plus haut degré de l'esprit commercial, Gênes n'a point les qualités de Venise; on ne la verra pas, comme la reine de l'Adriatique, lever encore plus haut le front dans l'adversité que dans la fortune.

CHAPITRE IV

LA GUERRE DE CHIOGGIA.

(De l'année 1378 à l'année 1381.)

Toutes ces paix boiteuses ne pouvaient cependant être que des trêves. Quand la victoire ne connaît pas de merci et qu'on pend à l'antenne, avec leurs équipages, les capitaines des bâtiments contraints à se rendre, les hostilités ne sauraient être interrompues que pendant le temps nécessaire pour reprendre haleine. En 1378, les épées sortent encore une fois du fourreau et le sang recommence à couler. Ce ne fut point cependant contre les Catalans que Gênes, remise d'une désastreuse défaite, fit le premier essai de ses forces renaissantes ; des alliances de terre ferme l'engagèrent à tourner ses armes contre Venise. Elle n'eut qu'à s'applaudir de sa résolution, car elle débuta par un succès : la bataille de Pola, livrée au mois de mai 1379, lui donna pour un instant l'empire de l'Adriatique. Cette guerre est restée célèbre sous le nom de guerre de Chioggia.

Venise avait étendu trop loin sa puissance;

une partie de sa flotte guerroyait le long des côtes de Syrie, sous les ordres de Carlo Zeno, au moment où Pietro Doria, réunissant ses forces à celles d'Ambroise Doria, vainqueur de l'amiral Pisani, venait, à l'appel du seigneur de Padoue, jeter l'ancre devant les Lagunes. Chioggia était alors, comme elle l'est encore aujourd'hui, la clef de ce grand méandre intérieur. Les Génois s'en emparent. Leurs hésitations sauvèrent, prétend-on, Venise. Il était pourtant assez naturel d'hésiter devant les défenses qui se dressèrent tout à coup devant les envahisseurs. La grande aristocratie de Venise ne démentait pas, en cette occasion solennelle, sa réputation séculaire de ténacité. Carlo Zeno était, en toute hâte, rappelé du Levant, et Pisani, qu'après la défaite de Pola on avait jeté dans les fers, en sortait pour reprendre, aux acclamations du peuple, le commandement d'une flotte qui n'existait plus : son activité ingénieuse allait la faire renaître. Les vaisseaux lui manquaient ; il arma des barques, couvrit les abords de Venise de retranchements improvisés, ferma les canaux en y coulant de vieilles galères désarmées. Le vieux doge Contarini donnait à tous l'exemple; l'effroi du premier moment faisait place à une martiale ardeur.

Les Génois étaient hors de portée de leurs approvisionnements ; aucun moyen pour eux de réparer leurs pertes. Les vainqueurs de Pola se trouvèrent bientôt bloqués à leur tour : du rôle d'assiégeants

ils avaient, peu à peu et d'escarmouches en escarmouches, passé au rôle d'assiégés.

Le premier jour de l'année 1380 fut marqué par un grand événement : la flotte de Carlo Zeno arriva de Beyrouth. Il était déjà difficile aux Génois enfermés dans le port de Chioggia, de s'ouvrir un passage jusqu'à la mer libre ; la dernière issue qui leur fût laissée se trouva, dès que Zeno eut opéré sa jonction avec Pisani, occupée par cinquante-deux galères. Les Génois résistèrent jusqu'à la dernière extrémité : les attaques devenaient malheusement de jour en jour plus vives. Les bombardes, énormes bouches à feu, encore dans l'enfance, s'en mêlèrent ; Pietro Doria et son neveu furent écrasés sous les décombres du clocher de Brondolo, qu'atteignit un boulet de marbre du poids de cent quatre-vingt-quinze livres.

Le 24 juin 1380, la garnison de Chioggia, harcelée depuis sept mois, se rendit à discrétion : dix-neuf galères et quatre mille trois cents prisonniers furent pour les Vénitiens le trophée d'une victoire qui succédait de la façon la plus imprévue à de formidables alarmes. Le 8 août 1381, un traité de paix scella ce grand triomphe.

CHAPITRE V

ALLIANCE MOMENTANÉE DE GÊNES ET DE VENISE SOUS LES AUSPICES DE LA FRANCE — COMBAT DES ILES SAPIENCE ENTRE LE MARÉCHAL DE BOUCICAUT ET CARLO ZENO.

Semblable sur ce point à toutes les démocraties, Gênes n'a jamais su garder son sang-froid dans les revers. La guerre de Chioggia la conduisit à sacrifier encore une fois son indépendance : le 25 octobre 1396, elle remit son sort au roi de France, comme elle l'avait, dans une autre occasion, abandonné aux seigneurs de Milan. Charles VI eut une vue plus claire des intérêts de la République génoise que cette République elle-même, trop longtemps aveuglée par sa jalousie commerciale : il entreprit de la réconcilier sincèrement avec Venise. Gênes ne subsistait plus que par ses établissements de la mer Noire; voilà ce qu'il fallait avant tout sauver. Bajazet Ier assiégeait Constantinople : comprenant que si Constantinople succombait, tout était perdu, les Vénitiens réclamaient à grands cris une croisade; Charles VI, suzerain de Gênes, ordonna aux Génois d'équiper une flotte.

Dix mille hommes partaient en même temps sous la conduite de Jean, comte de Nevers et fils du duc de Bourgogne, Philippe le Hardi, pour se joindre à l'armée de Sigismond, roi de Hongrie et empereur d'Allemagne. L'amiral vénitien, Thomas Mocenigo, vit des vaisseaux génois se ranger pour la première fois sous le pavillon de Venise. Il conduisit sa flotte à l'embouchure du Danube et se tint prêt à seconder les opérations des Croisés. La bataille de Nicopolis ruina d'un seul coup, dans les champs de la Bulgarie, les espérances qu'une coalition si bien conçue donnait les plus légitimes motifs d'entretenir.

La diversion opérée en 1402 par Tamerlan vint fort à propos rassurer les Vénitiens ; elle ne resserra pas leur alliance avec les Génois. Le maréchal de Boucicaut, sauvé de la mort par miracle à la bataille de Nicopolis, gouvernait Gênes au nom de la France. Le danger dont il sortait à peine n'avait diminué en rien chez lui le goût des aventures : il voulut se charger d'amener en personne des renforts à la flotte génoise. Ce n'était pas ce soldat impérieux qui pouvait maintenir la concorde entre des alliés toujours prêts à se désunir.

Il débarque à Beyrouth. Cette ville était bien moins une cité infidèle qu'un entrepôt vénitien ; Boucicaut y fait cependant main basse sur toutes les marchandises. Zeno se plaint naturellement avec amertume : ses réclamations rencontrent le

plus dédaigneux accueil. Les généraux vénitiens n'étaient point habitués à ces hauteurs, et le Sénat ne leur aurait pas pardonné de les supporter : Zeno prend le parti d'en appeler aux armes. Le 6 octobre 1409 les deux flottes se trouvent en présence : elles se sont jointes en vue de l'île Sapience, près de l'extrémité méridionale de la Morée. Un conflit est inévitable. Pour forcer une galère l'épée à la main, on ne pouvait souhaiter mieux que Boucicaut ; pour la défendre, un marin devait nécessairement se montrer plus fertile en expédients qu'un soldat. Sur le point d'être pris, Zeno donne l'ordre à ses gens de se porter brusquement du côté opposé au bord assailli : il met ainsi sa galère à la bande. Allez donc escalader le flanc d'un navire qui se dresse devant vous comme un mur, avec sa longue file d'avirons pareille à une rangée de chevaux de frise !

Les assaillants se croyaient déjà maîtres du pont ennemi : ils sont précipités, par la secousse, à la mer ; ceux qui se sont cramponnés aux bancs, frappés de mille coups, tombent avant d'avoir pu se mettre en défense. La flotte vénitienne, à ce spectacle inattendu, reprend courage : trois navires génois sont capturés, les autres auxquels Boucicaut lui-même donne l'exemple, cherchent leur salut dans la fuite.

CHAPITRE VI

COMBAT EN VUE DE L'ILE DE PONCE ENTRE LES GÉNOIS ET LES ARAGONAIS AU MOIS DE FÉVRIER 1458. — FREGOSO TRANSFÈRE AU ROI DE FRANCE CHARLES VII LA SEIGNEURIE DE GÊNES PAR UN ACTE SEMBLABLE A LA CONCESSION FAITE A CHARLES VI, LE 25 OCTOBRE 1396.

Venise possédait un grand avantage : elle n'était point, comme sa rivale, bouleversée à chaque instant par des troubles intérieurs ; il y avait à la fois de l'unité et de la persistance dans ses vues. S'il lui fallait subir quelques assauts du côté de la terre ferme, pendant que ses flottes tenaient tête à l'antagoniste séculaire, par compensation, elle ne rencontrait sur mer qu'un ennemi; Gênes en avait presque toujours deux à combattre : Venise et la Catalogne la prenaient pour ainsi dire entre deux feux. Déjà, en 1412, les Catalans chassaient ses marchands de l'Égypte; en 1420 le roi d'Aragon, Alphonse V, lui déclare inopinément la guerre. Tout le règne de ce prince ne fut qu'une série d'expéditions contre les Génois. C'est un des beaux moments de l'histoire de la République :

Gênes avait derrière elle l'Italie dont, en somme, elle défendait la cause. On la vit faire preuve d'une énergie et d'une persévérance qui auraient fait honneur à Venise. En 1435, la flotte catalane, embarrassée de trop de chevaliers aragonais et siciliens, éprouva, le 5 août, en vue de l'île de Ponce, une déroute complète. La supériorité de tactique des Génois, l'agilité de leurs galères déconcertèrent tous les efforts de ces soldats, valeureux sans doute, mais aussi peu propres aux combats de mer que la noblesse mal inspirée de Charles d'Anjou. Le Roi lui-même, son frère, roi de Navarre, le grand maître de Santiago, un grand nombre de seigneurs espagnols et italiens, furent faits prisonniers[1]. Le triomphe semblait décisif : la politique cauteleuse du duc de Milan remit tout en question. Les Génois lui avaient confié la garde de leur royal captif; le duc, peu rassuré sur les dispositions de Gênes qu'un caprice de la populace pouvait à l'improviste armer contre lui, jugea prudent de se faire un ami du puissant souverain remis à sa garde. Il relâche Alphonse V, et, quand les Génois indignés se soulèvent, c'est avec une flotte catalane qu'il entreprend de les faire rentrer dans le devoir.

[1] La flotte génoise était commandée par Biasio d'Assereto. « Il n'est pas dans les temps passés, s'écriait en 1579 l'enthousiaste auteur des *Hommes illustres de la Ligurie,* de capitaines que nous oserions comparer à Biasio d'Assereto. Gênes lui doit la plus belle de ses couronnes. »

Le roi d'Aragon avait des prétentions à faire valoir sur Naples; le comte de Provence, héritier des droits de la maison d'Anjou, lui en opposait de non moins fondées : Génois et Provençaux firent dès lors cause commune. L'amiral d'Aragon vint bloquer Gênes avec soixante navires de guerre. Si une mort subite n'eût enlevé, en l'année 1458, le roi Alphonse, la République, qui reconnaissait alors Pietro Fregoso pour doge, n'eût eu d'autre alternative que la destruction ou une soumission complète. Fregoso, dans cette situation critique, fit appel à la Providence qui résidait de l'autre côté des Alpes : par un traité conclu au mois de février 1458, il offrit le pouvoir à Charles VII, protecteur et parent de René d'Anjou.

Ainsi, Constantinople est, depuis cinq ans, aux mains des Turcs, et c'est l'Italie que les descendants de Charles-Martel et de Pélage vont choisir pour champ de bataille. L'Europe, dans son aveuglement, eût mérité de subir le sort de la Grèce. Il n'y a que la Papauté qui ait eu le juste sentiment du danger que la civilisation allait courir : les souverains, tout à leurs querelles, ne le soupçonnèrent même pas.

CHAPITRE VII

PRISE DE CONSTANTINOPLE PAR MAHOMET II LE 29 MAI 1453.

Aucun signe n'annonça-t-il donc l'immense catastrophe dont la portée fut telle que, d'un commun accord, les historiens en ont fait le point de départ d'une ère nouvelle? Le 5 février 1451, Mahomet II a ceint le sabre d'Othman. Les cieux auraient dû se troubler à l'apparition de ce météore, car voilà le sultan que la Providence a choisi pour porter le dernier coup à l'empire vermoulu des Césars : Mahomet II prendra Constantinople. Pour ce siège décisif, tenté douze fois en vain par les généraux des califes arabes et par ceux de leurs successeurs, les souverains ottomans, Mahomet a rassemblé deux cent cinquante mille soldats et quatre cent vingt navires. La malheureuse cité est condamnée d'avance ; elle ne se rendra pourtant pas sans combat. La Grèce chrétienne se retrouve ici à la hauteur de la Grèce illustrée par les victoires de Marathon et de Salamine. On ne reconnaîtrait plus l'empire byzantin, tant la défense se

montre ingénieuse et héroïque! Les grands empires devraient toujours avoir de ces belles morts. Si jamais les Musulmans ont à repousser un assaut semblable à celui qui emporta Byzance le 29 mai 1453, on ne peut que leur souhaiter de finir aussi bien que ces cinq mille Grecs qui formaient, avec deux mille soldats étrangers et trois cents ou quatre cents Génois, toute la garnison de Constantinople, le jour où le neuvième sultan de la dynastie ottomane dressa ses tentes sur la rive européenne du Bosphore. Le siège dura cinquante-trois jours : il ne fut aussi longtemps prolongé que par la prodigieuse valeur d'une poignée de Chrétiens. Le carnage fut tel qu'on eut peine à retrouver le corps du dernier empereur de Byzance. On le découvrit sous un monceau de cadavres : sa chaussure de pourpre semée d'aigles d'or le fit reconnaître.

Quand Constantin le Grand reconstruisait l'antique cité dont il voulait faire la capitale du monde, quel n'eût pas été son étonnement, si on lui eût dit que la croix arborée sur les murs de la ville païenne, en serait renversée onze cent vingt-cinq ans plus tard, non pas par les Perses qu'il tenait en échec, non pas par les Goths ou par les Marcomans, qu'il venait de dompter, mais par une insignifiante peuplade qui, en l'année 328, n'avait pas encore de nom!

Nous ne saurions trop nous méfier de ces humbles commencements : les Chevaliers porte-glaive laissaient-ils pressentir le vaste empire d'Allemagne?

CHAPITRE VIII

PROGRÈS DE MAHOMET II. — LES GÉNOIS PERDENT SUCCESSIVEMENT PRESQUE TOUS LEURS ENTREPÔTS DE LA MER NOIRE.

L'empire d'Orient ne suffira pas aux Turcs : il leur faut le monde et plus d'une fois déjà ils ont été à la veille de le conquérir. La possession de Constantinople vient de leur donner ce qui leur avait manqué jusqu'ici : l'organisation toute tracée et les principaux éléments d'une marine permanente. Si les Vénitiens, les Catalans, les Génois, étaient restés unis, la marine ottomane, arrêtée dans son développement, en eût probablement été réduite, comme la marine des Sarrasins et celle des Barbaresques, à inquiéter les rivages de la Chrétienté par ses pirateries; les dissensions qui lui laissaient le champ libre, permirent, dès le milieu du quinzième siècle, à Mahomet II, de venir menacer, dans le plus redoutable appareil, les côtes de l'Europe occidentale.

Gênes fut la première à ressentir les effets de la

prise de Constantinople : le vainqueur la traita en ennemie. Venise, par compensation, obtint des privilèges que les Comnènes, dans leur partialité exclusive vis-à-vis des Génois, lui avaient constamment refusés.

Le 18 avril 1454, Venise, suivant l'exemple que lui donnait en 1444 la République génoise, mit sans scrupule sa main avide dans la main sanglante qui lui tendait un traité de commerce. A dater de ce jour, la prospérité vénitienne reprend son essor : du même coup le cataclysme qui menace l'Europe se rapproche avec une rapidité effrayante. Au mois d'avril 1456, le bruit se répand dans toute la Hongrie que Mahomet rassemble une nombreuse armée pour faire le siège de Belgrade : le pape Calixte III, ému plus que tout autre du péril, conjure les princes chrétiens de faire trêve sur-le-champ à leurs discordes. Il répand en tous lieux, par l'organe de son légat, les promesses d'indulgences plénières et parvient à rassembler ainsi environ soixante mille hommes, qui vont se ranger sous la bannière de Jean Hunyade, lieutenant général du royaume de Hongrie. Le 13 juin 1456, l'armée ottomane, forte de cent cinquante mille soldats, appuyée par trois cents bouches à feu, paraît devant Belgrade; le 21 juillet, Mahomet ordonne un assaut général. La belle attaque et l'admirable défense! Mahomet s'est mis lui-même à la tête de ses janissaires : d'un coup de sabre, il fend la tête à un Chrétien. Après

avoir combattu comme un lion, le Sultan n'en est pas moins obligé de se replier en désordre. Partout où le fanatisme musulman rencontrera la vieille foi des Croisés, nous le verrons contraint à battre en retraite. Cette foi malheureusement est déjà semblable à un flambeau qui s'éteint : elle jette en ce moment ses dernières étincelles.

Après l'échec de Belgrade, les conquêtes des Ottomans reprennent leur cours : en l'année 1460, Mahomet II range la Grèce et le Péloponèse sous sa domination. Gênes et Venise ne s'émeuvent pas encore. Cependant quand Mahomet en vient à menacer Trébizonde, dernier vestige de la puissance grecque en Asie, les Génois, sérieusement alarmés pour leurs établissements de la mer Noire, n'hésitent plus à déclarer la guerre au Sultan.

Une ville contre un empire! La lutte serait trop inégale : il faut avoir encore une fois recours à la Papauté. Pie II presse le roi de France, le duc de Bourgogne, la République de Venise de se joindre aux Génois : il se mettra lui-même à la tête de la nouvelle croisade. Il n'y a plus que les Papes qui aient souci des dangers que court la République chrétienne : Pie II allait s'embarquer à Ancône; la mort arrêta le 16 août 1464 ce généreux dessein. Le légat de Calixte III, Jean Capistrano, avait, en l'année 1456, sauvé Belgrade; si le ciel eût prolongé seulement de quelques mois la vie de Pie II, un des plus grands pontifes qui aient occupé la

chaire de Saint-Pierre, le principal entrepôt des Génois dans le Pont-Euxin, Amastris, que Pline le Jeune appelait l' « œil du monde », Sinope, Trébizonde, Lesbos, ne seraient peut-être jamais tombés au pouvoir de Mahomet II. Il était temps encore d'arrêter les progrès des Turcs ; des efforts désunis ne remédièrent à rien. Les Florentins se firent un mérite auprès du Sultan de lui dénoncer des projets auxquels ils refusaient, par une basse jalousie, de s'associer.

Mahomet II reconnaît généreusement ce zèle impie ; il confère aux Florentins les privilèges dont jusqu'alors ont joui les Vénitiens. Mis sur ses gardes, il se hâte ; Trébizonde et son empereur, David Comnène, se rendent, après un simulacre de résistance. David se flattait d'avoir au moins la vie sauve ; Mahomet le fait mettre à mort avec son neveu et sept de ses fils. « Mieux vaut des exécutions que la révolte » : de tous les préceptes du Coran, il n'en est pas que les Turcs aient plus religieusement observé. Cette race touranienne est, par tempérament et par éducation, brutalement insensible aux souffrances humaines. « Mes fils et mes petits-fils, viendra dire à son tour le Kanoun-Namé, loi fondamentale du gouvernement de Mahomet II, pourront, quand ils monteront sur le trône, faire périr leurs frères s'ils le jugent nécessaire au repos du monde. »

Que fût-il advenu de l'humanité si cette civilisa-

tion sauvage éclose dans le désert, descendant de race en race aux mains barbares qui vers la fin du quinzième siècle en détenaient le dépôt, se fût substituée par la conquête aux traditions que nous tenions du Christianisme, de Rome et de la Grèce? Les Germains, les Goths, les Huns eux-mêmes se laissaient asservir par les mœurs et par les lois des vaincus; les Musulmans prétendaient à la gloire de façonner le monde à leur image. Un monde arabe, passe encore, cela eût pu se concevoir à la rigueur; mais un monde seldjoucide, ne serait-ce pas, si pareille calamité n'était conjurée, la dégradation même de l'espèce?

« Les Turcs, me dira-t-on, n'ont-ils donc pas été le seul peuple qui ait, en 1870, porté le deuil des malheurs de la France? » Aussi n'est-ce pas aux Turcs de 1870 que j'en veux. Pour ceux-là, dont j'ai souvent admiré, en Crimée, le courage et la résignation, je n'éprouve que de la sympathie. Les Turcs que je maudis, ce sont les Turcs dont je vais avoir à raconter, tout le long de ce livre, les impitoyables ravages, les Turcs qui ont fait du littoral de la Pouille et de la Calabre un désert, les Turcs qui auraient, si la Papauté n'était intervenue, étouffé, sous leur pied brutal, les lettres grecques.

CHAPITRE IX

LA GUERRE DE SEIZE ANS. — LES VÉNITIENS PERDENT NÉGREPONT. — LES GÉNOIS ÉVACUENT LA CRIMÉE ET LA MER D'AZOV.

Les Vénitiens et Scanderbeg, ce glorieux prince d'Albanie qui a déjà tenu en échec la puissance du sultan Mourad, ont seuls répondu à l'appel de Pie II; il n'a pas fallu grand effort pour les convaincre qu'il y allait de leur existence même et que la cause de la Chrétienté se confondait ici avec leur propre cause. Commencée en 1463, la guerre vénitienne ne dura pas moins de seize ans : Scanderbeg obligera Mahomet II à mettre en mouvement près de cent mille hommes pour aller attaquer dans les montagnes dont il reste depuis trente ans le maître, ce héros que les Turcs ont appelé le « diable blanc de Valachie », et dont le nom leur sert encore à faire peur aux petits enfants. Scanderbeg meurt près d'Alessio, sur les bords de l'Adriatique, le 14 janvier 1467; Mahomet a désormais les mains libres. La Providence, dans ses mystérieux et impénétrables desseins, semble, pour un instant, vou-

loir aplanir les voies devant lui; elle supprime l'un après l'autre ses plus dangereux adversaires.

De toute la part de butin qui lui était échue après la prise de Constantinople par les Latins, il ne restait plus à Venise que Négrepont et Candie, avec quelques places fortes en Morée. Mahomet II, héritier des chantiers des Comnènes et des Cantacuzènes, possesseur de la plupart des îles de l'Archipel, a eu, depuis l'année 1453, tout le temps nécessaire pour construire une flotte. A l'exemple des anciens Romains, il se propose, avant d'aller plus loin sur le continent, « d'obtenir l'empire de la mer ». Dans la vingtième année de son règne et la quarante-deuxième de son âge, en 1470, il fait tout à coup équiper cent galères, embarque sur deux cents nefs soixante-dix mille soldats et conduit en personne, par la route que suivait jadis le roi des Perses, une autre armée en face de Négrepont. Rassemblés à Aulis, ville à bon droit célèbre de l'antique Béotie, les Turcs franchissent l'Euripe sur un pont de bateaux. L'ancienne Chalcis, aujourd'hui Egripo, essuie, dans l'espace de dix-sept jours, cinq assauts terribles. Le dernier de ces assauts emporta la ville; on assure que cette seule conquête coûta aux Ottomans trente-cinq mille hommes et trente galères. Déjà bien diminuée par les rudes combats qu'elle venait de soutenir, la garnison s'était retirée dans la citadelle. Mahomet lui promit la vie sauve, et elle se rendit. On sait

comment les Turcs, à cette époque, gardaient leurs serments; le gouverneur fut scié en deux, et les soldats périrent dans des supplices non moins barbares.

Mahomet pouvait se livrer sans crainte à sa férocité; il n'avait point à redouter, de la part des Vénitiens, de représailles. Les châteaux des Dardanelles, récemment construits sur les deux rives de l'Hellespont, mettaient sa capitale à l'abri de toute insulte. Trente canons de gros calibre commandaient de chaque côté le passage. Le premier amiral vénitien qui vint tâter ces fortifications redoutables, Jacques Loredano, recula devant les feux rasants de la monstrueuse artillerie. En vain Jacques Veniero essaya-t-il d'encourager la flotte par son exemple. Avec sa seule galère, il remonta et descendit le canal, passant intrépidement sous les bordées qui prétendaient l'arrêter. Dans cette entreprise jugée téméraire jusqu'à la folie, Veniero ne perdit que onze hommes : sept en se dirigeant vers la Propontide, cinq seulement au retour. Cette impunité relative ne suffit pas à dissiper des appréhensions qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours. Loredano fit savoir au Sénat que la mer de Marmara était une mer désormais interdite aux flottes chrétiennes, et toute l'Europe le crut.

Constantinople ne pouvait avoir de meilleur boulevard que la réputation de ces forts sous le feu desquels nulle flotte, jusqu'en 1807, n'osa faire pas-

ser ses vaisseaux. En 1807, l'amiral Duckworth pénètre de vive force, à la tête d'une flotte anglaise, jusqu'à l'entrée du Bosphore de Thrace; il n'essuie quelques pertes qu'en rétrogradant. Jacques Veniero avait donc raison : les gros canons de Mahomet II n'étaient qu'un épouvantail. « *Pæte! non dolet.* » Cela ne fait pas de mal.

Les Vénitiens perdaient Négrepont; les Génois, chassés d'Amastris, de Sinope et de Trébizonde, ne pouvaient se flatter de se maintenir bien longtemps en Crimée et dans la mer d'Azov. A quoi d'ailleurs ces possessions leur auraient-elles servi? Le canon des Dardanelles les séparait du monde occidental; le commerce de la mer Noire se trouvait désormais à la discrétion du Sultan. Mahomet II sembla donc prendre une peine inutile lorsqu'il envoya, le 1er juin 1475, une flotte de 300 voiles chasser les Génois de Caffa et d'Azov. Ce fut d'ailleurs l'affaire d'un instant. Devant un tel déploiement de forces, les deux places ne s'exposèrent pas à irriter le conquérant de Négrepont; elles se rendirent à la première sommation qui leur fut faite.

CHAPITRE X

INVASION DU FRIOUL PAR LE BEY DE BOSNIE. — CONCLUSION DE LA PAIX LE 25 AVRIL 1479.

Sur d'autres points le flot a des progrès plus lents : Lépante assiégée fait reculer les Turcs et ménage à Venise un retour offensif en Grèce. La flotte de la République se multipliait; amiraux et généraux rivalisaient d'audace. Luigi Loredano insurgeait le Péloponèse; Orsato Giustiniani opérait une descente dans l'île de Lesbos; Victor Cappello conquérait les îles d'Imbros, de Thasos et de Samothrace; Nicolas Canale s'emparait d'Énos sur les côtes de Thrace, de Phocée sur celles d'Ionie; Pietro Mocenigo dévastait le littoral de la Caramanie et livrait au pillage les faubourgs de Satalie, de toutes les villes maritimes de l'Asie Mineure la plus opulente; Antoine Loredano faisait, avec trente-deux galères, lever encore une fois le siège de Lépante. Ce qui manquait à Venise pour tirer parti des succès de ses escadres, c'était une armée. Ses meilleurs soldats étaient des mercenaires, souvent des malfaiteurs; elle ne pouvait,

en réalité, compter que sur les Stradiotes, auxiliaires recrutés en Épire parmi les débris des bandes de Scanderbeg. Chaque vaisseau vénitien embarquait d'ordinaire dix cavaliers de cette nation, « durs gens, dit Philippe de Comines, couchant dehors tout l'an, eux et leurs chevaux, vestus à pied et à cheval comme Turcs, sauf la tête où ils ne portent cette toile qu'on appelle le turban ». Othello n'est ni un nègre, ni un Maure; c'est un Stradiote un peu plus brun peut-être que les autres.

Venise a rarement joué un rôle plus glorieux que pendant cette période; elle dépensait bravement les richesses acquises pendant quatre cents ans d'activité commerciale pour conjurer l'orage prêt à fondre sur l'Europe. Un jour vint cependant où les Vénitiens purent voir du haut de leurs tours « une immense mer de feu rouler ses flots sur les granges, sur les forêts, sur les châteaux et les villas ». Conduits par le Sandjak-Bey de Bosnie, les Turcs avaient attaqué les lignes de l'Isonzo, mis en complète déroute l'armée vénitienne, répandu leur cavalerie en avant de leur front de bataille, franchi, après l'Isonzo, le Tagliamento et fait flotter leurs étendards jusque sur les bords de la Piave. L'alerte de Chioggia, malgré l'émotion qu'elle causa, n'avait pas mis la république aussi près de sa perte. Cette fois, ce n'était plus la défaite et l'humiliation : c'était la destruction complète qu'il fallait craindre. Le Sénat ne se montrait jamais plus grand que dans

ces crises; il ne perdit pas courage, et surtout il ne perdit pas la tête. Toutes ses dispositions furent empreintes d'une rare énergie. Il fit appel aux milices de la Lombardie, convoqua tous les citoyens en état de porter les armes et sut donner à ses préparatifs de défense un tel aspect de force et de solidité que le Sandjak-Bey de Bosnie n'osa pas essayer de pousser plus loin ses avantages. Il se retira le 2 novembre 1477, laissant derrière lui un monceau de ruines et la peste.

Quel avertissement pour la Chrétienté! Et cependant la Chrétienté ne sortit pas encore de sa froideur. Ne se voyant pas soutenue dans la lutte qu'elle avait entreprise presque seule, Venise finit par accueillir les avances de Mahomet II. Elle en avait incontestablement le droit, et ce sera, pour cette fière république, un éternel honneur d'avoir su amener le nouveau César qu'on appelait déjà le Grand Turc, à prononcer le premier des paroles de paix. Le traité fut conclu le 25 avril 1479.

CHAPITRE XI

DÉVASTATION DE LA POUILLE AU MOIS D'AOUT 1480. — PRISE D'OTRANTE.

On prétend qu'irritée de l'abandon dans lequel on l'avait laissée, Venise ne se contenta pas d'éloigner le Turc de ses frontières; on l'accuse d'avoir pris plaisir à déchaîner contre ses voisins l'ennemi dont elle se débarrassait.

La République avait tout à redouter de l'ambition peu scrupuleuse de Ferdinand d'Aragon, roi de Naples. Le sort voulut que le 28 juillet 1480, la flotte de Mahomet II, forte de cent voiles, vînt jeter l'ancre sur la rade d'Otrante. Était-ce la réplique de Venise aux craintes que lui inspirait Ferdinand, aux menaces dont ce prince ne cessait de l'intimider pendant qu'elle luttait seule pour le salut commun? On le crut généralement, et beaucoup d'historiens l'affirment encore. Le 11 août, Otrante était emportée d'assaut. Il faut renoncer à décrire les atrocités qui suivirent la victoire; les Goths et les Vandales furent cléments à côté des soldats de Mahomet II. Les Turcs n'avaient pas l'intention d'occuper

la Pouille; ils ne voulaient que la dévaster et laisser de leur passage un tel souvenir que la terreur de leur nom combattît désormais pour eux. Cette terreur fut, en effet, pendant bien des années le secret de leur force. Personne ne songeait à les repousser: quelques galères apparaissaient-elles sur la côte, les populations éperdues, au lieu de prendre les armes, couraient se réfugier dans l'enceinte des villes les plus voisines; la campagne était abandonnée aux pirates.

Depuis cinq cents ans l'Italie respirait, délivrée des Sarrasins; les Turcs, bien plus barbares, les faisaient regretter. « La population d'Otrante, nous apprend Sanuto, s'élevait à vingt-deux mille âmes; douze mille habitants furent massacrés. Les enfants et les hommes faits qu'on crut assez riches pour une rançon, ne conservèrent la vie qu'au prix du plus dur esclavage. »

CHAPITRE XII

SIÈGE DE RHODES PAR L'ARMÉE DE MAHOMET II. — ASSAUT DU 28 JUILLET 1480 ET RETRAITE DES TURCS.

Au milieu de la consternation universelle, seuls les chevaliers de Rhodes gardaient une attitude offensive. Ceux-là ne pouvaient traiter : la base même de leur règle était la haine de l'infidèle, leur raison d'existence, le devoir impérieux de le combattre. D'une ambulance fondée par les négociants d'Amalfi était née une corporation à la fois religieuse et militaire, corporation qui allait de pair avec les princes et que la Chrétienté considéra longtemps comme sa meilleure milice. En 1291, le soudan d'Égypte chasse les frères hospitaliers de la Terre Sainte : le roi Henri II les accueille dans l'île de Chypre et leur donne pour asile la ville de Limasol. Bientôt les chevaliers se trouvent trop à l'étroit, trop dépendants d'une bienveillance qui peut devenir sujette à des caprices. Le sort des templiers ne devait que trop tôt justifier les appréhensions du grand maître des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Impatient

de sortir de cette situation précaire, Foulque de Villaret s'empare en 1309 de l'île de Rhodes; il s'en empare avec l'agrément du pape Clément V. Rhodes relevait encore nominalement de l'empire grec; en réalité, elle n'appartenait qu'aux corsaires de toutes les nations qui en avaient fait leur repaire.

La position était des mieux choisies : l'île commandait la seule route qu'on pût suivre pour se rendre de Constantinople en Égypte ou dans les ports de l'Asie Mineure; elle était à proximité des côtes de la Caramanie, d'où il serait facile à l'Ordre de tirer des bois de construction pour ses chantiers, des esclaves pour ses chiourmes. Tout l'archipel voisin, Nysiros, Léros, Kalimnos, Épiscopi, Simia, Cos même, si voisine de ce port d'Halicarnasse où se sont, depuis le règne du roi Mausole jusqu'au règne du sultan Mahmoud, bâtis tant de vaisseaux, équipées tant de flottes, se laissent sans résistance ranger sous la bannière qui ne tardera pas à flotter sur les murs de Smyrne et sur ceux de Mételin. Partout les fortifications s'élèvent comme par enchantement. Ce que le Moyen Age a remué de pierres dépasse toute créance; la Grèce et l'Égypte ont laissé des ruines plus imposantes; elles n'ont pas couvert de leurs constructions plus de terrain. La corvée était un droit dont on usait et abusait alors sans scrupule; en peu de temps les chevaliers de Rhodes, car les hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem furent désormais désignés sous ce nom, eu-

rent entouré la capitale de leur île de remparts réputés, pour l'époque, inexpugnables. Leur marine d'ailleurs, alimentée par des courses heureuses, grandissait à vue d'œil : en 1436, elle se trouve de force à combattre en bataille rangée les flottes du Bosphore.

Le soudan d'Égypte fut le premier à s'apercevoir du danger qui menaçait les communications d'Alexandrie avec les autres marchés du Levant. En 1440, il opéra une descente dans l'île de Rhodes; en 1444, il revint à la charge, mit cette fois à terre toute une armée, assiégea Rhodes pendant quarante-deux jours et se vit, malgré ce grand déploiement de troupes, obligé de battre en retraite. L'Ordre sortit de la double épreuve plus confiant que jamais en ses forces. Les Vénitiens le trouvèrent aussi hautain et, disons le mot, aussi agressif que les Mamelouks et les Turcs : la guerre que Venise soutenait contre Mahomet II préservait seule cependant les chevaliers des effets du courroux si souvent provoqué du sultan. La paix était à peine conclue entre la République et la Sublime Porte que le grand maître se sentit menacé et prit, sans perdre un instant, ses précautions.

En effet, vers la fin du mois d'avril 1480, quand les premiers souffles du printemps eurent aplani les mers, la grande flotte ottomane, forte de cent soixante navires, sortit des Dardanelles. Une armée l'attendait sur les côtes de Caramanie; les soldats

furent rapidement embarqués, et la flotte vint, le 23 mai, jeter l'ancre à quelques milles à peine de la ville de Rhodes. Tout ce que l'artillerie possédait alors de puissance, tout ce que le fanatisme et l'espoir du pillage peuvent inspirer de fureur, furent mis, pendant plus de deux mois, en œuvre. Aux assauts de détail constamment repoussés succéda enfin, le 28 juillet 1480, le grand assaut général, celui que les Turcs s'étaient promis de rendre décisif. Un coup de mortier en donna le signal, au lever du soleil. Les janissaires se crurent un instant maîtres de la place; leur étendard flottait déjà sur les créneaux. A la voix du grand maître, Pierre d'Aubusson, les chevaliers firent un dernier effort, refoulèrent les assaillants et les précipitèrent du haut des remparts. Les Turcs laissèrent sur les brèches près de trois mille cadavres. En deux mois ils avaient perdu neuf mille hommes; plus de quinze mille blessés encombraient le camp. L'armée ottomane ne se crut pas de force à renouveler l'attaque; elle n'eut plus qu'une pensée : opérer, avec le moins de pertes possible, sa retraite.

CHAPITRE XIII

LE PRINCE DJEM. — PROJETS DE CHARLES VIII. — ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A NAPLES LE 22 FÉVRIER 1495.

Mahomet II s'était juré de venger cet échec; il n'en eut pas le temps. La mort le surprit quand il était déjà en marche, à quelques lieues à peine de Scutari, le 3 mai 1481. Il était alors dans la trentième année de son règne et la cinquante-deuxième de son âge. Le triomphe des chevaliers de Rhodes, la mort inattendue de Mahomet, les troubles qui suivirent l'avènement de son fils Bajazet II auraient dû donner du courage à la Chrétienté. C'était l'heure de frapper un grand coup; il est à jamais regrettable que les Chrétiens ne l'aient pas compris. Le frère de Bajazet, le prince Djem, — ou Zizim, puisque c'est ce nom sous que l'Europe l'a connu, — gouvernait depuis l'âge de dix-huit ans la Caramanie. Son esprit cultivé, son adresse à tous les exercices du corps, son goût marqué pour les aventures faisaient de lui un compétiteur redoutable. Zizim pouvait compter sur la complicité secrète du grand

vizir; son frère possédait la faveur des janissaires. Le prince Djem marche sur Brousse avec l'intention de s'en emparer, débute par un succès et ose un instant se flatter de pouvoir faire accepter à son frère le partage de l'empire. « Il n'y a pas de parenté entre les rois », dit un proverbe arabe. Ce proverbe fut la seule réponse de Bajazet à des propositions que la supériorité de ses forces lui permettait de considérer sans danger comme une offense. Un seul combat, livré le 20 juin 1481, trancha la question : Djem, entraîné dans la déroute générale, ne dut son salut qu'à la promptitude de sa fuite. Il se réfugia en Égypte; quelques mois après, il rentrait en Asie, décidé à y tenter de nouveau le sort des armes. La fortune lui fut une seconde fois contraire.

A quel asile se fier désormais? Le malheur devient facilement importun, et le soudan d'Égypte avait à se faire pardonner l'imprudent appui prêté à un rebelle contre qui le destin se prononçait avec une persistance qu'un troisième effort ne parviendrait probablement pas à désarmer. Djem ne se soucia pas d'exposer ce protecteur hésitant à la tentation de faire à ses dépens la paix avec Bajazet; il préféra se confier aux chevaliers de Rhodes. Les chevaliers furent loin de méconnaître la valeur d'un tel gage; ils le crurent même trop peu en sûreté dans leur île et firent passer sur-le-champ le prince Djem en Europe. La galère qui

portait l'impérial otage aborda, dans les premiers jours de l'année 1483, au port de Nice. Djem n'était déjà plus libre de ses mouvements; gardé avec un soin jaloux, il se vit promené en captif bien plus qu'en réfugié, de commanderie en commanderie. Les chevaliers ne trouvaient jamais de place assez forte pour leur garantir la possession exclusive d'un prétendant au trône de Mahomet. Djem conçut cependant un moment l'espoir d'échapper à cette réclusion politique.

Le 30 août 1483, un prince chevaleresque succédait au sombre despote qui songeait bien plutôt à faucher les dernières têtes de la féodalité qu'à chercher de lointains profits dans de ruineuses aventures. Charles VIII s'éprit, dès les premiers jours de son règne, du grand projet de refouler les Turcs en Asie et de rétablir un empire latin en Orient. Il était bien près de s'entendre avec le roi de Hongrie, Mathias Corvin, avec le pape Innocent VIII, avec le roi de Naples Ferdinand Ier. Le prince Djem, rendu à la liberté, fût devenu, dans la pensée du fils de Louis XI, le premier artisan de ce dessein. Le partage qu'il proposait naguère à son frère Bajazet, Djem le repousserait-il, offert par la main des Chrétiens? L'entreprise eût probablement avorté devant l'opposition réunie des Turcs et des Grecs, en admettant même qu'elle n'eût point rencontré chez le prince captif d'invincibles répugnances : le patriotisme du frère de Bajazet n'eut

point à subir cette épreuve. Avant que les négociations eussent abouti à un traité quelconque, la mésintelligence éclata entre deux des alliés nécessaires : le roi de Naples et le Pape.

Charles VIII n'abandonnait pas facilement ses illusions. Il avait, par malheur, consenti à laisser le prince Djem passer en Italie, et le précieux otage ne se trouvait plus en ses mains; le pape Alexandre VI s'en était emparé. Quand Charles entra dans Rome, à la tête de son armée, le 31 décembre 1494, le Souverain Pontife demeurait enfermé dans le château Saint-Ange avec le prisonnier dont Bajazet II, intéressant le Saint-Siège à sa cause, payait depuis plusieurs années la détention d'un subside hautement apprécié de quarante mille ducats d'or. Le Roi se montrait à juste titre impatient de conclure la paix avec le Saint-Siège; il exigea néanmoins, avant toute négociation, la remise immédiate du proscrit dont la destinée funeste semble, en ces temps cruels où les gens de guerre et d'Église ne s'attendrissaient pas aisément, avoir eu le don particulier d'émouvoir les âmes. Le 22 février 1495, l'armée française faisait son entrée à Naples : le prince ottoman y figura aux côtés de Charles VIII; dans la nuit du 23 au 24 il expirait.

Faut-il croire, comme l'histoire ou la légende le raconte, qu'avant de rendre à la liberté le prisonnier dont il s'était fait un revenu, Alexandre VI n'hésita pas à grossir le nombre de ses crimes?

L'ambassadeur du Sultan lui acheta, dit-on, la vie qui troublait depuis si longtemps le repos de son maître. Le prince Djem, en quittant le château Saint-Ange, aurait, suivant une version longtemps accréditée, emporté dans ses veines le poison des Borgia. L'histoire est remplie de ces invraisemblances monstrueuses, et nous n'avons malheureusement aucun moyen de les contrôler. Les poisons foudroyants ne nous étonnent guère; les poisons lents nous laissent plus incrédule. Le frère de Bajazet avait assez souffert pour mourir, jeune encore, de sa mort naturelle[1]. Ce qui semble hors de doute, c'est que le pape Alexandre VI fut le premier pontife qui osa trahir les intérêts de la chrétienté; il rechercha ouvertement l'odieuse amitié de Bajazet.

[1] « Le médecin de Djem, observe M. Zeller dans son excellent et charmant ouvrage intitulé : *Italie et Renaissance,* affirme que ce prince était mort d'un catarrhe retombé sur la poitrine. Burckhardt dit qu'il mourut parce que son boire et son manger ne convenaient point à son état. Le gouvernement de Venise, en informant du fait le sultan Bajazet, lui assura comme très-certain (*certissimo*) qu'il était mort de mort naturelle (*di morte naturale*). »

CHAPITRE XIV

LA DÉPLORABLE BATAILLE DE ZONCHIO, LE 12 AOUT 1499.

L'Italie tout entière était, en ce moment, conjurée contre Venise. Florence, Pise, Milan, Naples, d'accord avec le Pape, pressaient le Sultan de seconder la ligue formée contre la République qu'on soupçonnait de rester favorable à la France. Bajazet se prêta de bonne grâce au service que ces confédérés aveugles attendaient de lui. Il jugea l'occasion propice pour enlever aux Vénitiens les places fortes dont, malgré les conquêtes de Mahomet II, la reine de l'Adriatique conservait encore la possession sur le littoral de la Morée. Une armée de soixante-trois mille hommes se mit en route pour aller investir Lépante ; la flotte, commandée par Daoud-Pacha, forte de deux cent soixante voiles, reçut l'ordre de tourner la pointe méridionale du Péloponèse, de remonter ensuite vers le nord et de pénétrer dans le golfe de Patras, où son concours devait assurer le succès des opérations.

Depuis quelques années, les constructions navales commençaient à entrer dans une voie nouvelle. Les

Vénitiens ne furent pas les premiers à bâtir dans la Méditerranée des galions; Alphonse d'Aragon et Mahomet II lui-même les avaient devancés : les premiers, ils bâtirent des galions navigables. Un constructeur chrétien, au service du Sultan, Iani, surprit leur secret et mit, à son tour, sur les chantiers du Bosphore deux immenses *cocche,* longues de soixante-dix coudées, larges de trente, dont les mâts, faits de pièces d'assemblage, mesuraient quatre coudées de circonférence. La grande hune pouvait contenir quarante hommes armés. Le pont supérieur portait le long de ses flancs un *talar* sur lequel reposaient de chaque bord vingt-quatre rames, manœuvrées chacune par neuf hommes. Ces deux galions turcs paraissent avoir, en somme, ressemblé de très-près à des galéasses. On en donna le commandement à deux capitaines de renom, Kemal-Reïs et Brak-Reïs. Sur chaque *coccha,* on fit embarquer, au dire de l'historien qui, vers l'année 1654, se chargea de raconter aux fidèles croyants les gloires maritimes de leurs ancêtres, le chiffre presque incroyable de deux mille matelots ou soldats.

Le 27 juillet 1499, la flotte ottomane, retenue pendant trois longs mois dans l'Archipel par des vents contraires, se trouva enfin en présence de la flotte vénitienne, qui épiait ses mouvements dans les eaux de Modon. Un combat décisif semblait inévitable : les deux amiraux montrèrent une égale

répugnance à l'engager. Les Turcs n'avaient alors qu'une confiance très-limitée dans leur science nautique, ils étaient d'ailleurs alourdis par un nombreux convoi; les Vénitiens, de leur côté, obéissaient aux ordres d'un amiral plus disposé à faire parade de sa prétendue habileté de manœuvrier, qu'à saisir, sans tant de façons, l'occasion de livrer bataille. Antonio Grimani, procureur de Saint-Marc et capitaine général des forces navales de la République, voulait, assurait-il, pour fondre avec plus d'avantage sur l'ennemi, s'occuper avant tout « de gagner le vent ». Le temps qu'il perdit dans ces manœuvres, Daoud-Pacha l'employa, en marin non moins prudent, à se rapprocher des îles Sapience. Il y jeta l'ancre : Grimani, jugeant la position trop forte, se retira, de son côté, dans la baie de Navarin. Qu'allait donc faire Grimani à ce mouillage? Ce qu'on fait d'ordinaire, quand on manque de résolution : il allait rassembler un conseil de guerre.

La flotte vénitienne se composait de quarante-quatre galères, de seize galéasses et de vingt-huit nefs. Après en avoir conféré avec ses capitaines, Grimani s'établit en croisière à la hauteur de l'île Prodano. Quatre cent vingt-neuf ans plus tard, en 1828, l'amiral Codrington bloquera de ce même poste d'observation la flotte d'Ibrahim mouillée à Navarin et impatiente, elle aussi, d'atteindre, pour y prêter son concours à l'armée égyptienne, le

golfe de Patras. Le 12 août 1499, Daoud-Pacha prit courageusement son parti. L'armée du Sultan, le Sultan lui-même, l'attendaient sous les murs de Lépante; pour les rejoindre, il braverait, puisqu'il le fallait, les risques d'une action navale. De la baie évacuée par Grimani, il se glissa, longeant de près la terre, entre Prodano et le continent de la Morée. Les Vénitiens ne s'étaient jamais trouvés en meilleure situation pour arrêter la flotte ennemie au passage. Le vent soufflait du large et les portait tout droit sur les Ottomans; le matin même, le gouverneur de Corfou, Andrea Loredano, leur amenait un renfort de dix navires de guerre. Il n'est qu'une seule considération qui puisse expliquer les hésitations de l'amiral de Venise: Grimani comptait sur ses nefs et sur ses galéasses plus que sur ses galères. Ce genre de navires se prête évidemment moins bien à une brusque irruption que des bâtiments à rames. Au signal d'attaquer, le désordre se mit dans les nefs: les unes, très-probablement mal servies dans leurs évolutions par une brise encore incertaine, s'abordent ou prennent involontairement les amures qui doivent les éloigner du combat; les autres, entraînées par le vaillant exemple de Loredano, mais trop peu nombreuses, se précipitent en avant, sans s'inquiéter de savoir si elles seront suivies. De cet assaut décousu, il était impossible qu'il ne résultât pas quelque catastrophe : le feu prit à bord de la nef

que montait Loredano, et deux vaisseaux vénitiens périrent, consumés par les flammes, en vue de toute l'escadre chrétienne, indifférente en apparence au désastre. Telle fut l'issue du malheureux combat que l'amiral Fincati nous a raconté récemment avec la juste émotion d'un patriote atteint dans sa fierté nationale. « *La deplorabile battaglia navale del Zonchio* » fait encore saigner le cœur de tout bon Vénitien. Au quinzième siècle, Zonchio était le nom sous lequel on désignait le vieux château de Navarin, le Palæo Castro, dont les ruines dominent le port ensablé de Pylos [1].

[1] La marine ottomane a aussi son récit du combat del Zonchio : on y retrouve l'épisode qui coûta la vie à Loredano. Suivant Hadji Khalifeh, deux naves vénitiennes, une galère et une barque, parvinrent à envelopper le vaisseau de Brak-Reïs. Les deux petits navires, — la galère et la barque, — furent promptement coulés; les deux naves accrochèrent le galion ottoman. Brak-Reïs fit jeter sur le pont de ces naves de la poix brûlante : le feu prit à bord, et les trois navires enchaînés l'un à l'autre furent consumés par le même incendie. Cinq cents Musulmans périrent avec Kemal-Bey, Brak-Reïs et Kara-Hassan; sept cents furent sauvés par les embarcations de la flotte. L'île de Prodano garde de ce combat, glorieux pour le Croissant, le nom de *Brak-Atasi*, l'île de Brak.

CHAPITRE XV

PRISE DE LÉPANTE PAR LES TURCS, LE 28 AOUT 1499. MISE EN JUGEMENT DE GRIMANI.

Soit que le vent lui manquât, soit qu'il éprouvât le besoin, après cet engagement assez vif, de se reconnaître, Daoud-Pacha se décide à jeter encore une fois l'ancre. La flotte vénitienne, dispersée par la brise, finit par se rassembler de nouveau, le 16 août, sur la rade de Zante. Rien n'était perdu pour Grimani, s'il eût conservé le désir de prendre sa revanche : la flotte ottomane n'atteindrait probablement pas le port de Patras sans passer à portée de ses canons. Les forces vénitiennes grossissaient d'ailleurs de jour en jour : après le renfort venu de Corfou, arrivaient les galères de Rhodes ; puis les nefs de Louis XII, conduites par le grand prieur d'Auvergne. Les Turcs, toujours accostés à la terre, mouillant d'ordinaire tous les soirs, furent signalés par les vigies de Zante, dès le 16 au matin. Ils avançaient lentement, d'étape en étape, n'en gagnant pas moins peu à peu du terrain. Six vieux navires à voiles furent alors convertis, par les Vénitiens, en brûlots. Grimani se promettait merveille

de ces engins incendiaires : rien de plus inventif qu'un chef irrésolu.

Le 20 au matin, le vieil amiral[1] mettait sa flotte en mouvement. Il comptait surprendre l'ennemi au mouillage; les Turcs, par malheur, étaient déjà sous voiles. Le vent se faisait attendre : quand il s'éleva, ce fut pour souffler en bourrasque. Un grain violent, accompagné de pluie, rompit toute l'ordonnance de la flotte vénitienne; les brûlots, mal soutenus, se consumèrent, sans causer aucun dommage aux Ottomans. Du 22 au 24, nouvelles escarmouches : les Turcs y perdirent trois galères et une fuste, les alliés une des nefs de la division française. Toujours poursuivie, toujours à peu près intacte, la flotte ottomane finit par atteindre l'entrée du golfe; elle y donna sur-le-champ à pleines voiles. Les vaisseaux français continuèrent pendant quelque temps de la canonner : dégoûté par l'inaction et la confusion incroyable d'une flotte à laquelle manquait l'impulsion d'une direction énergique, le grand prieur d'Auvergne jugea inutile, peut-être périlleux, de pousser plus avant; le soir même, il fit route pour Céphalonie. Les Vénitiens retournèrent à Zante. Privée de tout espoir de secours, Lépante ouvrait ses portes aux Ottomans le 28 août : la citadelle capitulait le lendemain.

[1] Grimani avait alors soixante-cinq ans.

L'indignation fut extrême à Venise, quand on y apprit, de source certaine, ces nouvelles. Appelé à rendre compte de sa conduite devant le grand conseil, Grimani n'échappa au dernier supplice que par miracle. Son procès ne dura pas moins de cinq mois : les esprits avaient eu le temps de se calmer, et quand les *avogadori* demandèrent qu'il eût la tête tranchée « entre les deux colonnes », cette proposition n'obtint que soixante-dix-neuf suffrages ; plus de mille autres votants la repoussèrent ou s'abstinrent. Une amende de mille cinq cents ducats d'or et la réclusion perpétuelle dans l'île de Cherso, sur les côtes de la Dalmatie, parurent un châtiment suffisant de la honte infligée à l'étendard de Saint-Marc.

C'est un grand point gagné de pouvoir se soustraire au premier mouvement de l'opinion publique; Grimani en offre un éclatant exemple : le 6 juin 1521, la bataille de Zonchio était oubliée, et le condamné de l'année 1500, vieilli dans l'exil, recevait à l'âge de quatre-vingt-sept ans le titre auguste de doge. Un revirement soudain avait fait de lui le magistrat suprême de Venise.

Les évènements de mer sont, de tous, les plus difficiles à juger; les passions politiques ont dû jouer un grand rôle en cette triste affaire. Néanmoins on ne reconnaît guère dans la sentence prononcée par le grand conseil la rigueur inflexible d'une assemblée qui rappelait jadis, à plus d'un

titre, le vieux sénat de Rome. « L'étoile de Venise, nous dit, dans son éloquent réquisitoire, l'amiral Fincati, commençait à pâlir. » Était-ce seulement l'énervement de la conscience publique, la faiblesse intéressée des juges qu'on en doit accuser? La découverte des deux Indes, le progrès constant des armes ottomanes, l'établissement des régences barbaresques sur la côte d'Afrique allaient porter à la prospérité commerciale de la République un coup bien autrement funeste. Ces trois causes réunies nous fournissent, je crois, une explication plus que suffisante de la prompte décadence de la cité des lagunes. Pour contre-balancer l'effet de la désastreuse concurrence que le Portugal, le premier, puis bientôt après les Provinces-Unies et la Grande-Bretagne, s'apprêtaient à leur faire, les puissances de la Méditerranée n'avaient qu'un moyen : elles ne l'employèrent pas. Il eût fallu qu'elles retrouvassent l'esprit des généreuses croisades; qu'elles s'emparassent des ports de la Syrie, du delta de l'Égypte; qu'elles s'ouvrissent, en un mot, à travers l'isthme de Suez une voie que personne ne pût songer à leur disputer.

« Dans Alep, autrefois, quand un Turc orgueilleux, le front ceint du turban, battait un Vénitien et insultait la République, je saisis ce chien circoncis à la gorge. » Hélas ! l'Europe n'en était pas là, aux premières années du seizième siècle : toute à ses querelles, elle laissait grandir la do-

mination malfaisante qui n'a jamais semé que des ruines sur son passage. Pour le bonheur de Venise et l'honneur de la Chrétienté, Pie V occupa la chaire de Saint-Pierre soixante ans trop tard.

Pauvre monde à peine sorti de la main des Barbares, combien d'épreuves encore l'avenir te réserve! Que le ciel te protège, car je te vois assailli avec une telle fureur que je ne me figure pas comment tu pourras y échapper. Et cependant, plongé dans les ténèbres, nous te retrouvons toujours aveugle.

...Guardati, che ti viene addosso
Tanto furor, ch' io non ti veggo scampo
E tu rimaso in tenebre sei cieco.

CHAPITRE XVI

PRISE DE MODON PAR LES TURCS LE 10 AOUT 1500. — SIÈGE DE MÉTELIN PAR LA FLOTTE DE LOUIS XII. — RUINE DE L'EXPÉDITION.

Ce n'était rien pour les Turcs d'avoir pris Lépante s'ils devaient laisser cette place forte exposée à retomber, à la première surprise, entre les mains des Vénitiens. Mahomet II avait fermé le canal de l'Hellespont; Bajazet II voulut, à son tour, interdire aux flottes chrétiennes l'entrée du détroit qui s'ouvre entre les deux promontoires si souvent mentionnés par les historiens de l'antiquité, sous les noms de Rhion et d'Anti-Rhion. Il fit bâtir, sur ces pointes qu'un récent cataclysme semble avoir séparées, le château de Morée et le château de Roumélie. Les fortifications de Bajazet II furent, dès le début, tenues pour inexpugnables; on les appelle encore les « petites Dardanelles ». Pendant que toute une armée d'ouvriers les élevait, le Bey de Prévésa recevait l'ordre de faire construire quarante nouveaux vaisseaux sur le modèle des galères de Venise, le Bey de Bosnie enlevait Zara aux Vénitiens et

pour la seconde fois envahissait le Frioul. Quand les troupes ottomanes repassèrent l'Isonzo, elles avaient réduit en cendres plus de cent trente villages et ramenaient de leur sauvage incursion huit mille prisonniers.

C'est ainsi que Bajazet II préparait la conquête de Coron et de Modon. Le 7 avril de l'année 1500, il partit de Constantinople pour se rendre en Morée. Le 10 août, Modon, investie par terre et par mer, était emportée d'assaut. Le sac de Modon entraîna la chute de Navarin et de Coron; seule Napoli de Malvoisie obligea par son opiniâtre résistance les Ottomans à se retirer. Enfin l'Europe s'émut, et l'année 1501 ne se termina pas sans que Venise, le Pape et le roi de Hongrie eussent renouvelé leur alliance. Les flottes espagnole et française vinrent bientôt apporter le renfort de quelques vaisseaux de guerre aux forces combinées du Pape Alexandre VI et de la République; l'amiral vénitien Pesaro et le fameux Gonzalve de Cordoue allèrent ravager les côtes de l'Asie Mineure; l'ancien grand maître de Rhodes, devenu le cardinal d'Aubusson, prit le commandement des galères du Pape et se chargea de dévaster les Cyclades; l'amiral de Louis XII, Ravenstein, se jugeant assez fort pour reconquérir à lui seul Mételin, mit à terre, sur la côte orientale de cette île, dix mille hommes de troupes que portait son escadre[1]. Pendant vingt jours Ravenstein

[1] Philippe de Clèves, comte de Ravenstein. « En 1501, dit

assiégea la ville qui a donné son nom à l'antique Lesbos. La garnison de Mételin, constamment secourue par les détachements qu'on lui expédiait de la terre ferme, réussit à prolonger sa résistance jusqu'au moment où la saison allait obliger les Chrétiens à la retraite. Vers le milieu d'octobre, Ravenstein leva le siège et rembarqua ses troupes. Il faisait route pour l'Adriatique, quand un ouragan le surprit à la hauteur de Cerigo. Que devint sa flotte dans cette tourmente? S'il en faut croire les historiens contemporains, elle sombra tout entière, et pas un seul vaisseau n'échappa au naufrage. C'est un bien grand désastre pour que nous y ajoutions une foi absolue. De toute façon, la ruine de l'expédition fut complète[1].

Brantôme, les Français, sous le commandement de Rabastain, allèrent à Mételin. »

[1] Un historien musulman mort à Constantinople, en l'année 1657, Moustapha-Ben-Abdullah-Hadji-Khalifeh, déjà cité à la page 35 et à la page 51, nous a donné la version ottomane de cette expédition : « Les Vénitiens, dit-il, désireux de tirer vengeance de la perte de Lépante, de Modon et de Coron, firent demander des secours au roi de France. Le Roi équipa quelques vaisseaux, en donna le commandement à son frère et les envoya rejoindre la flotte vénitienne. Les deux escadres réunies comptaient environ deux cents navires. Au mois de juillet 1501, elles arrivèrent devant Mitylène. Le prince Korkhoud en fut informé; il dépêcha un de ses agas avec 800 hommes vers la baie qui fait face à l'île. Par une nuit noire, l'aga et ses compagnons traversèrent le canal. Secondés par Krassy-Bey et ses troupes, ils massacrèrent les tribus infidèles et s'emparèrent du château. Dans cette affaire l'aga perdit la vie. Le Sultan, en apprenant ce triste et glorieux événement, donna l'ordre d'expédier de nouvelles troupes sur tous les vaisseaux qui se trouvaient disponibles, et désigna

pour les commander Hersek-Oghlou-Ahmed-Pacha. Il fut également enjoint au gouverneur d'Anatolie, Sinan-Pacha, de rallier la flotte à la tête des forces de son district. Quand Ahmed-Pacha arriva dans les eaux de Mitylène, les infidèles assiégeaient le château. Ils étaient sur le point d'y entrer, leur général fut tué; ils levèrent précipitamment le siège. Les Vénitiens regagnèrent aussi leurs vaisseaux et partirent. Ahmed-Pacha laissa la forteresse sous la garde du Beylerbey d'Anatolie.

« Cette expédition donna lieu à la levée de taxes et de rameurs pour le service des galères. Jusqu'alors on avait épargné ces impositions aux sujets de la Porte; depuis cette époque la loi les a autorisées, et l'on y a recours chaque année. »

Sismonde de Sismondi a consulté, au sujet de la désastreuse campagne de Ravenstein, l'histoire de Pietro Bembo, les Annales ecclésiastiques de Raynald, l'abrégé historique de Paul Jove. Voici les conclusions qu'il crut pouvoir tirer de ses recherches : « L'indiscipline de ses soldats contraignit Ravenstein à abandonner son entreprise, lorsque le succès en était presque assuré. »

CHAPITRE XVII

PAIX CONCLUE ENTRE VENISE ET LA PORTE LE 8 AOUT 1503. — AVÈNEMENT DE SÉLIM LE FÉROCE EN 1512. — PREMIÈRE CAMPAGNE DES OTTOMANS EN PERSE. — CONQUÊTE DE LA SYRIE ET DE L'ÉGYPTE. — DESTRUCTION DE LA DYNASTIE DES MAMELOUKS TCHERKESSES LE 13 AVRIL 1517.

La fortune se montra moins contraire à Venise qu'à la France : la campagne de l'année 1501 avait valu à la République la reprise de Céphalonie; celle de 1502 lui donna Sainte-Maure. Il était dans la destinée des îles Ioniennes de passer sans cesse des mains des Vénitiens aux mains des Ottomans, de retomber au pouvoir de Venise, pour être bientôt assaillies de nouveau et reconquises par les Turcs Cet archipel, qui commande les côtes de l'Épire et qui menace celles de l'Italie, fut, pendant plus d'un siècle, le pivot des opérations navales. Après chaque engagement, la flotte qu'avait favorisée le sort entreprenait quelque siège stérile, dont le résultat le plus clair était de laisser à la flotte ennemie le temps de se reconstituer et de reprendre

des forces. On citerait difficilement une occasion où les vainqueurs aient sérieusement poussé leur avantage. La guerre ainsi comprise devait fatalement conduire les deux adversaires à la ruine. Bajazet s'aperçut le premier que ses ports de commerce étaient vides, et que toutes les routes par lesquelles s'échangeaient autrefois les produits des diverses provinces de l'Empire se trouvaient coupées. Il commença par négocier un traité avec la Hongrie par l'entremise de l'ambassadeur polonais, puis il fit des avances à l'ambassadeur de Venise qu'il retenait, depuis l'ouverture des hostilités, en prison. Le 14 décembre 1502, les préliminaires de la paix furent signés; le 8 août 1503, Andrea Gritti apportait à Constantinople la ratification du Doge avec les félicitations du Sénat.

Ce ne sont pas les traités qui font la sécurité des États amis du repos; ce sont les embarras des voisins turbulents contre lesquels, sans d'heureuses diversions, les pacifiques auraient toujours à se défendre. Sous ce rapport, la Perse rendit un immense service à l'Europe : elle occupa tout le règne de Sélim le Féroce, de ce Sélim Ier qui, en 1512, détrôna son père Bajazet II. La dynastie des Sofis s'était tout à coup élevée sur les ruines de la dynastie du Mouton blanc; le jeune shah d'Ardebil, Ismaïl, avait conquis le Shirvan et rapproché des frontières ottomanes le siège de l'Empire, en le plaçant à Tauris, capitale de l'Azer-

bidjan. Ce qui était plus grave, il relevait avec un nouvel éclat l'étendard abattu des Shiites. Les sectateurs d'Ali comptaient de nombreux partisans dans les pays soumis à la domination de Sélim; l'appui que leur offrait la nouvelle dynastie persane n'allait-il pas les rendre doublement dangereux? Averti à temps du danger, le Sultan se garda bien de trahir par quelque violence soudaine ses intentions hostiles : il lui fallait d'abord connaître exactement l'étendue des ravages exercés par le schisme. La liste des apostats fut secrètement dressée : quarante mille Ottomans avaient déserté la foi sunnite. Sélim les fit tous égorger ou condamner à une détention perpétuelle. Tranquille désormais sur ses derrières, le fils de Bajazet entra en Perse à la tête d'une armée de quarante mille fantassins et de quatre-vingt mille cavaliers. Le 23 août de l'année 1514, il se trouva en présence de l'armée d'Ismaïl. Chose étrange, cette armée dépourvue d'armes à feu disputa quelque temps la victoire à la meilleure infanterie et à la meilleure artillerie de l'Europe. Elle ne se dispersa que sous les volées répétées des canons et des arquebuses. « La prise de possession des districts de Diarbekir, d'Orfa et de Mossoul, nous apprend le célèbre historien Hammer, fut un des plus beaux résultats de la guerre de Perse. »

Pour pouvoir se dire le maître incontesté de l'Asie et pour faire renaître l'empire des califes, Sélim n'avait plus besoin que d'occuper la Syrie et

la vallée du Liban. Ces provinces n'appartenaient pas aux Sofis, Sélim devait les arracher au puissant Soudan de l'Égypte. La dynastie des Mamelouks Tcherkesses comptait alors cent trente-quatre années de durée. Elle avait pour représentant, au moment de l'invasion de Sélim, un prince octogénaire, le vieux sultan Kansou el Ghauri. Les Mamelouks attendaient l'armée ottomane sous les murs d'Alep : la bataille s'engagea le 24 août 1516. L'issue n'en fut pas un instant douteuse ; « l'arme qui tue lâchement et comme un assassin » combattit cette fois encore pour les Turcs. Le sultan Ghauri trouva la mort dans la déroute ; son successeur, Toumanbaï, après la perte d'un seconde bataille, dans laquelle les Mamelouks couvrirent la plaine de vingt-cinq mille cadavres, fut pendu, le 13 avril 1517, à une porte du Caire.

Détachée de l'empire d'Orient en l'année 616 de notre ère, l'Égypte reconnaissait de nouveau la souveraineté de Byzance. Quel marché allait-il donc rester aux Vénitiens? Dans le vieux Ghauri ils perdaient un allié prêt à servir dans l'Inde les desseins que, depuis longtemps, ils couvaient contre les Portugais. Leur commerce, leurs espérances, leur puissance navale, tout semblait désormais à la merci du Sultan.

CHAPITRE XVIII

HABILETÉ ET PRUDENCE DES VÉNITIENS. MORT DE SÉLIM LE FÉROCE.

La conquête de l'Asie n'absorbait pas tellement l'attention de Sélim qu'il perdît de vue cette République chrétienne qui, durant seize années, put tenir Bajazet en échec. De retour à Constantinople, Sélim consacra ses soins au développement de sa marine. Cent cinquante nefs de diverses grandeurs furent mises en chantier, et ordre fut donné d'équiper cent galères.

En paix avec la Porte depuis le 8 août 1503, Venise ne se méprit pas sur l'intention qui dictait ces préparatifs. Son intérêt était de gagner du temps; elle commença par transférer à Sélim le tribut annuel de huit mille ducats qu'elle payait aux sultans Tcherkesses pour la possession de l'île de Chypre, puis elle chargea ses ambassadeurs d'étudier les dispositions des cours qui, en cas d'agression, pourraient lui venir en aide. Fidèle aux traditions séculaires de la papauté, le pape Léon X faisait, à cette heure même, presser par ses légats

les quatre grandes Puissances de l'Europe chrétienne, — l'Empereur d'Autriche, les Rois de France, d'Angleterre et d'Espagne, — de former une nouvelle ligue contre le Grand Turc. Venise était payée pour mettre en doute le sérieux de ces coalitions. Avant de rompre ouvertement avec le Grand Turc, elle demandait des gages, un commencement d'exécution, un traité solennel auquel elle n'aurait plus que son adhésion à donner. La Ligue, comme il fallait s'y attendre, avorta, et l'on trouva commode de s'en prendre à Venise. Si la République s'était déclarée la première, comme on l'y sollicitait, il est fort probable qu'elle eût attiré sur l'Adriatique l'orage qui se formait aux rives du Bosphore. En temporisant, elle gardait l'espoir de mettre ses possessions sur un pied de défense assez respectable pour faire hésiter le Sultan, dont elle se promettait d'ailleurs de ne provoquer le courroux par aucune imprudence.

Où allaient donc se porter cette flotte que les vizirs avaient mis quatre ans à construire et cette armée de soixante mille hommes prête à entrer, au premier signal, en campagne, et ce train formidable d'artillerie qui indiquait si clairement le projet d'un grand siège? Si la menace n'était pas dirigée contre Venise, elle ne pouvait l'être que contre l'île de Rhodes; et c'était, en effet, à Rhodes que songeait, en ce moment, Sélim. « Cette race de scorpions qui couvrait la mer de ses vaisseaux »

devait disparaître, ou la route de l'Égypte ne serait jamais sûre. Les ministres de Sélim le poussaient à cette expédition avec une sorte de ferveur religieuse : Sélim n'hésitait pas à en reconnaître la nécessité; seulement il se souvenait de l'échec subi par la flotte de Mahomet II et mesurait mieux que ses conseillers les difficultés de tout genre que présentait l'entreprise. « Quel est votre approvisionnement de poudre? demandait-il un jour au grand vizir. — Nous avons des munitions pour un siège de quatre mois », répondit le premier ministre. — « Le double suffirait à peine ! » s'écria le Sultan avec impatience. Voilà bien le souverain qui, résolu à envahir la Perse, sut pendant soixante jours, dans un pays dévasté et rendu désert, nourrir une immense armée avec des provisions transportées à dos de mulet de Trébizonde à Tauris!

Philippe de Macédoine a préparé la grandeur d'Alexandre; Sélim le Féroce, durant ses neuf années de règne, n'a pas moins bien employé son temps. Ce fut son activité prévoyante qui aplanit les voies à Soliman le Magnifique. Ce siège de Rhodes qu'il préparait avec une sollicitude digne de servir d'exemple aux conquérants de toutes les époques, ce siège si important qu'il se proposait de conduire en personne et qui devait, pensait-il, couronner sa gloire, Sélim allait en léguer le soin et l'honneur à son fils. Dès les premiers jours du mois de septembre de l'année 1520, il se sentit

mortellement atteint. « Je crois, dit-il à ses familiers qui l'entretenaient des dernières dispositions à prendre pour son départ, je crois qu'en fait de voyage, je n'ai plus à m'occuper que du voyage de l'autre monde. » Le 22 septembre, rongé par les ulcères qui envahissaient tout son corps, ce sultan, meurtrier de son père, de ses frères et de ses neveux, s'éteignit dans la douce quiétude d'un Musulman heureux d'avoir fait son devoir. Le territoire de l'Empire démesurément agrandi n'eût peut-être qu'à demi rassuré sa conscience; le paradis de Mahomet pouvait-il manquer de s'ouvrir au vainqueur d'Ismaïl et au destructeur des shiites?

Si l'Europe eut, à cette époque, la notion exacte des forces dont disposait l'Empire ottoman, il est incroyable qu'elle n'ait pas compris que, tous les boulevards qui la protégeaient s'écroulant l'un après l'autre, elle allait bientôt se trouver face à face avec ce pouvoir sans merci que Pie V appelait, non sans raison, « l'ennemi du genre humain ». La civilisation, je ne crains pas de le dire encore, n'a jamais couru de plus grand danger : les Sarrasins qu'arrêta dans les champs de Poitiers Charles Martel n'auraient substitué qu'une barbarie policée à une autre barbarie, plus inculte et plus farouche que cette barbarie asiatique sur laquelle avait passé le souffle de Platon et d'Aristote : les Turcs étaient restés impénétrables au parfum de la Grèce; ils avaient mis près de deux cents ans à grandir, sans

que rien altérât leur férocité native. A la mort de Sélim, ils se trouvaient en pleine possession de leur puissance, invincibles sur terre, moins par leur fanatisme que par la formidable organisation de leur armée : il ne leur restait plus qu'à conquérir la suprématie navale pour devenir les maîtres de l'univers. Ce sera, — nous le verrons bientôt, — l'œuvre d'une campagne. Il est vrai que cette campagne, Barberousse se chargera de la diriger.

Au siècle inquiet va donc succéder une période plus troublée, plus périlleuse encore : les Français descendront des Alpes; les Espagnols, appelant à leur aide les Impériaux, débarqueront dans le golfe de Naples; les Turcs, après les Maures, prendront pied sur le littoral africain.

DEUXIÈME PARTIE

LES FRANÇAIS ET LES ESPAGNOLS EN ITALIE. — LES TURCS EN AFRIQUE.

CHAPITRE PREMIER

CRUEL CHATIMENT INFLIGÉ PAR LOUIS XII AUX GÉNOIS LE 29 AVRIL 1507.

Depuis la fin du quinzième siècle, l'Italie était devenue pour la France et pour l'Espagne un champ de bataille.

Gênes partageait fatalement la fortune de la famille princière des Sforza de Milan, dans les bras desquels de continuelles révolutions avaient fini par la jeter. Lorsque le 2 septembre 1499 Louis le Maure fut contraint de quitter sa capitale menacée par les armes françaises, il laissa le commandement de Gênes aux chefs du parti populaire, aux Adorni : Gênes ne se défendit pas mieux que Milan. La conquête du duché se trouva consommée en vingt jours, et Louis XII crut pouvoir se considérer comme l'héritier naturel de tous les droits du prince qu'il

obligeait à se réfugier en Allemagne. Il traita Gênes en partie intégrante de l'État dont Gênes subissait la suzeraineté. Les institutions ne cessèrent pas de conserver la forme républicaine; mais le monarque qui se chargeait d'exercer envers les factions rivales le rôle d'arbitre et de les préserver des luttes sanglantes auxquelles, depuis deux siècles, elles ne cessaient de s'abandonner, crut néanmoins devoir s'attribuer, à l'exemple des ducs de Milan, toutes les prérogatives jadis conférées aux doges. Ces doges, — ainsi le voulaient les anciennes lois, — devaient être exclusivement tirés des rangs plébéiens : les Français, par un penchant naturel plutôt que par calcul, accordaient, en toute occasion, un appui marqué à la noblesse. La balance des forces entre les deux partis se trouvait ainsi brusquement renversée.

Le 18 juillet 1506, une querelle futile amena dans Gênes une prise d'armes : les maisons des nobles furent livrées au pillage. Les troupes françaises quittèrent leurs cantonnements d'Asti et vinrent rétablir l'ordre dans la cité qui donnait de nouveau une preuve incontestable de son incorrigible turbulence. Toutes les démocraties ont la même histoire : il est bien rare que leurs dissensions ne finissent pas par amener l'intervention de quelque Antipater[1].

[1] Voyez dans les *Campagnes d'Alexandre*, tome V : *le Démembrement de l'Empire*, chapitre VIII, page 41 à page 47.

Les Génois, mécontents de Louis XII, s'adressèrent à Julien de la Rovère, élu Pape en l'année 1503, sous le nom de Jules II. Né à Savone, Jules II était pour les Génois un compatriote; Gênes comptait à bon droit sur sa sympathie. Néanmoins, dans leur empressement à chercher partout des appuis, les chefs de la faction hostile à l'influence française ne s'en tinrent pas là : ils invoquèrent la protection de l'empereur d'Allemagne, Maximilien Ier. Louis XII était depuis longtemps instruit de leurs intrigues; quand il sut qu'au mépris d'engagements contractés sous la pression, il est vrai, de ses armes, les Génois venaient de nommer un doge, et, pour mieux attester le triomphe du parti populaire, de le choisir obscur, sans naissance, sans fortune, il ne douta plus de leur intention de secouer le joug et de proclamer leur indépendance. Son armée était prête. Le 26 avril 1507, il força les défilés des montagnes et pénétra dans la vallée de la Polsevera; trois jours après, le 29 avril, il entrait dans Gênes à cheval, l'épée nue à la main.

La prompte soumission des habitants, leurs prières, l'intercession même de Jules II, ne parvinrent pas à fléchir le roi de France. Louis XII jugeait une leçon nécessaire; cette leçon malheureusement fut terrible : la potence pour les citoyens les plus honorables, l'échafaud pour le Doge, une contribution militaire de deux cent mille florins pour la masse du peuple, apprirent à Gênes le

danger de se soulever contre l'autorité royale. Les calamités cependant s'oublient vite. Louis XII, pour maintenir Gênes dans le devoir, crut prudent de faire bâtir à l'extrémité du môle une forteresse qui reçut le nom de *la Briglia*, parce que commandant la ville et l'entrée du port, on pouvait s'en servir pour tenir à la fois les flottes ennemies en respect et une population indocile en bride. Antipater, en semblable occurrence, s'était contenté de mettre garnison dans Munychie.

« Pour moi, ô Neptune, divinité protectrice, je sors encore vivant de ton temple ; mais ce temple, Antipater et les Macédoniens l'ont souillé. »

CHAPITRE II

LIGUE DE CAMBRAI. — RÉSISTANCE ÉNERGIQUE ET HABILE DES VÉNITIENS. — BATAILLE D'AGNADEL ET VICTOIRE DE LOUIS XII, LE 14 MAI 1509. — BATAILLE DE RAVENNE LE 11 AVRIL 1512. — LES FRANÇAIS, AU MOIS DE JUIN 1512, ÉVACUENT L'ITALIE.

Les républiques italiennes avaient trop longtemps offensé par le spectacle de leur prospérité arrogante la majesté des rois et l'autorité morale d'un pouvoir qui prétendait ne relever que de Dieu : Gênes domptée, il restait encore Venise à soumettre. Le Pape, le Roi de France, l'Empereur d'Allemagne s'entendirent pour mettre un terme à ce qu'il leur plaisait d'appeler les rapines des Vénitiens : ils formèrent entre eux la Ligue de Cambrai. Cette fois, ils ne s'adressaient pas à un gouvernement divisé, indécis, prêt à tout subir plutôt que de sacrifier ses rancunes intestines. Le 14 mai 1509, fut livrée la bataille d'Agnadel, coup funeste dont il semblait que Venise ne dût jamais se relever : en 1512, malgré la victoire de Ravenne, les Français se voyaient forcés d'évacuer l'Italie. Les Vénitiens, de tous les diplo-

mates qui aient jamais existé, les plus persévérants et les plus habiles, avaient fini par armer contre leurs voisins d'outre-monts Ferdinand le Catholique, Jules II cruellement froissé de l'inutilité de son intervention en faveur de Gênes, l'empereur Maximilien et jusqu'à ces mercenaires qui portaient la victoire partout où ils portaient leur appui, — la redoutable infanterie des Suisses. — Jamais la puissance d'une oligarchie tenace dans ses vues, inflexible dans ses résistances, ne s'affirma d'une manière plus éclatante.

Au milieu des soins d'un succès chèrement acheté, Jules II n'oubliait pas ses compatriotes; tout conseillait, au contraire, à Venise, d'oublier ses éternelles querelles avec une République rivale, si profondément déchue à cette heure qu'elle était assurément faite pour inspirer plus de pitié que d'envie. Gênes, qui regorgeait jadis de matelots et de soldats, n'était plus, comme la définissait si bien Jean-Louis de Fieschi, « qu'une ville de tisserands et de manufacturiers ». Après avoir tenu tête aux Musulmans, aux Français, aux Espagnols, aux Impériaux, il était digne de Venise, triomphante au dehors, florissante à l'intérieur, de venir au secours de Gênes, incapable d'armer par elle-même plus de deux ou trois galères pour concourir à la défense de son port.

Onze galères vénitiennes, auxquelles s'était jointe une galère pontificale, vinrent mouiller sur la côte,

à quelques milles de la grande cité italienne dont les Français, bien que tenus sur tous les autres points en échec, restaient encore les maîtres. Qui le croirait pourtant? La vue du drapeau vénitien éveilla plus d'ombrage que d'enthousiasme dans le cœur d'une population humiliée. Gênes aspirait ardemment à recouvrer son indépendance; elle ne voulait pas la tenir des mains des anciens ennemis dont le bonheur ne lui faisait que plus vivement sentir sa misère. La tentative n'eut donc aucun succès. Prégent de Bidoux, ce chevalier de Rhodes qui, de l'année 1507 à l'année 1514, fut, — après Palamède de Forbin, après le prince de Salerne, après Louis d'Orléans, après Louis de Bigorre, — général des galères de France, Prégent de Bidoux entra de vive force avec six galères provençales, aux applaudissements des Génois, dans le port que les Vénitiens se flattaient d'affranchir. L'armée de Louis XII, il est vrai, occupait toujours Milan : un retour offensif pouvait la ramener sous les murs de Gênes, et la cité craintive se souvenait du châtiment de l'année 1507. Lorsqu'au mois de juin 1512, cette même armée, serrée de près dans sa retraite, se hâtait de repasser le Pô, sacrifiant son artillerie, ses chevaux, ses bagages, une partie de son arrière-garde, Gênes hésita moins à se prononcer. Le gouverneur français se retira dans la forteresse du môle, et Gian Fregoso, ramené de l'exil par les alliés, fut élu doge le 29 juin 1512.

CHAPITRE III.

LES DEUX BARBEROUSSE, AROUDJ ET KHIZR. — PRISE DU GALION DE NAPLES. — RENTRÉE TRIOMPHALE DES DEUX FRÈRES A TUNIS.

Au moment où l'armée de Louis XII évacue l'Italie, deux grandes figures entrent presque simultanément en scène. Un corsaire barbaresque et un condottiere génois, jetant tout à coup dans la balance le poids de leurs flottes, vont montrer à des princes qui, pour leur malheur, l'ont trop oublié, ce que vaut la possession de la mer. L'histoire de la marine, pendant la première moitié du seizième siècle, n'est, à tout prendre, si l'on veut bien y regarder de près, que l'histoire de deux grands armateurs, — de Doria et de Barberousse. — L'histoire des armées n'est-elle pas, durant la même période, faite presque tout entière de la rivalité de François Ier et de Charles-Quint? Quand la vie des peuples se résume ainsi dans quelques personnalités éclatantes, le drame y gagne tout à la fois de l'intérêt et de la clarté. Le pêle-mêle confus au milieu duquel se débattent, après la mort

d'Alexandre, les Diadoques et les Épigones, m'a fait bien souvent regretter que le vainqueur d'Arbèles ait eu des successeurs.

Aroudj et Khizr étaient deux frères, tous deux fils de Yakoub, soldat rouméliote qui s'établit dans l'île de Mételin, quand le sultan Mahomet II enleva, en 1457, cette île aux Génois et aux chevaliers de Rhodes. A la mort de leur père, qui exerçait, depuis qu'il avait renoncé au métier des armes, la profession de potier, Aroudj et Khizr se trouvaient déjà d'âge à se suffire à eux-mêmes; il leur fallait choisir une carrière : ils choisirent la carrière des aventures. Aroudj, en sa qualité d'aîné de la famille, se procura le premier un bateau et alla, sur la côte de Caramanie, faire la course contre les Chrétiens. Les vaisseaux de Rhodes rendaient le métier périlleux; le fils de Yakoub tomba bientôt au pouvoir des chevaliers. C'était un garçon robuste; on l'enchaîna au banc d'une des galères de l'Ordre.

Fort heureusement pour lui, la galère, dans une de ses croisières, fut obligée de mouiller sous l'île de Castel-Rosso, à l'entrée du golfe de Satalie. Une violente tempête s'éleva subitement et fit chasser le navire sur ses ancres; Aroudj profita du trouble qui s'ensuivit pour se débarrasser de ses fers et pour se sauver à terre à la nage. De Satalie il passa en Égypte, obtint d'y être inscrit sur le rôle d'un vaisseau que le Soudan envoyait en Caramanie,

province ottomane d'où les chantiers égyptiens tiraient, comme au temps des Ptolémées, la majeure partie de leurs bois de construction. Assailli de nouveau par une flottille chrétienne, Aroudj dut encore une fois gagner la terre à la nage et chercher son salut dans la fuite. Comparez ces débuts, qui furent ceux de toute une génération de corsaires, avec le cours paisible et régulier d'une éducation officielle, il vous sera facile de pressentir de quel côté se trouveront la patience et l'esprit d'entreprise.

Le frère du sultan Sélim Ier, Korkhoud, gouvernait alors la Caramanie : il reconnut dans Aroudj un marin intrépide et donna l'ordre au cadi de Smyrne de fournir à ce fugitif un vaisseau qui fût propre à la guerre de course. L'équipement d'un corsaire n'était pas à la disposition du premier venu; la dépense d'un semblable armement ne pouvait guère être évaluée à moins de cinq mille ducats. Aroudj, mis en mesure de donner l'essor à son audace, se garda bien de retourner dans des parages où il n'avait fait jusqu'alors que de fâcheuses rencontres; il prit, si je puis m'exprimer ainsi, du champ. Mettant entre lui et les chevaliers de Rhodes toute l'étendue de la mer Ionienne, il se dirigea vers les côtes de la Pouille. Là il captura deux bâtiments très-richement chargés, revint chercher fortune du côté de Négrepont, augmenta par de nouvelles prises son butin et jugea pruden

de ne pas exposer des richesses si péniblement acquises à la rapacité des agents de Sélim. Ce sultan, qui mérita le nom de *Sélim le Féroce,* venait de mettre son frère Korkhoud au ban de l'Empire. De Négrépont, au lieu de se rendre à Mételin, Aroudj fit route vers l'Égypte : il passa tout l'hiver dans le port d'Alexandrie.

L'époque était singulièrement propice aux corsaires; de quelque côté qu'ils tournassent leurs voiles, ils étaient certains de trouver d'excellents terrains de chasse. La Méditerranée se couvrait, dès le mois d'avril, de navires chrétiens, et tout vaisseau que ne protégeait pas le pavillon musulman semblait une légitime aubaine envoyée par le ciel aux vrais croyants. Nulle distinction subtile n'embarrassait la conscience de ces écumeurs de mer : Génois, Vénitiens, Napolitains, Espagnols leur paraissaient, au même titre, de bonne prise. La seule chose qui les préoccupât, c'était de s'assurer un lieu de dépôt pour le fruit de leurs rapines, un marché pour s'y défaire de leurs esclaves. La côte de Barbarie, sous ce rapport, n'avait pas sa pareille. Depuis la lente décadence des Sarrasins, l'Afrique romaine était retournée peu à peu à l'état sauvage : elle fourmillait de ports abandonnés.

La vaste émigration qui suivit la prise de Grenade lui rendit en quelques années la sinistre puissance dont les longs troubles intérieurs l'avaient

dépouillée : les Maures y affluèrent en masse, apportant sur ce littoral désolé leur industrie, leur civilisation et leur ardent esprit de vengeance. Deux princes, encore puissants, représentaient, l'un à l'est, l'autre à l'ouest, les antiques dynasties musulmanes : on les nommait le sultan de Tunis et le bey de Tlemcen. D'un autre côté, les Portugais occupaient Ceuta, les Espagnols possédaient Melilla, Mers-el-Kebir, Oran, le pâté de roches sur lequel ils bâtirent le Peñon d'Alger, et Bougie, conquête récente de Pierre de Navarre. Le reste demeurait en proie à qui aurait le courage de le prendre. Aroudj jeta les yeux, pour en faire le centre de ses opérations, sur l'île de Zerbi, île que les Espagnols conquirent en 1432, sous le règne du roi don Alphonse, mais qu'ils ne surent malheureusement pas garder.

Un hasard propice conduisait en ce moment même Khizr, le frère d'Aroudj, à Zerbi. Khizr avait suivi l'exemple de son aîné : on le citait déjà parmi les plus hardis coureurs de la Méditerranée. Toute cette famille issue du pays d'Alexandre semble avoir apporté en naissant un goût instinctif pour le pillage et une aptitude singulière à braver les hasards des expéditions illicites. Aroudj et Khizr résolurent à l'instant d'unir leurs efforts et d'employer en commun leurs ressources. Ils commençaient à devenir une puissance : ni l'un ni l'autre ne se dissimulait cependant que la protection d'un des

princes de la côte d'Afrique donnerait à leur coalition une consistance qui la distinguerait fort avantageusement de la tourbe des pirates sans aveu. Ce fut au sultan de Tunis qu'ils songèrent : ils partent à l'instant de Zerbi, et vont demander au possesseur de la baie de Carthage un appui auquel leur zèle pour la cause du Prophète leur donne bien évidemment quelques droits.

Le sultan de Tunis fit aux corsaires, dont la réputation était venue jusqu'à lui, le meilleur accueil : il leur promit toute sa bienveillance et se contenta d'exiger d'eux, pour prix du refuge qu'il leur accordait, le cinquième des prises faites sur les infidèles. A dater de ce jour, la fortune des heureux aventuriers alla croissant : les deux Barberousse, — car c'est sous ce nom que l'Europe a connu les fils de Yakoub, — devinrent en quelques mois la terreur des chrétiens. Un peu plus tard, lorsque le bruit de ses merveilleuses prouesses eut signalé le plus jeune des deux frères au chef de l'Islamisme, ce fervent musulman reçut, pour récompense de son infatigable ardeur, le surnom glorieux et envié de Khaïr-ed-din, — *le bien de la religion.*

Aroudj est incontestablement le fondateur de la gloire de la famille[1] : il écarta les premiers obstacles

[1] On a même prétendu que la famille lui doit le nom sous lequel nous la connaissons aujourd'hui. Le second fils de Yakoub, Khaïr-ed-din, ne se serait pas appelé Barberousse à cause de son poil roux, comme l'affirme Sandoval, mais bien Baba-Aroudj, le père Aroudj, à l'instar de son frère aîné. Quelque plausible que puisse

et ouvrit la voie à son frère. Aroudj est de la race de ces paladins normands qui, ne possédant que leur cheval et leurs armes, rêvaient déjà, en quittant le toit paternel, de conquérir un trône. Khaïr-ed-din, — donnons-lui dès à présent ce nom, puisque, sans l'avoir encore acquis, il s'emploie activement à le mériter, — Khaïr-ed-din est sans doute aussi intrépide que son frère; seulement l'audace chez lui n'exclut pas la prudence. Aroudj se laisse plus facilement emporter par son ambition : il court de gaieté de cœur au-devant du danger et n'est que trop enclin à oublier le fameux proverbe : « De corsaire à corsaire, il n'y a rien à gagner que des barils d'eau. » Aussi le sort l'a-t-il marqué pour une fin prématurée.

Aux premiers jours du printemps, les deux frères ont quitté la baie de Tunis avec trois vaisseaux. Un navire ne tarde pas à être signalé. Est-ce une capture facile que la fortune leur envoie? Aroudj ne prend pas le temps de s'en assurer; il met hardiment le cap sur la voile en vue, et que rencontre-t-il? Le galion de Naples! Une nef énorme montée par trois cents chrétiens. Khaïr-ed-din n'a pas voulu rester en arrière. Il est trop tard pour se laisser

paraître l'explication, je tiens pour le poil roux. La physionomie de Khaïr-ed-din était aussi familière aux Chrétiens que celle d'André Doria ou de Prégent de Bidoux. Voy. *Historia de la vida y hechos del emperador Carlos V, por el maestro Don Fray Prudencio de* SANDOVAL, su coronista, obispo de Pamplona. — En Pamplona, año 1634.

intimider par la hauteur des murailles du vaisseau gigantesque, par ses châteaux de poupe et de proue, par ses flancs, où sortent, de vingt sabords, les gueules menaçantes des sacres et des coulevrines. Quand on lit le récit de cet aventureux combat, tel que nous l'a transmis l'auteur « des pieux exploits d'Aroudj et de Khaïr-ed-din, fondateurs de l'Odjak d'Alger », on se rappelle involontairement Surcouf montant à l'assaut d'un des vaisseaux de la Compagnie des Indes.

En voyant approcher les trois corsaires, — les fils de Yakoub s'étaient associé pour cette croisière un compagnon, — le galion lâche sur eux toute sa bordée. Pas un coup, hélas! ne porte : l'émotion des Chrétiens nuit à la justesse de leur tir. Les corsaires ripostent par une volée de flèches. Sept fois ils essayent de jeter les grappins; sept fois ils sont repoussés. La nuit vient interrompre le combat. Au jour, nouvelle attaque, et, cette fois, attaque couronnée de succès. On l'a dit bien souvent : « La victoire appartient aux plus entêtés. » Aroudj est grièvement blessé; Khaïr-ed-din, sabre en main, envahit le pont ennemi. Le galion reste enfin au pouvoir des Musulmans.

Quelle rentrée victorieuse dans le port de Tunis! Quelle pompe dans le cortège qui va, fidèle au traité conclu, déposer aux pieds du Sultan la part qui lui revient de l'opulent butin! Les esclaves chrétiens défilent deux à deux; chacun conduit en laisse un

dogue ou un lévrier. Le chien n'est-il pas pour les sectateurs de Mahomet l'emblème de l'infidèle? Quatre-vingts Musulmans, le faucon au poing, comme il convient à de vrais croyants, s'avancent derrière ces captifs, au son d'une musique guerrière; quatre jeunes vierges chrétiennes montées sur des mules, deux autres, de plus illustre naissance, montées sur des chevaux arabes somptueusement caparaçonnés, ferment la marche et promettent de magnifiques recrues au sérail. Le sultan de Tunis ne cherche point à cacher sa joie et son admiration : « Voilà, s'écrie-t-il à diverses reprises, comment le ciel récompense la bravoure! » Partir de Naples pour se rendre en Espagne et aller finir ses jours dans quelque bagne barbaresque, voir sa femme, ses filles, tomber aux mains d'un immonde mécréant, était un accident qu'il fallait toujours prévoir, quand on osait passer à portée de ces repaires africains réputés jusqu'en 1830 inexpugnables. Et il s'est trouvé des politiques assez jaloux et assez égoïstes pour nous reprocher la conquête d'Alger!

Cette terre est bien nôtre; nous l'avons payée de notre sang. Beaucoup, durant trois siècles, tentèrent avant nous l'entreprise; seuls, par notre hardiesse et notre persévérance, nous avons su la mener à bonne fin.

CHAPITRE IV

ATTAQUE DE BOUGIE. — PRISE DE GIGELLI. — AROUDJ RECONNAÎT LA SUZERAINETÉ DU SULTAN.

Il fallut tout l'hiver pour guérir Aroudj de sa blessure. Le printemps venu, il reprend la mer avec Khaïr-ed-din. Deux ans auparavant, en l'année 1510, Pierre de Navarre s'était emparé de Bougie: impatient de poursuivre ses avantages, il s'était borné à laisser dans cette place une garnison prise à la hâte parmi les troupes embarquées sur son escadre. Cette garnison, trop peu nombreuse pour opérer des sorties, fut bientôt harcelée et serrée de près par les Arabes de la plaine. Aroudj conçoit le hardi projet de la surprendre et d'enlever Bougie par un coup de main. Il rencontre en route un convoi qui allait ravitailler ce poste dont le gouvernement espagnol appréciait un peu tard la valeur, le prend ou le disperse et, plus affermi que jamais dans son dessein, jette à terre cinquante Turcs. A la tête de cette faible troupe, il s'avance fièrement, malgré les avis de Khaïr-ed-din, vers les

remparts encore inachevés de Bougie. Sa témérité reçut le prix qu'elle méritait : une arquebusade le renverse, et sans Khaïr-ed-din, qui accourut en ce moment à son secours, il était prisonnier. Ses compagnons l'emportent à bord de son vaisseau; on lui coupe le bras, et une fois de plus il guérit.

Malgré le bon accueil qu'ils avaient trouvé à Tunis, les deux frères s'y sentaient dépendants d'une autorité étrangère. Leurs courses répétées les avaient enrichis; ils éprouvaient le besoin d'acquérir sur la côte un port où ils fussent réellement chez eux. Bougie venait de leur échapper; ils se rabattirent sur Gigelli. Les Génois occupaient à Gigelli un de ces châteaux forts dont on reconnaît encore les vestiges sur de nombreux points du littoral. Avec l'aide des Arabes, Aroudj et Khaïr-ed-din réussirent à s'emparer du château génois. Plus de vingt mille Berbères vinrent alors se grouper autour des aventuriers, dont le nom redouté des Chrétiens retentissait jusqu'au pied de l'Atlas, comme un appel aux armes.

Exalté par ce succès facile, Aroudj jugea le moment venu de renouveler sa tentative sur Bougie. Cette seconde expédition fut aussi infructueuse que la première : Aroudj y perdit la majeure partie de sa flottille, que la baisse inopinée des eaux laissa échouée dans l'Oued-el-Kebir. Il demanda des secours à Tunis; le sultan de Tunis, qui déjà concevait quelque ombrage d'une activité aussi entre-

prenante, les lui refusa. Les corsaires se tournèrent alors du côté de Constantinople : un de leurs capitaines fut chargé d'aller déposer aux pieds de Sélim Ier leurs hommages, accompagnés des plus riches présents et de nombreux esclaves. En Orient, il n'a jamais été admis qu'on pût se présenter devant le souverain les mains vides.

Sélim fut touché d'une soumission qui lui venait de si loin : quatorze vaisseaux ottomans ne tardèrent pas à rallier l'escadre d'Aroudj et de Khaïr-ed-dîn. La guerre sainte prit alors, entre la côte de Barbarie et la côte d'Espagne, des proportions inusitées. Ce ne furent plus des bâtiments isolés, qui se virent exposés à de soudaines attaques ; des convois entiers de navires espagnols et de vaisseaux génois sont enlevés dans l'espace de quelques semaines. L'alarme fut générale ; si Sélim eût songé à en profiter, nul doute que l'intervention de sa flotte n'eût pu, dès ce moment, rendre quelque courage aux Maures d'Espagne. Mais l'année 1516 venait de s'ouvrir ; Sélim avait d'autres projets en vue : il préparait la conquête de l'Égypte. Loin d'envoyer de nouveaux vaisseaux en Afrique, il rappela ceux qu'il y avait détachés.

Abandonnés à leurs propres forces, Aroudj et Khaïr-ed-din furent trop heureux de pouvoir recourir de nouveau à la protection de Tunis : le port de Gigelli et son château génois n'étaient pas de force à repousser une attaque sérieuse. L'Espagne se

montrait visiblement émue de ces déprédations, qui semaient la terreur dans tout le bassin occidental de la Méditerranée ; elle avait résolu d'en finir avec les corsaires barbaresques. Une flotte considérable vint mouiller à Bizerte, y détruisit quatre vaisseaux abandonnés par leurs équipages et poussa une forte reconnaissance jusque dans la baie de Tunis. Khaïr-ed-din, un instant séparé de son frère, qu'occupaient d'autres soins, y tenait son escadre embossée sous le canon des forts. Il fit bonne contenance et riposta vigoureusement aux volées d'artillerie des chrétiens. La flotte espagnole fût probablement revenue à la charge, si d'inquiétantes nouvelles ne l'avaient tout à coup contrainte d'ajourner à des temps meilleurs ses projets offensifs.

CHAPITRE V

FONDATION DU PEÑON D'ALGER, PAR PIERRE DE NAVARRE. — AROUDJ PREND POSSESSION DE LA VILLE APRÈS AVOIR ASSASSINÉ LE CHEIKH ARABE QUI L'OCCUPAIT.

Lorsque, en 1510, le cardinal Ximénès eut conquis Oran, Pierre de Navarre, chargé de s'emparer à son tour de Bougie, reçut l'ordre de s'arrêter en passant devant Alger.

Qu'était Alger à cette époque? Une ville moresque fondée par les fugitifs de Grenade. Possesseurs d'une vingtaine de galiotes, qu'ils tiraient sur la plage au retour de leurs expéditions, les Maures d'Alger, favorisés par mainte intelligence secrète, allaient jusqu'en Espagne exercer leurs pirateries. La cité qui devait jouer un si grand rôle quelques années plus tard, n'était encore défendue, du côté du large, que par quelques canons de petit calibre. Du côté de la terre, une enceinte continue la mettait à l'abri des insultes des Arabes de la Mitidja. L'escadre de Pierre de Navarre n'eut qu'à se montrer devant ces fortifications à peine ébauchées, pour que la place se rendît à merci. Les Maures s'engagè-

rent solennellement à renoncer à la course et se reconnurent tributaires de la couronne d'Espagne.

Pierre de Navarre ne se fia qu'à demi à ces belles promesses ; il lui fallait un gage plus sûr de la soumission des corsaires invétérés. Éloignée de deux cents mètres environ du rivage, une chaîne de rochers presque à fleur d'eau se prolongeait dans une direction parallèle à la côte : sur ces îlots d'où Alger, — *El Gezaïr,* — prit son nom, le futur vainqueur de Bougie donna l'ordre d'élever une tour qui commanderait la ville et en tiendrait les remuants habitants en respect. Tout alla bien pendant quelques années, mais, au moment où Sélim partait pour l'Égypte, la mort de Ferdinand V amena des troubles fort graves en Espagne. Les Algériens jugèrent l'occasion propice pour s'affranchir d'un joug qui leur pesait. En les contraignant à renoncer à la piraterie, Pierre de Navarre les privait de leur seul moyen d'existence. Au risque de rencontrer des maîtres encore plus durs que les Chrétiens, ils firent appel au cheikh de la plaine, Sélim Eutemi. Sélim entra dans la ville à la tête de ses Arabes : il s'y trouva sous le feu des canons de la tour espagnole. La position n'était pas tenable. Tous les échos du littoral redisaient alors les hauts faits d'Aroudj et de Khaïr-ed-din : ceux-là possédaient des galères et de l'artillerie ; ils seraient de taille à délivrer Alger de l'épine que les Espagnols lui avaient attachée au flanc. Sélim Eutemi leur envoya

une ambassade pour les prier de venir à son aide. Khaïr-ed-din était en croisière; Aroudj ne voulut pas attendre son retour : il se mit sur-le-champ en marche.

Pendant qu'il cheminait par terre, sa flotte, composée de dix-huit galères et de trois barques chargées de munitions, suivait d'aussi près que possible le littoral. Qui n'eût cru que cet armement, fait pour inspirer la terreur, ne dût, entre les mains d'un capitaine aussi impétueux que le fils aîné de Yakoub, fondre, sans plus tarder, sur la forteresse gardée par une centaine de soldats espagnols? Aroudj cependant passa outre : avant de s'occuper de la querelle des habitants d'Alger, il avait à régler une affaire personnelle.

Un de ses anciens compagnons de course, Kara-Hassan, lui faussa jadis compagnie. Cherchant sur la côte barbaresque un port qui lui convienne, l'infidèle associé aborde à Cherchell. Là vivait, de l'industrie précaire qui nourrissait jadis les habitants d'Alger, toute une population échappée, elle aussi, aux persécutions des Rois Catholiques. Maures de Grenade, de Valence, d'Aragon, s'y étaient confondus. De Cherchell à Mayorque, à Minorque, à Ivice, la traversée, par un temps favorable, est de vingt heures à peine : des îles Baléares, ce fut toujours un jeu de passer en Espagne. On a vu des peuples s'imaginer qu'ils pourraient avec avantage s'affranchir de l'obligation d'obéir à un maître; il

ne s'est jamais rencontré d'association de bandits qui n'ait éprouvé le besoin de se donner un chef. Les Maures de Cherchell ne tardèrent pas à subir l'ascendant de Kara-Hassan, corsaire de haute mer dont la réputation déjà faite leur imposait : ils le placèrent sans hésiter à leur tête.

L'ancien frère d'armes d'Aroudj se trouva du même coup en possession d'une flotte et d'un territoire fertile, territoire qu'aucun cheikh arabe n'était, pour le moment, en mesure de lui disputer. Aroudj se voyait ainsi devancé dans ses projets ambitieux; heureusement, il avait sous la main assez de vaisseaux et assez de soldats pour couper cette rivalité malencontreuse à la racine. Cherchell ne possédait pas de murailles : dès que la flotte de Gigelli apparut, Kara-Hassan se soumit sans réserve. Aroudj accepta la soumission du chef de Cherchell : le premier usage qu'il fit de sa suzeraineté fut de faire trancher la tête à son vassal. Dès ce moment, le corsaire de Mételin devient le maître incontesté de la côte; il peut aller sans crainte prêter main-forte à Eutemi.

Une centaine de Turcs suffisaient pour garder la bourgade de Cherchell : Aroudj fit son entrée dans Alger à la tête de l'élite de ses troupes. Il ouvrit en grande pompe la tranchée devant le Peñon et se mit en devoir de battre la tour espagnole en brèche : au bout de vingt jours, ce simulacre de siège dut être abandonné. Obligé de confesser l'impuissance

de son artillerie, Aroudj n'avait plus qu'à sortir de la place; il jugea plus simple et plus avantageux de supprimer l'imprudent cheikh qui l'y avait introduit. Les chroniqueurs espagnols prétendent qu'Aroudj surprit Sélim Eutemi pendant que le chef arabe était au bain, et qu'il étrangla de ses propres mains le seul homme qui pût lui disputer la possession d'Alger. « Aroudj, racontent-ils, parut ensuite dans les rues, à cheval, entouré de ses Turcs qui l'acclamaient. » Avec le fatalisme propre aux sectateurs du Coran, fatalisme qui seconde merveilleusement les révolutions de palais, les Maures s'inclinèrent sans murmure devant l'arrêt du destin. Aucun d'eux n'eut l'idée d'opposer la moindre résistance à l'établissement d'une tyrannie dont personne, il est vrai, ne pouvait prévoir à cette heure les énormes et monstrueuses exigences.

Pour consolider son triomphe, Aroudj commença par fortifier la colline qui domine la ville. Il y installa les plus grosses pièces qu'il put tirer de ses galères, puis, résolu à faire sans plus tarder acte de souveraineté, il se mit à battre monnaie et somma les Arabes de lui payer exactement le tribut que tout Musulman doit à son prince. Les Arabes accueillirent avec un suprême dédain la prétention. Aroudj leur apprit de quelle façon une ville turque peut régner sur les campagnes qui l'environnent : il ouvrit cette série de razzias qui s'est perpétuée dans la Mitidja jusqu'aux jours de la

conquête française. Des bandes de trois ou quatre cents Turcs, armés de mousquets, se jetèrent à l'improviste sur la campagne; elles surprirent les Arabes, enlevèrent leurs troupeaux et jusqu'à leurs enfants. Il fallut bien, après la dure exécution, se soumettre.

Ce premier succès accrut l'orgueil d'Aroudj. Les Maures se seraient, à la rigueur, résignés à des exactions; ce qui les révoltait, c'était l'insolence des Turcs, qui, après s'être glissés dans la ville en alliés, affectaient maintenant les allures hautaines et brutales de la conquête. Des intelligences se nouèrent avec le commandant de la forteresse espagnole, avec les Arabes de la Mitidja : un grand mouvement était sur le point d'éclater, quand Aroudj en fut secrètement averti. Le rusé corsaire ne laissa rien transpirer de sa découverte, il continua de se rendre régulièrement à la mosquée, tous les vendredis, accompagné des principaux habitants de la ville; puis, un beau jour, il fit brusquement fermer sur l'assemblée les portes de cette maison de prière. Les Maures épouvantés voulaient fuir : on se précipita sur eux, on leur lia les mains et on les traîna ainsi garrottés sur la place. Vingt-deux, jugés les plus coupables, furent à l'instant décapités par l'ordre d'Aroudj. La leçon porta ses fruits, et de longtemps, quelques violences que se permissent les Turcs, il ne fut plus question de complot dans Alger.

CHAPITRE VI

DÉSASTREUSE EXPÉDITION DE FRANCISCO DE VERO. — AROUDJ S'EMPARE DE TÉNÈS ET DE TLEMCEN. — IL EST BLOQUÉ DANS TLEMCEN PAR LES ESPAGNOLS ET PÉRIT DANS UNE EMBUSCADE. — SON FRÈRE KHAÏR-ED-DIN LUI SUCCÈDE ET FAIT HOMMAGE DE SES POSSESSIONS A SÉLIM.

Le cheikh Sélim Eutemi se survivait néanmoins dans un fils. Encore en bas âge lorsque son père fut assassiné, ce chef légitime de la plaine avait été sauvé miraculeusement par quelques serviteurs fidèles. On le conduisit à Oran, où commandait le marquis de Comarès : le marquis n'eut rien de plus pressé que d'envoyer l'enfant en Espagne. Le cardinal archevêque de Tolède, don Fray Francisco Ximénès, achevait en ce moment d'apaiser les troubles dont la mort de Ferdinand V fut suivie. En l'absence de Charles-Quint retenu en Flandre, le vigoureux prélat, quoique octogénaire, gouvernait encore d'une main ferme le royaume. Il avait jadis conquis Oran à ses frais et mettait naturellement son orgueil à tenir la piraterie barbaresque en

bride. La révolte d'Alger, le pouvoir menaçant qui s'y installait, lui parurent de nature à compromettre son œuvre. Il reçut le fils d'Eutemi comme un instrument que lui envoyait la Providence : ce nouveau Joas pouvait lui donner pour alliés les Arabes, qui supportaient impatiemment l'autorité despotique d'Aroudj.

Francisco de Vero fut chargé de réduire Alger et d'en chasser à tout jamais les Turcs. Le cardinal lui fit donner pour cette expédition, s'il en faut croire la chronique musulmane, une flotte de trois cent vingt navires et une armée de quinze mille hommes. Les troupes mises à terre, Francisco de Vero commença par couvrir son camp de quelques retranchements. Il conduisit ensuite rapidement ses approches jusqu'à portée de canon des remparts de la ville. Que les pièces débarquées des galères pratiquassent seulement une brèche dans la muraille, ses soldats se chargeaient du reste. Mais à peine les premiers coups étaient-ils tirés que les portes d'Alger s'ouvrirent. Un flot de Turcs, de Maures et d'Arabes en sortit, conduit par Aroudj en personne. En un clin d'œil, les batteries sont culbutées, la panique se met dans les troupes espagnoles. « Ces troupes, ont dit les chroniqueurs désireux d'expliquer ainsi une défaite peu honorable pour les armes de l'Espagne, n'étaient qu'un ramassis de vagabonds que le cardinal paraît avoir pris à tâche d'éloigner. » Toujours est-il qu'en un instant

la déroute fut complète. Aroudj presse les fuyards, les poursuit jusque dans leur camp, s'empare de leur étendard et les pousse éperdus vers la plage. Bien peu, — à peine un millier d'hommes, — échappèrent au sabre des Turcs. Les embarcations de l'escadre les recueillirent, et les débris de l'expédition se hâtèrent de regagner le port d'où Francisco de Vero était parti avec un meilleur espoir. A dater de ce jour l'Odjak d'Alger fut fondé : les Turcs avaient définitivement pris pied sur la côte barbaresque.

Khaïr-ed-din apprit à Gigelli l'éclatante victoire de son frère. Il s'apprêtait à mettre à la voile avec dix vaisseaux pour lui porter secours : il n'eut qu'à le féliciter de son triomphe et à partager les soins que demandait l'affermissement d'une aussi rapide conquête. L'ambition d'Aroudj n'admettait déjà plus d'autres limites à ses empiètements que les frontières du royaume de Tunis et celles de l'empire du Maroc. De toutes les souverainetés qui avaient survécu à la décadence des Sarrasins, la principauté de Tlemcen était, après Tunis, la plus florissante. La position était forte, la contrée fertile, et la dynastie des Beni-Zian eût pu se maintenir longtemps au pouvoir, si des dissensions domestiques n'eussent favorisé, par d'imprudents appels, l'ingérence étrangère. Un neveu du sultan de Tlemcen consentit le premier à recevoir des mains des Espagnols l'investiture du district de Ténès. Les Espagnols, après l'avoir mis en possession de cette ville, lui lais-

sèrent quatre vaisseaux et cinq cents hommes de troupe pour l'aider à se défendre contre un retour offensif de son oncle. Mieux informés, ils auraient compris que ce n'était pas de ce côté seulement que pouvait venir le danger.

Aroudj avait dépossédé le sultan de Cherchell; il n'était pas homme à tolérer l'existence du sultan de Ténès, surtout quand ce sultan osait se déclarer le vassal de l'Espagne. Il fit partir sur-le-champ Khaïr-ed-din pour Ténès. Un jour de siège suffit pour mettre le protégé des Chrétiens en fuite. Khaïr-ed-din entra dans la ville et y trouva un immense butin : des esclaves, de la poudre, de la cire, du miel, trois cents pièces de gaze et quatorze mille pièces de drap. Pendant ce temps, Aroudj marchait sur Tlemcen. Le dernier des Beni-Zian ne l'y attendit pas : le triste sort de Kara-Hassan et de Sélim Eutemi lui disait trop clairement qu'auxiliaire ou ennemi, Aroudj était toujours à craindre. Durant un certain temps, il essaya de tenir la campagne, — une petite bande d'amis lui demeurait fidèle : — bientôt découragé, bientôt convaincu de son impuissance, il finit par prendre le parti de se retirer à Fez, auprès de l'empereur du Maroc. Aroudj se trouva, sans combat, par la seule influence de son nom et de la terreur qu'inspiraient ses armes, maître d'une province d'où les Espagnols s'étaient habitués à tirer les approvisionnements nécessaires à l'entretien de la garnison d'Oran.

La pointe était hardie, la conquête fructueuse; Aroudj eût mieux fait cependant de ne pas s'approcher ainsi de l'antre du lion. Tlemcen n'est qu'à quatre-vingts kilomètres d'Oran, et Oran peut recevoir en quelques heures des renforts de l'Espagne. Chassé d'un premier poste que ses troupes tentèrent vainement de défendre, l'orgueilleux roi d'Alger se vit obligé de s'enfermer dans Tlemcen et d'y subir un étroit blocus. Sept mois durant, il multiplia les sorties, sans parvenir à rompre le cercle de fer qui l'enveloppait. Ses jours étaient comptés; il finit par tomber dans une embuscade et périt comme un corsaire doit désirer périr : les armes à la main.

Les Espagnols ne gardèrent pas d'ailleurs bien longtemps la cité péniblement conquise : le sultan de Fez accorda au prince de Tlemcen le secours d'une armée; la ville où flottait pour la première fois l'étendard de Castille, retomba, par un retour de fortune, au pouvoir des Musulmans. La mort d'Aroudj n'eut donc qu'un résultat : au lieu d'une souveraineté divisée, elle créa une souveraineté unique et concentrée au profit de Khaïr-ed-din. Ce profond politique débuta par un trait de génie. L'hommage offert par Aroudj à Sélim n'était que l'hommage d'un vassal à son suzerain; Khaïr-ed-din envoya un de ses capitaines, Hadji-Houssein, en Égypte pour y déclarer au vainqueur des Mamelouks, au conquérant de la Perse, que le roi d'Alger

ne voulait plus être qu'un des beylerbeys du commandeur des Croyants. Ce serait désormais au nom de Sélim que tous les vendredis on prononcerait la prière publique, à son effigie qu'on frapperait la monnaie. Aroudj s'était assuré par sa soumission l'appui capricieux et intermittent de quelques vaisseaux; Khaïr-ed-din intéressait à la défense de l'Odjak d'Alger la majesté même de l'empire.

Sélim accueillit avec une satisfaction visible les ouvertures de Hadji-Houssein; l'envoyé de Khaïr-ed-din rapporta d'Égypte, comme gage du succès de sa mission, les insignes du Sandjak, — sabre, cheval et tambour, — conférés au loyal Musulman qui, sachant abdiquer une indépendance stérile, ne cherchait, à travers tant de hasards sanglants, que la gloire de Dieu et celle de son Prophète. Les régences barbaresques vont entrer dans leur seconde phase.

CHAPITRE VII

AVÈNEMENT DE SOLIMAN LE 30 SEPTEMBRE 1520. — PRISE DE BELGRADE PAR SOLIMAN LE 29 AOUT 1521. — CONQUÊTE DE L'ILE DE RHODES, DU 28 JUILLET 1522 AU 1er JANVIER 1523.

Nous avons laissé en l'année 1520 Sélim le Féroce sur son lit de mort : avec son fils, Soliman le Magnifique, un grand règne commence en Turquie. L'époque, d'ailleurs, dans son ensemble est grande. A de longs intervalles on rencontre de ces heures privilégiées dans l'histoire : le reflet de la grandeur est partout. En Angleterre, en France, en Italie, en Espagne, en Russie, en Hongrie, en Perse, jusque dans l'Inde, les souverains ne sont pas, au début du seizième siècle, de taille ordinaire. Les pirates mêmes, nous l'avons vu, sont grands : ils fondent des dynasties.

Soliman avait vingt-six ans quand la mort de Sélim vint l'appeler à ceindre le sabre d'Othman, dans la mosquée de Sainte-Sophie. Gouverneur de Magnésie au moment où son père disparaissait de la scène, il s'embarque à Scutari le 30 septembre

1520 et reçoit, en mettant le pied sur l'autre rive du Bosphore, les hommages du Moufti, des Oulémas et des grands dignitaires de l'empire. Une seule révolte, une révolte, hâtons-nous de le dire, bientôt comprimée, enchaîne encore pour quelques mois son ardeur. C'est Alexandre qui succède à Philippe, un prince jeune, brillant, magnifique, qui remplace un souverain assombri par l'âge et par les infirmités. Le 29 août 1521, Belgrade, soudainement assaillie, tombe au pouvoir de Soliman; Venise, épouvantée, payera désormais deux tributs annuels à la Sublime Porte : l'un pour la possession de Chypre, l'autre pour l'occupation de Zante. L'Europe, si elle n'était distraite par ses rivalités intestines, aurait assurément sujet de trembler. Un orage formidable s'amasse à l'Orient, sur quel point va-t-il fondre? Comme aux derniers jours de Sélim, il n'y a qu'un vœu en ce moment dans tout l'Empire : « Il faut en finir avec les chevaliers de Rhodes. » Le ciel lui-même est fatigué de leur insolence; les mers n'ont jamais été moins sûres, et l'étendard du Prophète ne compte plus ses humiliations.

Tous les préparatifs sont faits: Sélim Ier n'a pas seulement légué ses projets à son fils, il lui a laissé le moyen de les accomplir. Cent trois galères subtiles, — par subtiles il faut entendre légères, — et trente-cinq galéasses composent, sans compter les galiotes et les brigantins, la flotte de guerre; cent sept na-

ves, fustes, mahones, tafforées, galions et esquirasses, destinés à porter la grosse artillerie, constituent la flotte de transport. Il est inutile d'encombrer ces vaisseaux de troupes de débarquement ; dix mille soldats de marine placés sous les ordres de Moustapha-Pacha que le sultan vient de nommer à cette occasion seraskier, c'est-à-dire général en chef, suffiront pour prendre pied dans l'île. Soliman se charge d'amener lui-même par terre, dans la baie de Marmorice, admirable bassin situé en face de Rhodes, une armée de cent mille hommes. Le 16 juin 1522, il se met en marche; deux jours après, le 18 juin, la flotte appareille. Forte de deux cent cinquante voiles, elle en comptera quatre cents quand le contingent de l'Égypte et de la Syrie l'aura rejointe en route.

Le 28 juillet, quarante-deux jours après son départ de Scutari, le sultan débarque à Rhodes. La flotte l'y avait devancé de près d'un mois. Les Turcs étaient alors les premiers artilleurs du monde, et l'art de creuser des mines, art qu'ils tenaient, comme le reste de leurs connaissances, des Grecs-Byzantins, a fait, depuis eux, peu de progrès. C'est par une mine que les troupes embarquées sur la flotte venaient, pour essayer leurs forces, de s'emparer du château d'Hereklé, dans l'île de Khalki. Après avoir inspecté de ses propres yeux les fortifications de Rhodes, Soliman donne l'ordre d'envelopper la ville du nord au sud et de mettre en bat-

terie six pièces de bronze, quinze de fer, monstrueuses bombardes qui lanceront ces énormes boulets de pierre qu'on a déjà vus, au temps de Mahomet II, ébranler les murailles de Constantinople. Ces bouches à feu ont déjà vieilli, elles appartiennent à l'enfance de l'art; Soliman les fera soutenir par quinze autres canons de moindre calibre dont les projectiles de fonte promettent un tir tout aussi efficace et beaucoup plus rapide. A ces batteries de brèche il adjoindra dix bombardes encore, puis douze basiliks et enfin douze mortiers « tirant, dit un chroniqueur français, contre mont en l'air ». La moyenne artillerie, — sacres, passe-volants, — « est en très-grand nombre »; l'espingarderie « innumérable ».

Pendant que la ligne de circonvallation s'achève et que les batteries prennent position, les Turcs ont commencé à cheminer sous terre; près de soixante mille hommes sont employés à ces travaux souterrains. Du 29 juillet à la fin du mois d'août, trois mille cinq cents boulets n'ont pu réussir à faire tomber un seul pan de muraille. Sur tous les points, l'artillerie des chevaliers riposte avec une vigueur surprenante et inattendue. Les huit langues de l'Ordre, — Français, Allemands, Anglais, Espagnols, Portugais, Italiens, Auvergnats, Provençaux, — se sont partagé la défense des bastions. Les gens de la campagne réfugiés dans la place ont aussi trouvé leur emploi : ils poussent avec ardeur vers le camp

des assiégeants les galeries de contre-mines. Un ingénieur vénitien, Gabriel Martinengo, appelé en toute hâte de l'île de Candie, dirige avec une habileté remarquable cette partie essentielle de la défense.

Contrariés à chaque instant dans leur marche, les mineurs ottomans ne gagnent du terrain qu'avec une extrême lenteur. Néanmoins, le 4 septembre, une épouvantable explosion se produit : la partie méridionale du bastion anglais, sapée à la base, s'écroule tout entière dans le fossé. Premier assaut suivi d'une perte de deux mille hommes; second assaut, également repoussé, six jours plus tard; le 24 septembre, assaut général. Quinze mille hommes, cette fois, restent sur la brèche; pendant ce temps, les taupes infatigables continuent de creuser le sol; le bastion d'Espagne, le bastion d'Italie, le bastion de Provence s'affaissent sous des explosions successives, comme s'est déjà effondré le bastion anglais. Le front de la place est maintenant accessible par quatre endroits. Les engagements isolés se multiplient; la garnison, tenue constamment en alerte, succombe à la fatigue. Sans l'indomptable fermeté du grand maître, Villiers de l'Isle-Adam, les conseils timides et découragés auraient déjà pris le dessus. Des bruits de trahison commencent à circuler dans les rangs. Trahison! c'est la première excuse que la défaillance invoque. Fâcheux symptôme quand de pareilles rumeurs rencontrent un auditoire crédule.

Dans le camp de Soliman, la lassitude ne paraît pas moins grande; la maladie y fait plus de ravages que le fer ou le feu des assiégés. Une dernière attaque, tentée du côté des bastions d'Espagne et d'Italie, le 30 novembre, par un temps affreux, enlève encore aux Ottomans trois mille hommes. Le 10 décembre, Soliman prend le parti de sommer la place. Il offre aux chevaliers la vie sauve et la libre retraite s'ils consentent à lui remettre la ville dans le délai de trois jours. A cette proposition inespérée, que va répondre le grand Conseil de l'Ordre? Le Conseil demande du temps pour en délibérer. Puisque tel est l'accueil fait à sa clémence, le Sultan n'a plus qu'un parti à prendre : il faut qu'à tout prix, à tout risque, dût-il y sacrifier la moitié de son armée, il rende aux armes ottomanes leur prestige. Tant que Rhodes ne sera pas à sa merci, l'orgueil cruellement atteint du fils de Sélim ne saurait être satisfait. L'artillerie musulmane recommence sur-le-champ à tonner.

La feinte assurance des chevaliers n'aura pas, malheureusement, masqué bien longtemps leur détresse; près de douze mille coups de canon, tirés depuis le début du siège, ont complètement épuisé les munitions. Le 21 décembre, ce sont les chevaliers eux-mêmes qui envoient solliciter cette capitulation que, onze jours plus tôt, leur fierté repoussait. Disons-le à sa louange, Soliman ne leur tint pas rigueur; les conditions honorables qu'il avait

offertes, il les maintint sans y rien changer. L'île devait être évacuée dans un délai de douze jours ; des vaisseaux ottomans conduiraient les chevaliers en Europe. Soliman sut montrer, en cette occasion, qu'il pouvait apprécier et récompenser le courage, même chez les infidèles. Pour un homme de sa race et de son époque, le fait tenait du prodige. De part et d'autre, le pacte fut exécuté fidèlement.

Une capitulation respectée par les Turcs ! Cela ne s'était pas encore vu et ne devait pas de sitôt se revoir. On ne saurait rien citer qui soit plus à l'honneur de Soliman et qui témoigne mieux de l'empire que son pouvoir naissant exerçait déjà sur la farouche milice des janissaires. Le 1er janvier 1523, le grand maître prit congé du Sultan, et les membres de l'Ordre s'embarquèrent pour aller chercher un nouvel îlot où ils pussent planter l'étendard qui, chassé en 1187 de Jérusalem, un peu plus tard de Saint-Jean d'Acre, se trouve obligé de reculer encore du côté de l'Occident.

L'évènement avait une portée immense : le bassin oriental de la Méditerranée restait livré sans concurrence à la navigation musulmane ; les flottes européennes n'y paraîtraient plus désormais que sous le bon plaisir du Sultan. Tous les boulevards élevés par le zèle prévoyant d'une époque de foi s'écroulaient ainsi l'un après l'autre. La chute de Rhodes retentit douloureusement dans les cœurs chrétiens : Venise seule eut le triste courage de

saisir ce moment pour renouveler au Sultan ses protestations d'amitié. Qu'il était loin, le temps où la grande république se disait à bon droit l'héritière d'un quart et demi de l'empire romain! Pour Venise comme pour Gênes, une considération, en ce moment, primait tout : il fallait regarder du côté des Alpes. La descente de Charles VIII en Italie avait inauguré une nouvelle série de guerres.

« Je vois déjà poindre à l'horizon Prosper Colonna et le marquis de Pescaire, et derrière eux, le jeune du Guast... »

Veggio Prosper Colonna, e di Pescara
Veggio un marchese, e veggio dopo loro
Un giovene del Vasto...

CHAPITRE VIII

IBRAHIM EST NOMMÉ, LE 27 JUIN 1523, GRAND VIZIR. — SON INFLUENCE SUR SOLIMAN. — LES TROIS CAMPAGNES DE HONGRIE, DE 1526 A 1532.

Au mois de janvier 1523, la gloire de Soliman n'était encore qu'à son aurore; l'astre allait monter rapidement dans le ciel. Soliman possédait la plupart des instincts généreux d'Alexandre, et, par une coïncidence singulière, le sort semble s'être complu à multiplier les analogies entre ces deux grandes figures historiques. Sélim fut pour Soliman ce qu'avait été Philippe pour le vainqueur d'Issus et d'Arbèles; il laissait à son fils un fruit mûr à cueillir. Dans le grand vizir qui, après la prise de Rhodes, remplaça Piri-Pacha, nous n'hésiterons pas à reconnaître un second Éphestion. Le fils d'un matelot de Parga, enlevé sur la côte de Dalmatie par des corsaires turcs, devint, le 27 juin 1523, premier ministre de l'empire ottoman. « Quand Dieu donne la fonction, disent les Turcs, il donne en même temps la capacité pour la remplir. » Tout l'édifice administratif de la Sublime

Porte est basé sur cet aphorisme. Cette fois, il faut bien l'admettre, le Ciel doit avoir dépassé les limites ordinaires de sa largesse. Le jeune Ibrahim, d'abord esclave d'une veuve de Magnésie, puis bientôt compagnon inséparable de l'héritier présomptif du trône, était fait, par ses rares aptitudes, pour honorer le poste, si haut qu'on le suppose, où la fortune voudrait l'élever. Chef des pages et grand fauconnier à l'avènement du fils de Sélim, il débuta comme Albert de Luynes pour arriver, avec non moins de rapidité, aux suprêmes honneurs. Soliman ne se contenta pas de partager avec son favori le soin des affaires publiques; onze mois plus tard, le 22 mai 1524, il lui donnait sa propre sœur pour épouse. L'Empire, dès lors, eut en réalité deux maîtres, ou plutôt un seul maître apparent, mais un maître rangé, sans qu'il le soupçonnât, comme le plus humble de ses sujets, sous une domination absolue. Ibrahim ne dut pas seulement son pouvoir aux grâces de sa personne et à la culture de son esprit; il fut secondé dans ses efforts constants pour acquérir et garder la faveur impériale, par ce besoin d'aimer, de croire au dévouement, qui est la faiblesse innée de toute âme humaine. Cette faiblesse envahit surtout, à certaines heures de la vie, l'âme des grands isolés à qui le sort a refusé des égaux.

Il n'est guère de souverain qui n'ait eu des favoris; la tendresse de Soliman pour le sien ne cher-

chait pas à se dissimuler. Obligé d'envoyer Ibrahim en Égypte, Soliman voulut accompagner son grand vizir jusqu'aux îles des Princes : un secret pressentiment semblait l'avertir que la séparation si pénible à son cœur lui serait funeste. En effet, six mois à peine après le départ d'Ibrahim, le 25 mars 1525, une révolte éclate à Constantinople. Soliman tue trois janissaires de sa propre main, distribue mille ducats aux autres et apaise momentanément la sédition. L'inquiète milice n'en reste pas moins hostile et menaçante. Soliman rappelle en toute hâte Ibrahim; la seule arrivée d'Ibrahim dissipe, comme par enchantement, les nuages.

Quand on commande à un peuple de soldats, la paix ne peut se prolonger impunément. C'est le désœuvrement des janissaires qui engendre chez eux la turbulence : qu'on leur donne l'Europe ou la Perse à conquérir, ils subiront le frein de la discipline sans murmurer. Le « triple lit de duvet » n'est pas fait pour celui qui porte le sabre d'Othman. S'il prétend conserver de longues années le trône, un sultan doit dater ses ordres, non du fond d'un palais, mais « de son étrier impérial ». Voilà ce qu'a compris, dès le premier jour, Ibrahim. Il a la passion de la gloire de son maître, et veut que Soliman cherche avant tout sa sécurité dans une succession continue de victoires. Que de fois, rassemblant dans sa mémoire les souvenirs de ses précoces lectures, il s'est plu à entretenir le fils

de Sélim des hauts faits d'Alexandre! Ce n'est point Alexandre seulement que Soliman doit se proposer d'égaler; qu'il prenne aussi pour modèle Annibal! Alexandre a conquis l'Asie; Annibal a occupé l'Italie pendant dix ans, et l'Italie, le Sultan ne saurait l'oublier, est le centre de toutes les menées qui s'efforcent d'arrêter les progrès de l'Islamisme. Ibrahim possède, en même temps que le turc et le persan, le grec, sa langue natale, l'italien que parlent tous les habitants du littoral qui s'étend en face de Corfou. Ses entretiens introduisent, à chaque instant, le jeune souverain dans un monde inconnu; ils échauffent cette âme ouverte par la nature aux inspirations héroïques; ils charment et pénètrent doucement cet esprit, avide, comme celui de tout demi-barbare, de lumières nouvelles. Ni l'heure des repas, ni la nuit même ne parviennent à suspendre un échange de pensées de jour en jour plus intime. Soliman fait asseoir son favori à sa table; il exige qu'on dresse le lit d'Ibrahim à côté du sien. La douce et féconde union! L'Empire en ressent d'heure en heure le bienfait. Elle dure depuis six ans; puisse-t-elle, pour le salut de la Chrétienté, ne pas être éternelle!

Ce n'est point assez de construire des galères, de fondre des canons: pour garder le haut rang qu'occupent dans le monde la marine et les armées ottomanes, il faut devancer toutes les nations dans l'art compliqué de la guerre. L'arc et l'arbalète

ont fait leur temps : sur mer, comme sur terre, la victoire appartiendra désormais aux armes à feu. Par la voix de son grand vizir, Soliman ordonne que chaque galéasse soit armée d'un basilik du calibre de 80 livres, que chaque galère subtile en porte un du calibre de 60 ou de 48. L'arsenal de Constantinople fournira en outre aux janissaires embarqués six cents arquebuses à croc : c'est l'arme qui vient de vaincre à Pavie.

L'heure d'échanger « le triple lit de duvet pour la couche d'acier de la guerre » a sonné. Le 23 avril 1526, Soliman et son grand vizir se mettent en marche. Une armée de cent mille hommes et trois cents bouches à feu envahissent la Hongrie. Tel est le point sur lequel, prétend-on, François Ier a engagé Soliman à porter ses armes. Venise se montrait déjà insensible aux malheurs de la Chrétienté ; la France maintenant fait plus : les malheurs qu'elle devrait s'appliquer à détourner, elle les aggrave par ses conseils et par sa défection. Quel relâchement dans la morale des cours, et comme on sent bien qu'un nouveau monde, étranger aux passions d'une autre ère, se dispose à éclore ! Louis XVI portant secours aux États-Unis insurgés ne commit pas un acte plus fatal à l'autorité royale que celui dont François Ier se rendit coupable, lorsque, pour satisfaire ses rancunes, il renia, en un jour, toutes les traditions des fils de saint Louis.

Soliman ne servira que trop bien les desseins de la politique imprudente qui, au risque de livrer la Chrétienté, attendait du Grand Turc l'affaiblissement de la puissance impériale. De l'année 1526 à l'année 1532, le belliqueux sultan fit trois campagnes en Hongrie : dans la première, il anéantit, en moins de deux heures, par le feu de son artillerie, l'armée hongroise. Vingt mille fantassins, quatre mille cavaliers et le roi Louis lui-même, restèrent sur le champ de bataille de Mohacz. Après une absence de sept mois, Soliman rentrait à Constantinople, poussant devant lui cent mille esclaves. Dans la seconde campagne, il arriva jusque sous les murs de Vienne; dans la troisième, peu soucieux de s'attaquer de nouveau à une capitale qu'il n'avait pu emporter, malgré trois assauts sanglants et le sacrifice de quarante mille soldats, il courut ravager la Styrie et les rives de la Drave.

La Hongrie dépeuplée se débattait alors entre deux souverains : Zapoly, qui ne rougissait pas de tenir ses pouvoirs de la main du Sultan; Ferdinand, frère de Charles-Quint, que la diète de Presbourg voulait mettre sur le trône. Tout annonçait la dissolution de l'ancien édifice, et les prédications de Luther avaient certainement beau jeu, dans un temps où le fils d'un des lieutenants de Mathias Corvin se faisait le complice et le vassal de l'ennemi juré des Chrétiens. La route heureusement était longue encore de Pesth et de Belgrade au cœur de

la Chrétienté. Les Musulmans en avaient approché davantage quand, en 732, Charles Martel les arrêta dans les champs de Poitiers; mais, à cette époque, la mer n'appartenait pas encore au croissant, l'Europe n'avait à redouter que les incursions passagères des pirates sarrasins : au seizième siècle, les flottes ottomanes entrent sérieusement en lice; elles sont de force à transporter en bloc de grosses armées. L'invasion trouvera désormais deux chemins ouverts, et l'Italie aura doublement sujet de trembler, lorsqu'elle apprendra, vers la fin du printemps de l'année 1537, que les janissaires sont campés sur les côtes de la Dalmatie, et que les vaisseaux chrétiens ont dû se replier devant la marine de Soliman le Grand.

A l'exemple de la Sublime Porte, ce sera des corsaires qui lui offrent le nolis de leurs vaisseaux que la Péninsule italienne attendra, dans cette conjoncture critique, le salut. Pourrait-elle, en effet, l'espérer de l'intervention de Venise? Le Sénat vénitien ne rompra qu'à la dernière extrémité avec le Sultan.

CHAPITRE IX

ORIGINE DE DORIA. — SES SERVICES A LA COUR D'INNOCENT VIII, DU DUC D'URBIN ET DU DUC DE CALABRE. — APRÈS UN VOYAGE EN TERRE SAINTE, DORIA S'ATTACHE A LA FORTUNE DE JEAN DE LA ROVÈRE.

Les marines constituées comme nous les voyons aujourd'hui sont de date très-récente. Aux luttes prolongées des Républiques marchandes, à celles de l'Aragon et de la maison d'Anjou, avait succédé un état de choses en quelque sorte transitoire: l'ère des condottieri eut son pendant sur mer dans le développement prodigieux des armements particuliers. La guerre de course devint dès lors une industrie : trois siècles avant que les deux Barberousse envoyassent offrir leurs services au Sultan, Gênes louait ses vaisseaux à qui pouvait en payer le fret. Le 25 octobre de l'an de grâce 1337, Ayton Doria promettait « servir le roy de France, à autant de galées comme le Roy voudrait, jusques au nombre de vingt ». Pour chacune il ne demandait que « 900 florins d'or, le mois ». Il y mettrait « un patron, deux comites, deux escrivains, un maître sirurgien, vingt-cinq arbalestriers, et cent quatre-

vingts mariniers pour voguer les avirons» ; les fournirait « de plates, de bacinez, de coliers, avenemens, gorgeres de fer et pavars » ; les approvisionnerait « de six mille viretons, trois cents lances, cinq cents dards, favars, lances longues, fevres, rouars de fer et tous autres garnemens et armures, selon ce qu'il convient à galée bien armée ». En retour, le roi de France donnerait audit Ayton pour sa dépense personnelle « cent florins de Florence, le mois », et dix autres florins d'or pour « le maître sirurgien » qu'Ayton amènerait de son pays. Il lui assurerait « la moitié de tous les gains » que les galées feraient sur l'ennemi « en mer et en terre, excepté des châteaux, des cités, des prisonniers et de tous héritages, qui tous seront au Roy. »

Tel fut encore, à bien peu de chose près, le contrat qui lia successivement, à l'État de Gênes d'abord, puis au roi François Ier et enfin à l'empereur Charles-Quint, le grand condottiere maritime André Doria. Nous verrons ainsi la suprématie navale disputée, bien moins entre deux empires qu'entre deux corsaires.

En l'année 1514, Aroudj et Khaïr-ed-din étaient maîtres de Gigelli ; ils n'allaient pas tarder à fonder un établissement plus solide encore dans Alger : à la même époque Doria ne possédait, pour tout bien, que les équipages de quatre galères : il avait alors quarante-six ans. Khaïr-ed-din devait, si la chronologie arabe mérite quelque créance, en avoir de

quarante-huit à cinquante. Les débuts de Doria furent infiniment moins pénibles que ceux de son futur rival. Noble de naissance, puisque le sang des comtes de Narbonne coulait, par de lointains ancêtres, dans ses veines, l'homme que Charles-Quint s'apprêtait à combler d'honneurs et que Gênes appellerait un jour le « libérateur de la Patrie », n'en était pas moins le fils d'un assez pauvre capitaine de galère[1]. Il rencontra cependant de bonne heure ces appuis naturels dont on apprécierait mieux l'importance si l'on songeait par quels ingrats efforts ceux que le sort a jetés dans la vie, dépourvus de tout patronage, se voient obligés d'ouvrir le dur sillon où de plus heureux n'ont eu qu'à laisser germer la semence.

La mère de Doria resta veuve, quand son fils

[1] Il n'est peut-être pas de dynastie en Europe qui puisse remonter aussi haut dans l'histoire que l'illustre maison des Doria.

En 1150, un Doria, portant le nom d'André, épousa la fille d'un juge d'Arborée : les juges d'Arborée étaient, sauf le titre, des rois de Sardaigne. — En 1397, un autre Doria obtint la main d'une fille de Manuel Paléologue, empereur de Constantinople. Voilà pour les alliances : quant aux victoires, elles se comptent par centaines. Oberto Doria triomphe des Pisans, en 1284; Lamba Doria, en 1298, détruit la flotte vénitienne, commandée par Andrea Dandolo; Paganino Doria, en 1352, livre aux Vénitiens et Catalans coalisés la célèbre bataille du Bosphore; en 1354, il bat l'amiral vénitien Pisani. En 1379, Ambrogio Doria remporte, dans l'Adriatique, à la hauteur de l'île Curzola, la victoire navale qui mettra Venise à deux doigts de sa perte. Lucien Doria vient de trouver la mort dans cette célèbre journée; Pietro Doria la rencontrera le 22 janvier 1380 sous les murs de Brondolo.

A partir de ce moment, le silence se fait sur la grande maison,

était encore en bas âge. Toute sa fortune consistait dans une part de la principauté d'Oneille, fief héréditaire de la famille. Pour garder son rang et assurer l'éducation de l'enfant sur lequel se concentrait sa tendresse, il lui fallut vendre à un parent éloigné, Dominique Doria, des droits dont elle n'eût tiré qu'un insuffisant revenu. Un autre Doria, — Nicolò, capitaine des gardes du Pape Innocent VIII, — devint, à cet instant critique, le protecteur d'André, à peine âgé de dix-neuf ans. André eut le malheur de perdre sa mère; Nicolò appela près de lui, à Rome, l'orphelin resté sans direction et sans patrimoine : il le fit entrer dans les gardes de Sa Sainteté et obtint qu'on lui conférât, peu de temps après, le grade d'officier.

En l'année 1492, Innocent VIII eut pour successeur Alexandre VI : André Doria, désireux de se soustraire aux troubles qui, en ce moment,

en qui semblait se personnifier la gloire de Gênes : André Doria, né à Oneille, le 30 novembre 1468, fils d'Andrea Cœva et de Maria Caracosa, tous deux de la branche des Doria princes d'Oneille, rend à un nom jadis si fameux son éclat, après une éclipse de plus d'un siècle.

Barberousse commence par être le compagnon de son frère et devient bientôt son héritier. L'histoire a conservé le nom de son fils; elle ne nous a jamais parlé de ses neveux. Le népotisme est chose inconnue en Orient : il a été, au contraire, la force la plus vivace de Rome et des Républiques italiennes, peut-être même le véritable secret de leur grandeur. Doria, dès que la richesse et la célébrité lui échurent, n'eut pas de soin plus pressant que de reconstituer la famille qui, durant deux cents ans, avait été l'âme de la marine génoise. Il marchera désormais entouré d'une armée de neveux, de petits-neveux et de cousins.

agitèrent Rome, alla demander du service au duc d'Urbin[1]. La cour du duc était cependant un théâtre trop paisible et trop étroit pour l'ambition qui commençait à s'éveiller dans une âme faite pour les grands desseins; Doria passa du service du duc d'Urbin à celui du fils de Ferdinand Ier, Alphonse II, duc de Calabre, que la mort de son père appelait en 1494 à monter sur le trône de Naples. L'entrée de Charles VIII en Italie trouva le serviteur d'Alphonse II à la tête d'une compagnie de cuirassiers : au milieu de la défection générale, Doria seul resta fidèle au malheur; il accompagnait Alphonse II quand ce prince, se dérobant aux haines que ses rigueurs avaient suscitées, prit le parti de mettre la mer entre lui et ses ennemis. Arrivé sur le quai de Naples, Doria insistait pour suivre en Sicile le souverain fugitif : « Restez, lui dit Alphonse, vous méritez un maître plus heureux que moi. »

La prudence politique fut un des traits distinctifs du caractère d'André Doria : il eut toujours soin de se mettre à l'écart dans ces heures périlleuses où les commotions civiles se compliquaient, au grand détriment de l'Italie, de compétitions étrangères. Alphonse en fuite, à qui Doria pouvait-il s'attacher? Les Français s'appuyaient, il est vrai, sur le parti qui, de tout temps, posséda ses sympathies secrè-

[1] Gui-Ubald de Montefeltro, né le 24 janvier 1472, duc d'Urbin en 1482, mort en 1508, sans enfants.

tes : à Gênes notamment, ils favorisaient la noblesse. Doria pouvait-il cependant transporter brusquement sa fidélité de la maison d'Aragon à la maison de France, héritière des prétentions de la maison d'Anjou? C'était là une de ces déterminations dont la conscience facile du seizième siècle s'accommodait assez aisément : l'âme de Doria, disons-le à sa louange, n'était pas encore mûre pour de semblables conversions. Doria préféra momentanément s'éloigner. Il partit pour Jérusalem, visita les Lieux saints et y aurait probablement prolongé son séjour, si la nouvelle de la retraite précipitée de Charles VIII ne lui eût laissé entrevoir la possibilité de rentrer honorablement dans la lice.

Le fils d'Alphonse II, Ferdinand, cherchait alors à recouvrer son royaume par les armes; Gonzalve de Cordoue, le Grand Capitaine, accouru de Sicile avec quelques milliers de soldats espagnols, l'assistait puissamment de sa vaillante épée. Maître de Naples, Gonzalve occupa bientôt tout le pays compris entre Naples et le Garigliano. La cause de l'Aragon, grâce à lui, triomphait. Qui, plus que Doria, aurait dû s'en réjouir? Doria n'était-il pas fondé à revendiquer sa place sous le drapeau qu'il refusait si généreusement de déserter, lorsque tous autour de lui l'abandonnaient? La conduite que tint, en cette circonstance, le descendant appauvri des châtelains d'Oneille, est digne, à mon avis, d'une certaine

attention. Cette conduite me paraît avoir été inspirée à Doria par les sentiments qui vont désormais dominer toute sa vie, sentiments qu'on peut sans exagération appeler, à une époque où le nom, pas plus que la chose, n'aurait été compris, le patriotisme italien.

Jean de la Rovère, prince de Sinigaglia, ne voyait pas sans ombrage les Espagnols prendre pied en Italie : la cause qu'il soutenait était, en apparence, la cause du Roi Charles VIII; en réalité, l'indépendance nationale demeurait son plus grand souci. Gonzalve le poursuivait avec acharnement; Doria le rejoignit avec vingt-cinq lances levées à ses frais. Aussi longtemps que Jean de la Rovère continuera la lutte, nous rencontrerons le capitaine génois à ses côtés. Le duc de Milan les verra venir chercher ensemble un refuge à sa cour, et ce sera Doria encore qui, à la mort de Jean de la Rovère, saura dérober aux fureurs de César Borgia le futur duc d'Urbin, François de la Rovère, ainsi que Jeanne sa mère, fille de Frédéric de Montefeltro. Tous ces actes, dictés par le désir de soustraire l'Italie à la domination étrangère, n'en tendaient pas moins, qu'il le voulût ou non, à jeter fatalement André Doria dans les bras du parti français.

CHAPITRE X

DORIA RENTRE A GÊNES EN L'ANNÉE 1503. — IL EST EMPLOYÉ A RÉPRIMER UNE RÉVOLTE EN CORSE. — LA RETRAITE DES FRANÇAIS EN 1512 REND A GÊNES SON AUTONOMIE. — LES FREGOSI ET LES ADORNI. — LA VOCATION DE DORIA ET SON CHEMIN DE DAMAS.

Louis XII, dès son avènement, nous l'avons dit plus haut, reprit sans hésiter les projets avortés de Charles VIII[1] : de retour à Gênes en l'année 1503, Doria trouva Gênes entièrement soumise aux volontés du roi de France. Fallait-il reprendre le chemin de la Terre sainte? Une révolte venait d'éclater en Corse : elle fournit à Doria l'occasion de servir sa patrie, sans avoir pour cela besoin de se mêler aux intrigues de toute sorte qui la désolaient. Son parent Nicolò Doria s'était chargé de rétablir dans l'île l'autorité méconnue de la République : André le suivit, tua de sa propre main le fils de Rinutio della Rocca, auteur et chef de l'insurrection, demeura, peu de temps après, investi, par le

[1] Voyez à la première partie le chapitre XIII, et à la deuxième partie, le chapitre Ier.

départ de Nicolò, du commandement supérieur, et ne quitta pas la Corse sans l'avoir ramenée tout entière sous la domination génoise.

Au mois de juin de l'année 1512, la retraite des Français rend à Gênes son autonomie. Les partis qui avaient tant de fois perdu la République, n'abdiquaient cependant pas encore : entre les Fregosi et les Adorni, la lutte séculaire continuait sourdement. Les Génois n'avaient qu'un moyen certain de maintenir par eux-mêmes l'indépendance que les armes étrangères venaient de leur rendre : il fallait qu'ils songeassent sérieusement à rétablir leur marine. A qui confierait-on le commandement des galères que l'État se proposait d'équiper? De ce choix important dépendait l'avenir de la nouvelle flotte. Fregoso jeta les yeux sur André Doria. André crut devoir décliner cet honneur. « Il n'avait, disait-il, aucune expérience des choses de la mer et se croyait impropre aux fonctions dont on prétendait le charger. » Qu'on vienne nous parler maintenant de vocation! Voilà le premier homme de mer du siècle qui, à l'âge de quarante-quatre ans, n'a pas encore reconnu la voie dans laquelle il doit s'illustrer.

D'Estaing comptait quarante-trois ans, Bougainville trente-quatre, au moment où ils prirent le parti d'échanger l'uniforme blanc pour le justaucorps bleu. Le Roi, sur leur demande, consentit à leur ouvrir l'accès du « grand corps ». Malgré toute leur vaillance, ces deux nobles intrus ne parvinrent

jamais à faire oublier complètement leur origine. Les officiers qui se sentaient si fiers d'avoir, suivant l'expression consacrée, « passé par les grades », ne pouvaient se résoudre à les considérer comme leurs égaux. « J'avais eu l'honneur, écrivait au ministre le 16 août 1780 le comte du Chaffault, de vous dire à Versailles que je ne servirais jamais sous les ordres de M. le comte d'Estaing. Aussitôt que j'ai été informé de sa destination pour Cadix et qu'il devait commander tout, connaissance que j'ai eue bien tard, je vous ai rappelé sur-le-champ la profession de foi que j'avais faite verbalement, avant de prendre congé de vous : je dois recevoir en conséquence demain la permission que j'ai demandée de me rendre chez moi... Je n'aurai plus l'honneur de vous écrire particulièrement que pour vous remercier de la permission de quitter Brest. »

Nommé capitaine de vaisseau le 15 juin 1763, lorsqu'il était déjà dans l'armée de terre en possession du grade de brigadier, Louis-Antoine de Bougainville, né à Paris le 28 novembre 1729, assistait, dans l'hiver de 1764, à un des bals costumés de l'Opéra. Un masque s'approcha et lui murmura quelques mots à l'oreille : « Tu fais bien l'aimable ici, disait au nouveau capitaine de vaisseau l'importun trouble-fête; tu ferais moins d'embarras à Brest. » Bougainville le lendemain partait pour la Bretagne et allait promener son uniforme dans les rues de ce port où on l'accusait de n'oser paraître.

Le muet défi ne fut pas relevé, et Bougainville, remarqua-t-on alors avec un certain étonnement, revint à Paris, sans avoir eu à Brest aucune affaire. Néanmoins sa situation dans le corps où un soudain caprice l'avait fait entrer, ne laissa pas de demeurer toujours assez fausse. « Intrus dans la marine, écrivait-il au ministre le 2 mai 1777, je dois m'attendre à plus de sévérité que personne, et de la part du corps et de la part du public. Mieux me vaudrait-il donc à tous égards faire avec l'infanterie une guerre que j'ai pratiquée avec quelque succès, et c'est la grâce que je demanderai plutôt que de m'essayer avec tant de désavantages dans une carrière nouvelle à mes faibles talents et dans laquelle on serait en droit de me reprocher de m'être engagé sans nécessité et par un choix présomptueux[1]. » Ce dégoût momentané n'empêcha pas le spirituel capitaine de la *Boudeuse,* de la *Terpsichore,* du *Solitaire,* du *Bien-Aimé,* du *Guerrier,* d'être nommé chef d'escadre le 8 décembre 1779. Il est vrai qu'il n'était plus alors sous les ordres du comte du Chaffault; il avait passé sous ceux du comte d'Estaing,

[1] Présomptueux! Peut-être Bougainville ne fut-il pas toujours exempt de cette faiblesse : « S'occupant beaucoup de son métier, écrivait au ministre de la guerre le marquis de Montcalm, le 1er novembre 1756, M. de Bougainville ne perd pas de vue l'Académie des sciences. Il a vu par des nouvelles publiques qu'il y vaquait une place de géomètre. Est-ce que d'être en Amérique pour le service du Roy lui en donnerait l'exclusion? »

un intrus comme lui, et venait de se distinguer à la prise de la Grenade.

Au temps de Doria, les deux services étaient moins distincts qu'au temps de d'Estaing et de Bougainville. Il suffit d'une circonstance heureuse pour révéler à Doria l'aptitude dont il se croyait dépourvu et pour donner à Gênes l'amiral que la République ne pouvait plus choisir, comme au quatorzième siècle, parmi les capitaines de la banque de Saint-Georges et de l'office de Gazarie.

Le gouverneur français de Gênes, le sieur de La Rochechouart, en évacuant la ville, s'était retiré dans la citadelle du môle. Ferme à son poste, il ne se laissait ébranler ni par les séductions, ni par les menaces des Génois. Un seul moyen restait de venir à bout de sa résistance : il fallait l'affamer. Les vivres et les munitions de guerre commençaient à lui manquer; le blocus du fort de la Lanterne, — car c'est sous ce nom que les chroniqueurs contemporains désignent dans leurs récits la citadelle du môle, — se maintenait avec une extrême rigueur. Deux bateaux expédiés de Nice par les soins du roi Louis XII, avaient seuls réussi à se glisser, profitant d'une nuit obscure et sans lune, à travers le cordon que formaient les galères de Gênes. Les vivres que portaient ces embarcations légères étaient un faible secours pour une garnison nombreuse. Tout à coup les Français découragés voient arriver du large une nave couverte de voiles. Poussée par un vent vio-

lent de mistral, cette nave se dirige hardiment vers le môle. Le capitaine qui la monte, un marin dalmate, s'est engagé à porter aux assiégés du vin, du blé, des salaisons, des vêtements, de la poudre, des boulets, des balles, et ce qui n'est pas moins essentiel peut-être, la solde arriérée des troupes. Sauver le fort de la Lanterne, ce sera en quelque sorte conserver la possession de Gênes à la France.

Depuis le siège de Sphactérie par les Athéniens, de Lilybée par les consuls de Rome [1], je ne connais guère de circonstance où les forceurs de blocus aient eu plus d'intérêt à montrer leur audace. Le capitaine dalmate est résolu à tenir sa parole : il donne à pleines voiles dans le port, essuie, sans se laisser arrêter, plusieurs volées d'artillerie tirées du rivage, jette l'ancre à la tête du môle et envoie sur-le-champ deux amarres à terre. Quelle joie pour la garnison qui se croyait délaissée! Elle retrouve du même coup l'abondance et l'espoir. Quelle consternation aussi dans Gênes! Le fort de la Lanterne ravitaillé va pouvoir résister encore de longs mois. Au milieu des lamentations de la multitude, un seul homme ne perd pas la tête. L'histoire a conservé son nom : Emmanuel Cavallo, vieux marin habitué par toute une vie de dangers

[1] Voyez dans la *Marine des anciens*, t. I, p. 205, la *Capitulation de Sphactérie*, et dans la *Marine des Romains*, t. I, p. 48, le *Blocus de Lilybée*, au chapitre III, *Combats d'Ecnome et des îles Ægades*.

aux entreprises les plus téméraires, se fait fort d'aller enlever sous le canon français le navire d'où les assiégés ont déjà commencé à débarquer des vivres.

Trois cents Génois répondent à son appel. A la tête de ces volontaires, vous vous étonnerez peu de rencontrer André Doria. Nous connaissons le valeureux entrain du compagnon de Jean de la Rovère et l'ardent amour qu'il porte à l'indépendance de sa patrie. Emmanuel fait embarquer ses recrues sur un vieux vaisseau de transport. Il déploie ses voiles et prend d'abord le large. Comment les Français soupçonneraient-ils son dessein? Tous les jours quelque navire marchand sort ainsi du port. Mais prenez garde! Le vaisseau de transport revient brusquement sur ses pas : servi à son tour par la grande brise qui règne dans la baie, Emmanuel va droit à la nave, jette sur le pont ennemi ses grappins, fait couper les amarres et entraîne à sa suite vers l'escadre de blocus la prise qu'il emmène avec son équipage.

Un aussi vigoureux coup de main ne pouvait s'accomplir sans perte : le feu du fort a fait plus d'une victime. André Doria lui-même, atteint par un éclat de bois, ne reprendra ses sens qu'au bout d'une heure. Le pont sur lequel il vient de tomber évanoui a été son chemin de Damas : la marine génoise comptera bientôt un héros de plus.

Ce métier aventureux dans lequel les grands risques procuraient en un instant de si grands profits, se révélait au capitaine des cuirassiers du Pape sous un aspect qu'il ne connaissait pas encore. Le salut de Gênes assuré par un seul trait d'audace, les acclamations de la foule saluant l'intrépide hourque quand elle rentra au port, ont enfin conquis ce cœur rebelle à la noble profession de ses ancêtres. Doria n'y rencontrera d'émule digne de lui que le fondateur de l'Odjak d'Alger.

« Voilà l'André Doria qui purgera les mers des pirates dont le Croissant les a infestées. Plus grand que Pompée même, car Pompée disposait des forces d'une république déjà maîtresse du monde, Doria ne doit ses succès qu'à son propre génie, qu'à ses propres vaisseaux. Du rocher de Calpé aux bords du Nil, son nom seul fait trembler les flottes. »

Questo è quel Doria che fa dai pirati
Sicuro il vostro mar per tutti i lati.

Non fu Pompejo a par di costui degno,
Se ben vinse e cacciò tutti i corsari:
Però che quelli al più possente regno
Che fosse mai, non poteano esser pari;
Ma questo Doria sol col proprio ingegno
E proprie forze purgherà quei mari;
Sì che da Calpe al Nilo, ovunque s'oda
Il nome suo, tremar veggio ogni proda.

CHAPITRE XI

DORIA EST NOMMÉ EN L'ANNÉE 1513 COMMANDANT DES GALÈRES DE LA RÉPUBLIQUE DE GÊNES. — LE 26 AOUT 1514, IL FAIT CAPITULER LE FORT DE LA LANTERNE, OCCUPÉ PAR LES FRANÇAIS. — SES PREMIERS COMBATS CONTRE LES CORSAIRES BARBARESQUES. — AVÈNEMENT DE FRANÇOIS Ier LE 1er JANVIER 1515. — BATAILLE DE MARIGNAN, LE 14 SEPTEMBRE 1515. — PAIX DE FRIBOURG, LE 29 NOVEMBRE 1516.

Louis XII n'avait évacué l'Italie que dans l'espoir d'y rentrer bientôt triomphant[1]. Le 24 mars 1513, le traité de Blois unit la France et la République de Venise dans le commun projet de délivrer la péninsule italienne de la tyrannie espagnole : Louis de la Trémouille et Barthélemy Alviano entrèrent dans le Milanais, pendant qu'une flotte française commandée par Prégent de Bidoux se présentait devant Gênes. Il devint dès lors évident que Gian Fregoso ne résisterait pas longtemps aux Adorni. André Doria le fit embarquer sur une galère et le conduisit à la Spezzia.

[1] Voyez chapitre II, page 77.

Gênes, avec sa versatilité habituelle, s'était rendue sans résistance aux Français : Antoniotto Adorno, que Louis XII voulut bien reconnaître pour son lieutenant, fut proclamé doge par le Sénat et par le peuple. Dignité éphémère à cette époque, car jamais la fortune ne fit preuve de plus d'inconstance que dans les guerres italiennes : la fortune fut, durant plus d'un demi-siècle, presque aussi inconstante que les hommes. Depuis le 11 mars 1513, le successeur de Jules II, Léon X, avait ceint la tiare ; Léon X était, en secret, favorable aux Espagnols et au duc de Milan, Maximilien Sforza. Le duc s'était enfermé dans Novare. Ce ne furent cependant ni le Pape ni les Espagnols qui arrêtèrent les Français dans leur course triomphale ; ce furent les milices de Berne, de Zurich, de Glaritz, de Zug, de Lucerne, de Schaffhouse, accourues à l'aide des soldats d'Uri, de Schwitz, d'Underwald, soldats que Maximilien avait pris à sa solde. L'infanterie suisse gagna sur la gendarmerie française, le 6 juin 1513, la bataille de Novare : l'Italie fut de nouveau perdue dans une seule journée. Trois mille fantassins espagnols, sous les ordres du marquis de Pescaire, s'approchèrent alors de Gênes, pour en chasser les Adorni ; les galères génoises, retirées dans le golfe de la Spezzia, secondèrent ce mouvement, et, onze jours seulement après la victoire des Suisses, le 17 juin 1513, le pouvoir était de nouveau aux mains des Fregosi, non plus, il est vrai,

dans la personne de Gian, mais dans celle d'Octavien Fregoso, jugé plus capable d'occuper cette délicate position que son frère. Le marquis de Pescaire reçut quatre-vingt mille florins pour prix de ses peines.

Tout conspirait, en ce moment, à réduire la France à l'impuissance. Le roi d'Angleterre, Henri VIII, le pape Léon X, l'empereur Maximilien, le roi d'Aragon, Ferdinand V, s'étaient, par le traité de Malines, ligués contre le roi Louis XII. Nous avons le funeste don d'attirer sur nous les coalitions. Est-ce manque d'habileté, ambition imprudente, défaut de mesure dans le succès? Ou plutôt ne faut-il pas croire que notre prospérité, si prompte à renaître, fait de nous pour les autres peuples un objet éternel d'envie? Seul, le roi d'Écosse, Jacques IV, nous était resté fidèle : le 9 septembre 1513, il succombait à la bataille de Flowden, avec ses comtes, ses lairds, ses barons et dix mille de ses soldats. L'Écosse ne comptait plus en Europe. Prégent de Bidoux vengeait, il est vrai, notre allié accablé : il gagnait sur l'amiral Howard la bataille navale du Conquet ; mais ce combat, fatal à l'amiral anglais qui y trouva la mort, ne portait qu'une insignifiante atteinte à la puissance prépondérante de l'Angleterre.

Rentré dans Gênes avec les Fregosi, André Doria cette fois ne refusa plus le poste qui lui fut de nouveau offert. On le nomma commandant des galères

de la République. Il reprit sur-le-champ le blocus du fort de la Lanterne et en décida enfin la capitulation; le fort se rendit aux Génois le 26 août 1514. Pour vaincre les derniers scrupules de la garnison, Octavien Fregoso n'hésita pas à lui faire payer vingt-deux mille écus, montant de la solde arriérée. Quant à la forteresse, pour n'être pas exposé à la payer une seconde fois d'un tel prix, il donna l'ordre de la raser.

L'Italie n'avait rien gagné à l'abaissement de la France : elle restait en proie « à la rapacité des Espagnols, à la brutalité des Allemands, à l'insolence et aux extorsions des Suisses », *bêtes brutes,* dit avec indignation Machiavel. Quant aux Barbaresques, jamais ils n'avaient poussé si loin leurs incursions : ce long rivage tout semé de villes et de bourgs maritimes, qu'on appelle la rivière de Gênes, n'était pas moins inquiété que les côtes de la Pouille et que le littoral de la Calabre. Le premier essai que Doria eut à faire des forces renaissantes de la République, fut dirigé contre ces corsaires : il en prit trois à la hauteur de l'île Gianutri et sept autres sous l'île Pianosa. Les Turcs lui firent payer cher cette dernière victoire : les six galères génoises perdirent dans la lutte quatre cents hommes de leurs chiourmes. André Doria ramenait heureusement à Gênes assez d'esclaves pour que les bancs de ses galères ne restassent pas vides.

« Ce fatal don de beauté » qu'a reçu l'Italie ne cessait pas cependant d'être l'ennemi de son repos. Le 1er janvier 1515, succédait au vieux roi Louis XII, mourant, à l'âge de cinquante-quatre ans, profondément dégoûté des aventures, un prince âgé de vingt et un ans, qui ne rêvait que prouesses de chevalier et batailles. A peine sur le trône, François Ier prit le titre de duc de Milan, et afficha hautement la prétention de faire valoir les droits qu'il tenait de sa bisaïeule, Valentine Visconti. Le doge de Gênes, Octavien Fregoso, était las de ses protecteurs, le Pape et le roi d'Espagne. Puisqu'il lui fallait subir un joug, mieux valait encore le joug d'un roi dont on vantait les instincts généreux que celui de maîtres exigeants et avides, qui ne semblaient occupés que de mettre un prix de jour en jour plus élevé à leur patronage. Il suffit d'un détachement de quatre cents lances et de cinq mille fantassins conduits par Aymar de Prie sous les murs de Gênes, pour déterminer Fregoso à échanger son titre de doge contre le titre de gouverneur perpétuel au nom du roi de France. La bataille de Marignan, livrée le 14 septembre 1515, « ce combat de géants », dans lequel près de vingt mille hommes restèrent sur le carreau, rendit d'un seul coup les Français maîtres absolus du duché de Milan. L'ancienne ligue à l'instant se dissout : le 13 octobre, le Pape signe un traité d'alliance avec la France; quelques mois plus tard, le traité de Noyon rétablit

la paix entre la France et l'Espagne. Les cantons suisses eux-mêmes, désarmés par la bonne grâce et par la libéralité de François Ier, donnent au pacte conclu à Fribourg le 29 novembre 1516 un nom que l'avenir se chargera de justifier : ils l'appellent la *paix perpétuelle*.

L'enchanteur Merlin l'avait prédit :

« Dès la première année de son règne heureux, et la couronne à peine affermie sur son front, François Ier franchira les Alpes et rompra les desseins de ceux qui prétendaient lui en interdire le passage. Il descendra ensuite dans les riches plaines de la Lombardie, entouré de la fleur de la chevalerie française, et y écrasera si bien le farouche Helvétien qu'il lui ôtera pour jamais l'envie de relever la tête. »

L'anno primier del fortunato regno,
Non ferma ancor ben la corona in fronte,
Passerà l'Alpe, e romperà il disegno
Di chi all' incontro avrà occupato il monte.

E quindi scenderà nel ricco piano
Di Lombardia, col fior di Francia intorno;
E sì l'Elvezio spezzerà, ch' in vano
Farà mai più pensier d'alzare il corno.

CHAPITRE XII

MORT DE FERDINAND LE CATHOLIQUE ET AVÈNEMENT DE CHARLES-QUINT LE 15 JANVIER 1516. — BATAILLE DE LA BICOQUE GAGNÉE SUR LES FRANÇAIS PAR PROSPER COLONNA, LE 29 AVRIL 1522. — LES FRANÇAIS ÉVACUENT ENCORE UNE FOIS L'ITALIE. — LE 30 MAI 1522 LES ADORNI REPRENNENT LE POUVOIR A GÈNES. — DORIA, AU MOIS DE JUIN 1522, FAIT OFFRIR SES SERVICES A FRANÇOIS Ier.

« Je vois naître sur la rive gauche du Rhin, issu du sang d'Autriche et d'Aragon, un prince dont la valeur n'a jamais trouvé son égale dans l'histoire. La Bonté suprême a résolu de le parer du diadème que possédèrent Auguste, Trajan, Marc-Aurèle et Septime Sévère. »

Del sangue d'Austria e d'Aragon io veggio
Nascer sul Reno alla sinistra riva
Un principe, al valor del qual pareggio
Nessun valor di cui si parli o scriva.

.....la Bontà suprema
Ha disegnato ch' abbia il diadema
Ch' ebbe Augusto, Trajan, Marco e Severo.

Les règnes ont leur printemps comme la vie humaine : tout leur sourit alors, et rien n'égale le charme de ces périodes trop courtes où les peuples rajeunissent dans la personne d'un jeune et séduisant souverain. Malheureusement l'Espagne aussi allait rajeunir : Ferdinand le Catholique mourait le 15 janvier 1516 ; roi d'Espagne à seize ans, Charles-Quint, à dix-neuf, est proclamé empereur. Ce double sceptre qu'on eût cru si lourd à porter, parut léger quand il fut tenu par la robuste main d'un enfant. La nature s'était montrée prodigue envers le fils de Philippe d'Autriche et de Jeanne la Folle : elle lui avait donné le courage d'un paladin et la sagesse profonde d'un homme d'État. Charles-Quint était déjà trop supérieur à François Ier pour laisser grandir, sans y mettre obstacle, l'ascendant d'un souverain qui ne tendait à rien moins qu'à rejeter l'Espagne dans l'ombre d'où Ferdinand V l'avait fait sortir. Un de ses premiers soins fut de ravir, par le traité du 8 mai 1521, l'amitié de Léon X à son rival. Les nouveaux confédérés s'engageaient à rétablir dans la principauté de Milan l'autorité ducale et à donner pour successeur à Maximilien Sforza, dépossédé par le vainqueur de Marignan, le second fils de Louis le Maure, François Sforza.

Le gant était jeté : Francois Ier mit un joyeux empressement à le relever. Le 24 novembre 1521, Lautrec entre dans Milan, à la tête de l'armée fran-

çaise; six jours après, Léon X, atterré par cette nouvelle, meurt à Rome, à l'âge de quarante-sept ans, faisant place à un pape flamand, Adrien VI, pape qu'on doit croire favorablement disposé pour l'Espagne, puisqu'il a été le précepteur de Charles-Quint. Pour soutenir la guerre en Italie, il fallait avant tout se faire de bonnes finances. Avec de l'argent, on était sûr de ne pas manquer de soldats : les Suisses, les lansquenets d'Allemagne appartenaient d'avance au plus offrant. L'argent destiné à solder les troupes de Lautrec fut détourné, dit-on, pour des besoins de cour, et Lautrec, obligé à livrer bataille, pour éviter que son armée se débandât, se vit complètement défait le 29 avril 1522, à la funeste journée de la Bicoque, par le commandant des forces combinées du Pape et de l'Empereur, Prosper Colonna. Les Français évacuèrent l'Italie avec plus de rapidité encore qu'ils n'en avaient mis à l'envahir.

Il était dans la destinée de Gênes d'obéir à toutes les fluctuations que subissait le sort de Milan. Le 30 mai 1522, un corps de partisans enleva Gênes par surprise : la faction des Adorni reprit le dessus. Le lieutenant de François Ier, Octavien Fregoso, demeuré prisonnier des alliés, subit l'humiliation de voir l'ancien lieutenant de Louis XII, Antoniotto Adorno, dont il avait si récemment renversé le pouvoir, rentrer triomphalement dans Gênes pour y recevoir la couronne ducale des mains des

Impériaux. Dignité dérisoire qui déguisait mal l'omnipotence de Charles-Quint, déjà suprême arbitre et maître absolu, dans toutes les grandes villes de l'Italie.

François Ier, après la défaite de Lautrec, n'avait plus d'autre allié que la République de Venise. Cette République elle-même se laissait, à la fin de juillet 1523, détacher de la cause de la France. Les Italiens auraient dû, comme au temps de l'invasion des Goths et des Alains, frapper encore une fois leurs monnaies avec cet exergue : NOTRE SEIGNEUR LA VICTOIRE.

Qu'eût pu faire François Ier pour arrêter un pareil torrent de défections? Le roi d'Angleterre, Henri VIII, venait de lui déclarer la guerre; avant de songer à rentrer en Italie, il lui fallait défendre son propre territoire. André Doria, voyant tout perdu à Gênes, ne crut pas devoir attendre, pour s'éloigner, la prise de la ville; avec quatre galères armées à ses frais, il se retira dans le port de Monaco. C'eût été faire acte de pirate que de vouloir naviguer et combattre sous sa propre bannière : Doria, au mois de juin 1522, offrit ses services au roi de France.

François Ier éprouvait plus que jamais le besoin de s'entourer de bons capitaines. Le vainqueur du Conquet, Prégent de Bidoux, s'était démis de sa charge[1]; René Bastard de Lanoye, lieutenant géné-

[1] On lit dans le Père ANSELME, tome VII, *Histoire généalo-*

ral du Roi en Provence, Bernardin de Baux, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, Bertrand d'Ornesan, baron de Saint-Blancard, seigneur d'Astarac et marquis des îles d'Or[1], avaient, après Prégent, exercé successivement le commandement des galères de France. Saint-Blancard l'exer-

gique et chronologique des généraux des galères de France :

« Prégent de Bidoux, natif de Gascogne, était chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem et grand prieur de Saint-Gilles. Quelques auteurs croient qu'il a été le premier général des galères en France, et ils se fondent sur ce que cette charge n'a eu lieu que depuis la réunion du comté de Provence à la couronne : c'est le sentiment d'Antoine de Ruffi dans son histoire de Marseille.

« Quoi qu'il en soit, Prégent fut institué général des galères en 1497.

« Le roi Louis XII l'envoya en 1502 et en 1503, avec ses galères, faire la guerre au royaume de Naples. Il commandait quatre galères et huit galions au siège que le Roi mit devant la ville de Gênes en 1507, chassa jusque dans son port les vaisseaux de cette ville ; contribua beaucoup à la remettre sous l'obéissance du Roi ; fut présent à l'entrée que ce Prince y fit à Savone, lorsqu'il y vint trouver Louis XII au mois de juin 1507.

« Depuis il mena du secours à Gênes en 1613, et de là étant passé dans l'Océan, il attaqua les Anglais qui ravageaient les côtes de Bretagne, coula à fond huit de leurs gros vaisseaux et perdit un œil dans une rencontre.

« La paix étant faite avec l'Angleterre, il retourna à Marseille le 21 septembre 1514 et peu après alla faire le dégât sur les terres des Génois qui s'étaient révoltés. Il se démit ensuite de sa charge pour aller servir sa religion, se trouva à la défense de Rhodes, et ensuite à celle de Marseille lorsque le duc de Bourbon y vint mettre le siège.

« En 1528, à son retour d'Espagne, où il avait porté, par ordre de sa religion, le cardinal Campege, il attaqua et prit une galiote des Turcs qu'il amena à Nice ; mais il reçut dans le combat de si grandes blessures, qu'il mourut dans cette ville au mois d'août de la même année 1528, à l'âge de soixante ans. »

[1] Orbessan et Ornesan, écrit encore le Père Anselme, sont deux

çait encore; mais la marine provençale pouvait beaucoup apprendre de la marine génoise. Les traditions acquises par de longues années de guerre ne s'évanouissent pas avec la puissance; Gênes déchue restait avec Venise la grande école des marins du Levant. François Ier accepta donc avec empressement les offres de Doria, et tant que Doria lui demeura fidèle, la mer appartint au roi de France.

terres dans le comté d'Astarac, qui ont toujours été possédées par les seigneurs d'Orbessan, jusqu'à ce qu'Armand de Gontaut-Biron les vendit en 1615 à Bernard d'Agnan, président à mortier au parlement de Toulouse.

« Les seigneurs de Saint-Blancard quittèrent le nom d'Orbessan vers l'an 1390, pour prendre celui d'Ornesan, qu'ils ont toujours porté depuis. »

CHAPITRE XIII

FRANÇOIS Ier ENVOIE DE NOUVEAU UNE ARMÉE EN ITALIE. — L'AMIRAL BONNIVET FRANCHIT LE TESSIN LE 14 SEPTEMBRE 1523. — MORT DE BAYARD LE 30 AVRIL 1524. — AU MOIS DE JUILLET 1524, LE MARQUIS DE PESCAIRE ET LE CONNÉTABLE DE BOURBON FRANCHISSENT LE VAR. — DORIA BAT LA FLOTTE ESPAGNOLE. — SIÈGE DE MARSEILLE. — RETRAITE DES ESPAGNOLS. — DORIA FAIT PRISONNIER HUGUES DE MONCADE.

Si l'Italie avait à cœur de se débarrasser des Barbares, les Barbares, de leur côté, ne perdaient pas le souvenir des riches plaines de la Lombardie. Au premier moment de répit que lui laissa Henri VIII, François Ier songea de nouveau à rassembler une armée sur le revers des Alpes. Cette armée, il comptait la conduire en personne; la trahison du connétable de Bourbon le retint en France. L'amiral Bonnivet, dont la capacité n'égalait malheureusement pas le bouillant courage, possédait à cette époque toute la confiance du Roi; le Roi s'en reposa sur lui du soin de le suppléer. Bonnivet passa le Tessin le 14 septembre 1523, le jour même où

mourait à Rome le pape Adrien VI ; six mois après, le 30 avril 1524, Bayard était mortellement blessé d'un coup d'arquebuse à la bataille de la Sesia, et, quelques jours plus tard, l'Italie se trouvait, pour la cinquième fois, délivrée de l'invasion française. Elle l'était, il est vrai, par des secours étrangers qui ressemblaient fort eux-mêmes à une invasion.

Le nouveau pape, Jules de Médicis, élu sous le nom de Clément VII, l'empereur Charles-Quint, l'archiduc d'Autriche, le duc de Milan, s'étaient entendus pour seconder de tout leur pouvoir les efforts de Florence, de Gênes, de Sienne, de Lucques, unies dans la pensée de repousser la main que leur tendait la France. Charles-Quint, on le comprendra sans peine, fut l'âme de la nouvelle ligue, bien qu'il se tînt encore éloigné du théâtre des opérations. Prosper Colonna enfermé dans Milan, Antonio de Leyva, commandant à Pavie, le vice-roi de Naples, Charles de Lannoy, le marquis de Pescaire appelé au commandement des forces espagnoles, le marquis de Mantoue[1], placé à la tête des troupes de l'Église, le connétable de Bourbon avec un corps de six mille lansquenets, épuisèrent par une lutte incessante de huit mois la constance d'une armée décimée par la maladie et par la famine : ils finirent par acculer d'abord les Français à

[1] Frédéric de Gonzague, né le 16 mai 1500, créé duc de Mantoue et de Montferrat en 1530 par Charles-Quint, avait épousé en 1531 Marguerite Paléologue. Il mourut le 28 juin 1540.

Novare; puis, insistant encore, ils les contraignirent à opérer leur retraite sur Ivrée.

L'histoire ne mentionne guère de trahison plus odieuse que celle du connétable de Bourbon. Les griefs trop légitimes que le connétable pouvait invoquer l'excuseraient, à la rigueur, d'avoir aidé les Impériaux à chasser de l'Italie les troupes d'un roi dont il ne se reconnaissait plus le sujet; la haine qu'il portait à son prince pouvait-elle lui dissimuler l'horreur d'une invasion tentée sur le sol même de la patrie? Il paraît cependant certain que, sans les instances du connétable, Charles-Quint se fût difficilement décidé à donner à son armée victorieuse l'ordre de pénétrer en Provence. Au mois de juillet 1524, Bourbon et le marquis de Pescaire franchirent le Var. L'artillerie, à cette époque, était lourde, les routes impraticables; la mer seule offrait un chemin facile pour amener devant Marseille des canons de siège. Hugues de Moncade fut chargé d'effectuer ce transport. Charles-Quint lui confia seize galères qui devaient longer le littoral, escorter le convoi et couvrir, au besoin, le flanc gauche de l'armée. Doria, en ce moment, venait de rallier la flotte française placée sous les ordres de Saint-Blancard : il attaqua une des divisions de la flotte espagnole, s'empara de la nave qui portait le prince d'Orange, contraignit à s'échouer trois galères que Pescaire fit brûler, et ne laissa d'autre ressource à Moncade que d'aller dé-

barquer son artillerie de siège au port de Monaco.

Maître de la mer, Doria fermait le chemin de l'Italie et celui de la Provence aux renforts que Charles-Quint aurait pu y envoyer d'Espagne. Ce service signalé préparait un échec presque certain aux opérations que les Impériaux se proposaient d'engager devant Marseille. Aussi le connétable de Bourbon insistait-il pour qu'on abandonnât un projet frappé à l'avance d'impuissance : il fallait, suivant lui, marcher sans retard sur Avignon et sur Lyon. Pescaire ne se sentit pas le courage de s'enfoncer avec son armée au cœur du royaume. Le siège de Marseille, fût-il suivi d'un complet insuccès, n'ouvrirait pas du moins la porte à de semblables risques. Le commandant des forces de Charles-Quint savait que François Ier se dirigeait à marches forcées du centre de la France vers le midi; il savait aussi que le Roi avait rassemblé, sous les ordres du maréchal de La Palisse, huit mille chevaux et trente mille fantassins. Était-il prudent de courir, dans ces conditions, les chances d'une grande bataille? Pescaire persista donc dans son premier dessein; il continua sa route et, dans les derniers jours du mois d'août 1524, dressa ses tentes sous les murs de la ville qui, jadis, eut l'honneur de tenir plusieurs mois en échec la fortune de César.

Réclamée en 1481 par Louis XI et ajoutée définitivement en 1487 par Charles VIII à ses États, la Provence s'était, en moins d'un demi-siècle, com-

plètement imprégnée de l'esprit français; les dévastations des troupes impériales auraient suffi, d'ailleurs, pour l'attacher à la seule couronne qui pût efficacement la défendre. « Les timides bourgeois, que trois coups de canon devaient amener aux pieds de l'altier connétable, les clefs de leur ville à la main et la corde au cou », secondèrent si bien Philippe de Brion, comte de Chabot, et Renzo de Ceri[1], dans la défense de cette cité à demi démantelée que Pescaire n'osa pas donner l'assaut à des remparts qui grandissaient à vue d'œil.

Dix-huit galères espagnoles étaient cependant venues prêter leur concours à Pescaire; elles tenaient hermétiquement fermée l'entrée du port, et ce que les lansquenets ne pouvaient faire, la famine allait peut-être l'accomplir : Marseille, où s'était réfugiée la population des campagnes environnantes, commençait à manquer de vivres. Doria força le blocus avec dix galères. Il fit ainsi

[1] Renzo de Ceri, gentilhomme romain, dit Brantôme, avait été couronel des bandes italiennes du temps du Roy François en ses premières guerres et fut fort estimé pour un brave et vaillant homme. — Témoin le refrain de la vieille chanson des aventuriers d'alors :

Quand Bourbon vit Marseille,
Il a dit à ses gens :
« Vrai Dieu, quel capitaine
Trouverons-nous dedans?
Il ne m'en chaut d'un blanc
D'homme qui soit en France,
Mais que ne soit dedans
Le capitaine Rance. »

entrer dans la Darse un convoi qui permit aux assiégés de prolonger leur résistance héroïque. Au bout de quarante jours, vers la fin du mois de septembre, Pescaire découragé, inquiet de l'approche de François Ier, leva le siège et opéra sa retraite sur Nice. Retraite désastreuse, car il fallut, harcelé par les maréchaux de Chabannes et Montmorency, traverser un pays naturellement pauvre dont les troupes de Pescaire venaient, par leurs ravages, de tarir les faibles ressources et de ruiner, pour de longues années, le territoire.

Moncade, de son côté, s'était replié sur Gênes. Doria, laissé libre de poursuivre ses avantages, ne perdit pas de temps; aidé du marquis de Saluces, il reprit sur les Impériaux Vareggio et Savone. A cette nouvelle, Hugues de Moncade accourt; il sort de Gênes avec trois mille hommes, se porte sur Vareggio et fait sur-le-champ dresser ses batteries contre les murailles. Doria croisait au large: il entend le bruit du canon; c'est évidemment Vareggio qu'on attaque. Il revient sur ses pas, jette à terre les troupes qu'il avait embarquées, entoure Hugues de Moncade avant qu'il ait eu le temps de se reconnaître et le fait prisonnier.

Pareille capture était une fortune : les prisonniers mis à rançon achetaient généralement leur liberté d'un prix proportionné à leur rang. Rien ne prouve cependant que Doria ait reçu, en cette occasion, la part de butin à laquelle il croyait avoir droit. Après

quelque temps de captivité, Hugues de Moncade fut relâché par ordre du roi François Ier : en 1528, nous retrouverons Moncade à la tête des troupes espagnoles. Ce déni de justice fut, s'il en faut croire les chroniqueurs, un des premiers griefs de Doria contre le prince qui l'avait engagé à son service. Il serait curieux cependant de connaître les conditions exactes du contrat. En 1294, Guillaume de Mar stipulait que le Roi lui donnerait la moitié des rançons, « sauf chevaliers, clercs et toutes manières de gentilshommes », qui devaient demeurer au Roi entièrement. Les ancêtres d'André, en 1337, n'élevaient de prétentions au sujet de prisonniers d'aucune sorte. « Tous, disait le traité conclu pardevant Jean de Rueil et Nicolas Legros, clercs-notaires jurés au Chastelet de Paris, seront au Roy, notre sire, sans que ledit Ayton Doria, de Gênes, y puisse aucune chose demander. »

Quoi qu'il en soit, quand on prend un condottiere à sa solde, il faut que l'engagement soit clair et sans ambages; il faut surtout en respecter religieusement les clauses. Telle ne paraît pas avoir été la conduite de François Ier. Nous ne tarderons pas à voir les conséquences d'une légèreté qui avait déjà détaché du monarque français le connétable de Bourbon.

CHAPITRE XIV

BATAILLE DE PAVIE, LE 25 FÉVRIER 1525. — CAPTIVITÉ DU ROI FRANÇOIS Ier. — ALLIANCE CONCLUE LE 22 MAI 1526 ENTRE LE ROI, LE PAPE CLÉMENT VII, VENISE ET LE DUC DE MILAN. — BLOCUS DE GÊNES AU MOIS DE JUILLET. — LE PAPE EST ASSIÉGÉ DANS LE CHATEAU SAINT-ANGE PAR LES COLONNA ET PAR HUGUES DE MONCADE. — IL CAPITULE LE 21 SEPTEMBRE 1526.

Malgré les circonstances les plus défavorables, Pescaire ramenait de son expédition désastreuse assez de bataillons pour être en mesure d'en former le noyau d'une nouvelle armée. A peine eut-il débouché en Lombardie que tous les efforts des Espagnols encore épars dans les provinces italiennes tendirent à une concentration de forces qui, seule, pouvait sauver les débris de l'armée impériale. Il n'y avait pas, en effet, un instant à perdre; déjà François Ier descendait des Alpes.

Le 26 octobre 1524, les troupes impériales évacuèrent Milan; le 28, François Ier campait devant Pavie. Un vaillant officier, Antonio de Leyva,

défendait cette place[1]. La guerre de sièges est toujours une guerre lente; Antonio de Leyva, par sa résistance prolongée, donna le temps au connétable de Bourbon de revenir d'Allemagne avec les lansquenets que, grâce à sa réputation militaire, ce grand rebelle avait facilement recrutés. La supériorité du nombre passa dès lors du côté des Impériaux. Il eût été sage d'abandonner le siège de Pavie; on se fût ainsi trouvé libre de choisir son heure et son terrain pour livrer la bataille qui devait fatalement décider du sort de la guerre. François Ier ne put se résoudre à sacrifier ses travaux d'approche; il attendit l'ennemi dans son camp. Le combat s'engagea le 25 février 1525 dans les plus fâcheuses conditions, sans préparatifs d'aucune sorte, sans reconnaissance préalable, à la façon d'une simple escarmouche. Les Suisses lâchèrent pied, et le Roi de France, après avoir, comme son prédécesseur Jean II à Poitiers, très-bravement payé de sa personne, fut, comme Jean, obligé de se rendre. Lannoy reçut, un genou en terre, l'épée du Roi.

Le 7 juin 1525, le royal captif s'embarquait, avec son escorte et sa suite, sur une division de six

[1] Don Antonio de Leyva, né en Navarre vers 1480, mort en 1536, avait commencé par être simple soldat. « Ayant quitté la bataille à la journée de Ravenne, nous raconte Brantôme, et tenu pour fuyard, il vint entreprendre, longtemps après, la garde de Pavie contre le camp français, si bien qu'il en causa la bataille, la perte du Roi et la totale ruine des nôtres. »

galères empruntées à la flotte de Provence, division qu'il avait fournie lui-même. Huit jours après, Lannoy le débarquait à Roses, sur les côtes de Catalogne. On a prétendu que Doria voulut, pendant cette traversée, enlever aux Espagnols le trophée qu'attendait avec impatience Charles-Quint. Si Doria se laissa détourner de son projet, ce fut, assure-t-on, parce qu'il craignit de mettre en péril les jours d'un prisonnier que les vainqueurs n'auraient peut-être pas laissé sortir vivant de leurs mains. A cette époque, où nos meilleurs alliés songeaient à s'accommoder avec le vainqueur, nul doute n'avait encore ébranlé la fidélité de l'amiral génois. François Ier conduit à Madrid, Doria se crut dégagé de tout lien. Il lui restait ses galères et ses chiourmes; on l'eût fort étonné si l'on eût essayé de lui contester le droit absolu d'en disposer, dès ce jour, à son gré. Il avait ramené à Marseille les débris de l'armée battue à Pavie; de Marseille, il se mit à la disposition du pape Clément VII.

Quel plus sage parti, dans cet immense désarroi, pouvait prendre un Italien? Déjà, si nous en devons croire maint chroniqueur, Charles-Quint songeait à s'attacher l'habile condottiere dont la réputation grandissante était venue jusqu'à lui. Charles-Quint vit ses ouvertures repoussées ; Doria prit le commandement des forces navales de l'Église. C'était, en quelque sorte, rester encore fidèle à la cause que la fortune venait d'abandonner, car le pape Clé-

ment VII inclinait visiblement du côté de la France.

Le 18 mars 1526, François Ier recouvrait sa liberté au prix du désastreux traité de Madrid; le 22 mai, l'alliance était conclue entre le Roi, le Pape, Venise et le duc de Milan. La paix du monde est rarement assurée par un imprudent abus de la victoire. Seize galères vénitiennes, huit galères pontificales vinrent, au mois de juillet, après avoir opéré leur jonction avec dix-sept galères provençales parties de Marseille, mettre le blocus devant Gênes. Armero commandait les Vénitiens; Pierre de Navarre, passé au service de la France, conduisait nos galères; Doria combattait sous l'étendard de Saint-Pierre. Le Pape cependant était, en ce moment même, assiégé dans le château Saint-Ange par les Colonna et par Hugues de Moncade. Le 21 septembre, il dut venir à composition.

CHAPITRE XV

ROME EST ASSIÉGÉE PAR LE CONNÉTABLE DE BOURBON, LE 5 MAI 1527. — SAC DE ROME. — DORIA OCCUPE CIVITA-VECCHIA. — LAUTREC EST ENVOYÉ EN ITALIE LE 30 JUIN 1527. — TRIVULCE EST RECONNU GOUVERNEUR DE GÊNES. — TRAITÉ CONCLU LE 18 AOUT 1527, ENTRE HENRI VIII ET FRANÇOIS Ier.

Charles-Quint, — la chose était facile à prévoir, — ne comptait pas laisser ses garnisons d'Italie sans secours. Il faisait armer à Carthagène une flotte de trente-six galères : sur cette flotte allait s'embarquer le vice-roi de Naples accompagné de six mille fantassins. Comment Armero, Pierre de Navarre et Doria ne comprirent-ils pas que, toute affaire cessante, il fallait s'arranger pour intercepter en route ce convoi? L'Espagne n'avait qu'un chemin pour faire passer ses troupes en Italie; il était essentiel de le lui barrer.

Lannoy, par une inexplicable chance, réussit à traverser l'escadre de Pierre de Navarre, avant que Doria et Armero pussent intervenir. Il gagna ainsi le port de San-Stefano, appartenant à l'État de

Sienne, puis bientôt, continuant sa route, alla débarquer à Gaëte.

Quand la confusion règne dans les esprits, il est impossible qu'on ne la retrouve pas dans l'histoire. Les successeurs d'Alexandre n'ont pas eu des annales plus obscures et plus compliquées que tous ces princes italiens, tous ces chefs de compagnies noires qui se disputaient, au début du seizième siècle, les plaines de l'Italie. Le seul fil qui puisse nous conduire dans ce labyrinthe, c'est l'ordre des évènements : jamais l'exactitude chronologique ne fut plus nécessaire. L'Allemagne offrait un inépuisable réservoir de soldats mercenaires : ambitieux comme Bourbon, luthériens fanatiques comme Frondsberg [1], chacun, suivant ses ressources, y pouvait aller puiser. Rien n'arrêtait ces bandes infatigables, ni le manque de vivres, ni le défaut de charrois, ni les intempéries; elles se faisaient un jeu de traverser les Alpes ou les Apennins en plein hiver. Le 5 mai 1527, Bourbon les conduit sous les murs de Rome, leur montre la Ville éternelle à piller : au moment où le transfuge, infidèle à son nom et à sa patrie, met le pied sur l'échelle qu'il vient d'appliquer à la muraille, il tombe frappé d'une balle de mousquet dans les reins. Rome n'en fut pas moins prise et livrée pendant plusieurs jours à quarante mille Barbares,

[1] George Frondsberg de Mindelheim

ivres de sang, avides de débauche et de butin.

Le Pape trouva un refuge au château Saint-Ange. Près de huit mille Romains furent massacrés dans la première journée. Il fallut que le Pape achetât la retraite de ces nouveaux Vandales, par une rançon de quatre cent mille ducats. Pendant que Clément VII payait cet onéreux tribut aux dévastateurs de l'Italie, il négligeait, paraît-il, de solder ses propres troupes. Doria réclamait quatorze mille écus de solde arriérée; on continuait à le leurrer de vagues et vaines promesses : il mit la main sur Cività-Vecchia. Ennemis ou serviteurs, chacun prenait son gage dans l'universelle banqueroute.

L'horreur et l'effroi que la nouvelle du sac de Rome répandit dans toute la Chrétienté ne pouvaient manquer de rendre quelque crédit à la France : Lautrec reçut de François Ier la mission de rétablir le prestige de nos armes en Italie. Il partit de la cour le 30 juin 1527 pour aller se mettre à la tête de l'armée. Doria, de son côté, reparut devant Gênes avec dix-sept galères françaises. Les Fregosi reprirent à l'instant le dessus. Le doge Adorno dut se retirer à Milan encore occupée par les Impériaux, et Trivulce, envoyé à Gênes par Lautrec, y fut reconnu gouverneur au nom du Roi de France.

Le 18 août 1527, Henri VIII et François Ier s'unirent par un traité formel, « pour mettre un terme aux envahissements de l'Empereur ».

CHAPITRE XVI

LAUTREC VIENT CAMPER DEVANT NAPLES LE 1er MAI 1528. — DORIA, DÉJA MÉCONTENT DE SES RAPPORTS AVEC LA COUR DE FRANCE, SE CONTENTE D'ENVOYER SON NEVEU FILIPPINO DORIA SECONDER LES OPÉRATIONS DE LAUTREC.

Les campagnes françaises en Italie débutaient toujours bien : le 1er mai 1528 Lautrec, vainqueur et maître dans la haute Italie, dressait ses tentes devant Naples. Tout lui présageait un facile triomphe. Il disposait d'une armée victorieuse de trente mille hommes, et, si la flotte française retenue à Marseille par une politique qu'on a quelque peine à s'expliquer, lui faisait défaut, la flotte des Vénitiens composée de vingt-deux galères lui promettait dans un bref délai son concours. Le prince d'Orange, successeur du duc de Bourbon, et Hugues de Moncade, appelé par la mort de Lannoy au périlleux honneur de la vice-royauté, se tenaient renfermés dans Naples où ils s'étaient réfugiés après une série de revers : le jour où la flotte vénitienne grossie des huit galères d'André Doria en aurait fini avec le siège de Manfredonia et apparaîtrait dans le golfe,

un étroit blocus viendrait bientôt à bout de la résistance d'une place dont la garnison n'était pas assez forte pour rompre le cordon de troupes et de retranchements qui l'entourait.

Les augures étaient donc de tout point favorables. Un seul symptôme aurait pu inquiéter Lautrec : André Doria, au lieu de se hâter de venir opérer sa jonction avec les Vénitiens, demeurait obstinément de sa personne à Gênes. Il consentait bien à envoyer ses huit galères à Naples, mais il laissait à son neveu Filippino Doria le soin de les y conduire. Doria évidemment couvait quelque grief secret qui refroidissait son zèle. Méditait-il dès lors la défection qui fut si funeste à la cause de François Ier ? Il est permis de le présumer, car déjà ses différends avec Renzo de Ceri, l'héroïque défenseur de Marseille, avaient éclaté, et la cour de France ne faisait pas mystère des soupçons que lui inspirait la conduite d'un amiral qui, chargé, au mois de novembre 1527, de diriger une expédition contre la Sicile, trouvait bon, malgré les réclamations du commandant des troupes, d'opérer le débarquement projeté en Sardaigne. Les rapports étaient donc fort tendus entre le condottiere génois et la puissance à laquelle un contrat récemment renouvelé engageait ses services[1].

[1] Dès le 7 avril 1528, Doria écrivait au roi François Ier : « Sire, il vous a plu m'établir votre lieutenant général sur votre armée de mer : je ne veux pas dire que je l'aie mérité ; mais vous savez

Néanmoins Filippino arrivé dans le golfe s'y acquittait de sa tâche avec une assiduité des plus méritoires. Il s'attendait à trouver sur les lieux les Vénitiens : toujours occupés au siège de Manfredonia, les Vénitiens le laissaient seul en butte, avec ses huit galères, aux coups de main que pouvait tenter la place. La faim fait sortir le loup du bois; la détresse croissante de la population entassée dans Naples devait nécessairement inspirer à Hugues de Moncade la pensée de rouvrir le chemin de la mer aux secours que ses partisans essayeraient de lui envoyer du dehors. L'arsenal de Naples offrait peu de ressources au malheureux vice-roi. Il parvint cependant, à force d'industrie, à en tirer six galères, quatre fustes, deux brigantins et quatorze barques de pêche. Un millier d'arquebusiers allemands et espagnols, embarqués sur cette escadrille, lui parut racheter suffisamment les chances défavorables résultant du nombre inférieur de ses galères. Le 28 avril 1528, Moncade résolut d'en courir la fortune et de se débarrasser à tout risque d'une surveillance dont les conséquences devenaient de jour en jour plus insupportables. Ainsi se préparait la sanglante journée d'Amalfi.

que, pour entretenir un tel état, vous ne m'avez donné un seul écu... Ceux qui vous ont mal rapporté de moi contre la vérité me semblent avoir été ouïs et totalement crus. Si veux bien dire, nonobstant que j'aie la barbe blanche, ne se trouvera personne ayant la connaissance ne le vouloir meilleur de moi... »

On a livré sans doute des combats bien plus importants; l'histoire n'en offre guère qui renferment pour la marine moderne des enseignements d'un plus haut intérêt. De cette action où les défenseurs de Naples mettaient leur dernier espoir et engageaient les plus gros enjeux, il ressort pour nous trois grandes leçons. Les escadres cuirassées ne se composeront jamais, vu la valeur énorme de chaque navire appelé à en faire partie, de beaucoup plus d'unités que n'en rangèrent ce jour-là en ligne Filippino Doria et Hugues de Moncade; nous pouvons donc apprendre de ce Génois qui tenait, sans le soupçonner peut-être, avec des forces en apparence insignifiantes, le sort de l'Italie entre ses mains: 1° qu'il importe toujours, si peu nombreux qu'on soit, de constituer une réserve; 2° qu'il faut au besoin négliger des attaques secondaires pour assaillir en masse les bâtiments amiraux; 3° que, s'il est bon parfois d'essuyer le premier le feu de l'ennemi, c'est à la condition qu'on aura pris à l'avance toutes les précautions nécessaires pour rendre ce feu aussi peu meurtrier que possible. Vous verrez en effet, sur le champ de bataille où nous allons vous conduire, l'aspect du combat changer à deux ou trois reprises et le succès final rester à la flottille qui aura, au début, le mieux ménagé ses forces.

CHAPITRE XVII

LE COMBAT D'AMALFI.

Dès le lever du jour, Moncade part de la rade que domine le mont Pausilippe. Il gagne l'île de Capri et s'y arrête quelques heures pour reprendre haleine. Filippino croisait, pendant ce temps, dans le golfe de Salerne, en face d'Amalfi. Averti par une barque qui s'est échappée de Capri du danger pressant qui le menace, il se hâte de demander à Lautrec un renfort de trois cents arquebusiers, réunit ses comites et leur expose, avec une clarté merveilleuse, clarté qui rappelle le fameux memorandum de Nelson, son plan de défense et d'attaque. L'ennemi ne pourra lui opposer que six galères : la capitane de Naples, la *Gobba,* la *Villamarina,* la *Perpignana,* la *Calabresa Oria* et la *Sicama.* Cinq galères suffiront pour soutenir ce choc; les trois autres galères se tiendront à l'écart : elles constitueront la réserve. Doria les destine à porter, quand le plus fort de la mêlée sévira, le coup décisif; ce sont elles qui viendront accabler la capitane de Moncade.

Il existait une haine séculaire entre les Génois et

les Aragonais. André Doria lui-même, qui faisait avec tant d'âpreté argent de ses prisonniers, ne voulut jamais admettre d'Espagnols à rançon. Ceux-là, quelques offres qu'ils fissent, il les enchaînait sans pitié aux bancs de ses galères. On devait donc s'attendre, dans les eaux d'Amalfi, à une lutte acharnée : les soldats de Moncade auraient inutilement crié grâce. Ils le savaient du reste et, de leur côté, comptaient bien ne pas accorder de merci. Quand on ne peut se soustraire à la mort que par la victoire, on hasarde beaucoup pour arriver à vaincre : Filippino n'hésite pas à déferrer ses esclaves barbaresques. Il leur fait sur-le-champ distribuer des armes. Qu'ils combattent bravement, ils combattront pour leur liberté. Pas un d'eux, si Filippino sort vainqueur du conflit, ne retournera sur son banc de misère; l'amiral génois prend le ciel à témoin qu'il les renverra tous en Afrique. Moncade et ses Espagnols ont laissé de tels souvenirs sur la côte de Barbarie qu'il serait inutile d'insister. Contre de tels ennemis, les Musulmans vaudront des Chrétiens.

La capitane de Gênes, la *Pellegrina,* la *Donzella,* la *Sirena,* la *Fortuna,* se rangent, ainsi qu'il a été convenu, en bataille. Filippino Doria, sur la capitane, s'est placé au centre; Lomellino commande la réserve. Monté sur le *Neptune,* Lomellino est flanqué à droite et à gauche par la *Mora* et par la *Signora.*

Ces huit galères génoises, les hunes remplies de projectiles et de combattants, attendent de pied ferme la flottille impériale. Hugues de Moncade a déployé de son côté, comme en un jour de fête, ses plus beaux étendards. Il s'avance fièrement sur la capitane, ayant à ses côtés, debout, ainsi que lui sur le tabernacle, le marquis del Guasto[1] et le grand connétable de Naples, Ascanio Colonna[2]. Ses six galères se sont, en approchant de l'ennemi, rangées, suivant l'usage, sur une seule ligne de front. Les fustes, les brigantins, les barques, demeurent encore massés en arrière. La distance entre les deux flottes diminue rapidement.

Quel est cet étendard dont les plis viennent de se dérouler à la poupe de la capitane ? C'est le signal convenu entre Filippino et le commandant de la réserve. Lomellino se détache, avec ses trois galères, du gros de la flottille génoise. « Il fuit ! » s'écrient les Espagnols, en voyant Lomellino s'éloigner à toutes rames du côté du large.

Excités par les cris, par le fouet du comite, les chiourmes, dans chaque escadre, ont redoublé d'é-

[1] Alphonse d'Avalos, marquis del Vasto ou del Guasto, désigné par nos chroniqueurs sous le nom de du Gouast, né le 25 mai 1502, avait, en 1528, vingt-six ans. « Il était beau seigneur, dit Brantôme, et de belle taille et haute. Sa devise était une gerbe d'épis avec ces mots : *Finiunt pariter renovantque labores.* » Le marquis del Vasto est mort le 15 mars 1546.

[2] Ascanio Colonna, père de Marc-Antoine, un des vainqueurs de la bataille de Lépante.

nergie : le choc est imminent. « Tirez le premier », dit le marquis del Guasto à Moncade. L'amiral de Charles-Quint veut attendre encore ; le marquis insiste. Pendant ce débat, Filippino a eu le temps de bien rectifier son pointage. L'éclair brille : un nuage de fumée enveloppe la capitane de Gênes ; le basilik, la plus grosse pièce d'artillerie de la vieille galère, vient de prendre la parole. Le monstrueux projectile enfile le vaisseau ennemi dans toute sa longueur : il met en pièces l'éperon et les rambades, ravage la coursie et va sortir par la poupe. Officiers, soldats, galériens, tout ce que le boulet rencontre sur son passage est renversé pêle-mêle. Où sont Don Pietro de Cardona et Luigi de Guzman? Ils gisent mutilés en travers du pont : le marquis del Guasto et Don Hugues de Moncade ont été couverts de leur sang et de leurs entrailles.

Le boulet a bien choisi ses victimes : ce ne sont pas des soldats ordinaires qu'il est allé frapper ; la noblesse italienne perd du même coup deux de ses enfants. Que vont dire les dames de Ferrare? Don Pietro de Cardona était bien connu dans cette ville pour ses joyeuses et sanglantes aventures. Après avoir assassiné, à Milan, le fils du comte de Potenza, il venait encore, quelques jours à peine avant le combat d'Amalfi, de jeter l'épouvante dans Ferrare par le meurtre des deux frères de Valperga, Monsignore di Masino et Léon Tesino. Toujours des histoires d'amour ! La notoriété de Luigi de Guz-

man était moins grande : un sort fatal l'amena sur ce champ de bataille où il n'avait que faire et où il devait, dès la première volée de canon, trouver la mort. Le malheureux ne s'était proposé que d'accompagner ses amis à Capri; mais à Capri les adieux furent trop libéralement arrosés d'un vin généreux. Au moment où la capitane déborde du rivage, Guzman saute sur les rames et par les rames arrive lestement à bord. L'excellente bouffonnerie ! Maintenant il faut retourner à terre : la terre ! La capitane déjà en est à près d'un mille. Bon gré, mal gré, Guzman prendra part au combat, et son étourderie, vous vous en doutez, ne s'en plaint guère : on n'a jamais couru plus gaiement à la mort.

Filippino s'est montré plus prudent que Moncade. Il se présente au combat, les soldats et les officiers couchés à plat-pont dans la coursie, les arquebusiers à genoux derrière les pavesades des arbalestrières[1]. Aussi, quand les bombardiers de Don Hugues mettent, à leur tour, le feu à leurs pièces, les projectiles volent en sifflant par-dessus la capitane de Gênes; ils n'y rencontrent pas de têtes à emporter. Ce premier choc, si funeste qu'il ait été à l'équipage de Moncade, n'a pourtant pas décidé la journée. La mêlée s'établit : tout le menu

[1] Voyez pour ces expressions techniques : *les Derniers Jours de la marine à rames*. E. Plon, Nourrit et Cie, 10, rue Garancière, Paris.

fretin, les barques, les brigantins, les fustes, s'agite impuissant autour des cinq galères génoises, dont l'artillerie tient facilement à distance ces coques fragiles chargées, presque à couler bas, de combattants. L'affaire doit se résoudre de galère à galère. La *Gobba,* la *Sicama,* la *Villamarina,* galères impériales toutes trois, se jettent d'un même élan sur la *Pellegrina* et sur la *Donzella* appartenant à l'escadre de Filippino. Les deux navires génois sont envahis. L'engagement semble prendre pour Filippino une fâcheuse tournure. En ce moment, Lomellino achève le long circuit qui doit le ramener sur le champ de bataille : Lomellino ne vole pas, comme on eût pu s'y attendre, au secours des vaisseaux que l'ennemi a réduits; fidèle aux instructions qu'il reçut avant le combat, Lomellino n'en veut qu'à la capitane de Moncade; c'est sur la capitane que se dirigent les proues de ses trois galères.

La *Mora* frappe de son éperon le navire impérial à la poupe et du coup lui enlève son gouvernail; le *Neptune* le choque en plein bois à la hauteur du fougon : l'arbre de mestre s'abat, écrasant dans sa chute tout un rang de rameurs; l'antenne a tué Girolamo de Trani. Girolamo venait, par la grâce de l'empereur Charles-Quint, de succéder à son père dans les fonctions de grand maître de l'artillerie. La *Signora,* au même instant, abordait la capitane par la proue et lui fracassait tout l'avant. Don Hugues de Moncade, la rondache au bras, l'épée

nue à la main, s'élance pour repousser le triple abordage : une arquebusade l'atteint au bras droit, une balle de fauconneau lui déchire la cuisse gauche. Il tombe dans un flot de sang et s'affaisse pour ne plus se relever. Du haut des hunes pleuvaient les cailloux et les artifices; un pot à feu blesse au cou le marquis del Guasto, une grêle de pierres lui écrase son casque sur la tête. Blessé à la main droite et au pied, Ascanio Colonna restait debout; Ascanio Colonna combattait toujours: un flot de Barbaresques, nus jusqu'à la ceinture, n'ayant pour arme défensive que la rondache, pour arme offensive que l'épée, inonde tout à coup le pont de la capitane. Il faut céder à ce dernier assaut : le marquis del Guasto et Ascanio Colonna font signe qu'ils veulent se rendre. Filippino reçoit leur épée et se jette de sa personne entre ces grands vaincus et les démons qui, la bave et l'injure à la bouche, s'apprêtaient à les achever.

Pour arracher des mains des Barbaresques les blessés qui respirent encore, Filippino est obligé de laisser la furie de ces forcenés s'acharner sur les morts. Les Barbaresques ont découvert le cadavre de Don Hugues, et c'est à qui lui infligera le plus odieux outrage : « Va maintenant, lui crient-ils, à chaque coup qui mutile et déchire le tronc sanglant, va dévaster les rivages de l'Afrique [1] ! »

[1] Hugues de Moncade, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, vice-roi de Naples et de Sicile, était fils de Pierre-Raimond de

Frappez à la tête, si vous voulez vaincre. Quelle est l'armée qui résiste à la défaite de son général? L'étendard de la capitane de Naples a donné, en disparaissant, la victoire à Filippino. La *Pellegrina* et la *Donzella* sont, en quelques minutes, reprises sur les Espagnols : la *Villamarina,* la *Sicama,* la *Gobba* s'occupaient de les amariner; elles tombent elles-mêmes au pouvoir des trois galères de Lomellino. La *Gobba* était pourtant commandée par un vieux marin génois, Giustiniani le bossu, un des meilleurs comites de la République; les soldats qui la montaient avaient un chef renommé entre tous pour son expérience et pour son courage, César Fieramosca. Une volée de canons et d'arquebuses tirée par la *Mora* suffit pour désemparer et réduire cette magnifique galère. César Fieramosca, atteint d'une

Moncade et de Béatrix de Cardona. Brantôme l'a justement rangé au nombre de ses grands capitaines.

« Étant vice-roi de Naples, écrit-il, où il avait remplacé Charles de L'Annoy, Moncade se montra fort brave et vaillant au siège fait par M. de Lautrec et surtout au combat de mer qui se fit entre lui et Filippino Doria. De huit cents soldats qu'il avait embarqués sur ses galères, il n'en resta que cent en vie, encore la plupart blessés. Il se trouva tel capitaine espagnol qui se vit changer sept fois de porte-enseigne et mourir un à un, tenant toujours l'enseigne à la main. Le combat commença à deux heures après midi et dura une heure après la nuit; Don Hugues y mourut, blessé d'une arquebusade dans le bras et d'un coup de fauconneau dans la cuisse, après avoir combattu avec une rondelle en la main et l'épée dans l'autre... Il eût pu, usant du droit de sa dignité, demeurer sur le môle, et, d'en hors à son aise, sans danger, et loin des coups, en voir l'esbattement. Il y en a plusieurs qui l'eussent bien fait... Voilà la louange qu'on doit donner à ce Don Hugues de Moncade. »

balle d'émérillon, est précipité à la mer; Giustiniani s'affaisse grièvement blessé à la cuisse; Barado, le capitaine des arquebusiers, reçoit trois blessures mortelles.

Est-ce fini? Les Impériaux n'ont-ils plus qu'à s'enfuir ou à baisser pavillon? Doivent-ils perdre tout espoir de rétablir le combat? Il leur reste deux galères presque intactes : la *Perpignana* et la *Calabresa Oria;* il leur reste aussi les fustes, les brigantins, les barques qui n'ont pas encore donné. Les capitaines des deux galères ont jusqu'ici bravement fait leur devoir : peu s'en est fallu qu'ils n'enlevassent la *Sirena* et la *Fortuna*. Dès qu'ils ont vu tomber l'étendard de la capitane, leur courage s'évanouit, et ce sont eux qui donnent à la flottille le signal en même temps que l'exemple de la fuite. « Il importait, disent-ils, de conserver ces derniers vaisseaux à l'Empereur. » Oh! la mauvaise et boiteuse excuse! Le premier des deux officiers qui arrive au port est pendu sur-le-champ par l'ordre du prince d'Orange[1]; l'autre capitaine terrifié rebrousse à l'instant chemin : il va se ran-

[1] Philibert de Chalons, prince d'Orange et de Melfi, né en 1502, tué au siège de Florence, le 3 août 1530, à l'âge de vingt-huit ans, sans avoir été marié. « Don Hugues de Moncade mort, dit Brantôme, tous les principaux capitaines et soldats de l'armée élurent le prince d'Orange, portant le nom et surnom de Philibert de Chalon, très-grande et très-ancienne maison de France, portant le nom de Palatins. » *Œuvres complètes de Pierre de Bourdeille, seigneur de Brantôme, publiées d'après les manuscrits,* par Ludovic Lalanne, Paris, 1864.

ger sous le pavillon de Doria. Les fustes, les brigantins, les barques, ont été, nous l'avons déjà dit, entraînés dans la déroute générale. Filippino demeure maître du champ de bataille ; il n'a plus qu'à compter ses pertes et son butin.

Entre soldats et galériens, Filippino a perdu en tout cinq cents hommes : deux de ses galères, la *Sirena* et la *Fortuna,* fracassées par l'artillerie, sont hors de service. Pertes insignifiantes auprès de celles qu'a subies l'ennemi ! La capitane de Naples et la *Gobba,* enlevées à l'abordage, forcées l'épée à la main, avant d'avoir essuyé de nombreuses décharges, remplaceront la *Sirena* et la *Fortuna* qu'il faut de toute nécessité renvoyer au port. Il n'y a plus d'ailleurs de sorties à craindre. Les Impériaux viennent de recevoir une leçon qu'ils n'oublieront pas de longtemps. Deux de leurs galères, la *Villamarina* et la *Sicama,* une fuste, un brigantin, plusieurs barques ont été coulées ; sept cents vieux soldats espagnols, un nombre à peu près égal de marins et de forçats ont péri. L'amiral Don Hugues de Moncade, César Fieramosca, quatre capitaines d'infanterie, — Marin Daia du régiment de Navarre, Giovanni du régiment de Biscaye, Zambrone, Baredo, — sont au nombre des morts. Les prisonniers, blessés pour la plupart, appartiennent presque tous à la plus haute noblesse. Outre le marquis del Guasto et Ascanio Colonna, la fortune laisse aux mains des Génois Francesco Icardo, frère de Lodo-

vico, châtelain du rocher de Naples, Filippo Cerveglione, Giovanni Gaetano, Monsignore di Vauri, un de ces Flamands qui ont accompagné en Italie Charles-Quint, Gogna, favori du connétable de Bourbon, Serone, chancelier du Sénat napolitain, Camillo Colonna et Annibal di Gennaro, bien connus tous les deux pour l'amitié particulière que leur portait Hugues de Moncade.

Ces prisonniers de marque sont réclamés par Lautrec. «Ils ne m'appartiennent pas, répond Filippino : je vais les envoyer à Gênes; André Doria disposera de leur sort. » Quant aux capitaines plus obscurs, ils seront avec les simples soldats, pour peu que leurs blessures le permettent, mis immédiatement à la chaîne. Ne faut-il pas combler les vides que les boulets espagnols ont faits dans les chiourmes génoises? Et les Barbaresques qui ont si bien mérité, par leur vaillante conduite, d'être rendus à la liberté, comment les remplacer, si l'on voulait traiter plus généreusement les captifs? La guerre au seizième siècle est toujours impitoyable; ce n'est pas entre Espagnols et Génois qu'elle pourrait revêtir un caractère de mansuétude.

Comparé aux grandes batailles de l'antiquité, au choc suprême qu'attendent les eaux de Lépante, le combat d'Amalfi ne saurait passer que pour une escarmouche; rapproché, au contraire, de nos engagements modernes, il justifie bien par l'acharnement de la lutte, par les flots de sang qu'il a fait

couler, l'importance que les historiens contemporains lui attribuent. La journée d'Amalfi, répétons-le, a coûté aux vainqueurs cinq cents hommes, aux Impériaux, contre qui le sort s'est si cruellement prononcé, mille quatre cents. Je ne parle que des morts; les blessés, à cette époque, ne comptaient pas. Les Anglais ont acheté, pendant les guerres de la République et de l'Empire, leurs plus éclatants triomphes à un bien moindre prix : leurs pertes ont été au combat d'Aboukir de deux cent dix-huit tués, de deux cent cinquante-trois à Copenhague, de quatre cent quarante-neuf à Trafalgar. Quant aux conséquences qu'on s'en pouvait promettre, ce combat d'Amalfi livré par des chaloupes était-il inférieur aux sanglantes mêlées d'où est sortie la prépondérance navale de l'Angleterre? Ne donnait-il pas à Lautrec l'empire de la mer et ne semblait-il pas lui garantir, à très-bref délai, la prise de Naples?

Le 10 juin 1528, l'amiral vénitien Pietro Lando ralliait l'escadre génoise[1]. Toutes les flottes de Charles-Quint pouvaient maintenant se réunir : elles ne feraient plus lever le blocus. En recevant la lettre par laquelle Filippino lui apprenait sa victoire, le pape Clément VII n'essaya pas de dissimuler la satisfaction profonde qu'il en éprouvait : la cause qui possédait toutes ses sympathies triomphait enfin, et

[1] Pietro Lando fut pendant sept ans doge de Venise, — de l'année 1538 à l'année 1545.

le ciel lui-même prenait soin de venger les injures personnelles du Pontife. Don Hugues de Moncade, lors du sac de Rome, profana la sacristie de Saint-Pierre, César Fieramosca[1] ne craignait pas d'abuser le Chef de la Chrétienté sur les dispositions réelles de l'Empereur : tous deux tombaient, comme Antiochus, frappés au milieu de leurs gloires mondaines par le courroux céleste. Il y avait bien là pour une âme du seizième siècle sujet de bénir Dieu et de se réjouir.

[1] Le nom de César Fieramosca, ou Feramosca, n'apparaît pas là pour la première fois dans l'histoire des guerres italiennes.

En l'année 1515, Prosper Colonna fut surpris à Villefranche par un corps de gendarmes français qui passa le Pô à gué. « J'ai entendu raconter, écrivait Paul Jove, que Prosper Colonna, très-humilié d'avoir été fait prisonnier, reprochait avec amertume cette surprise à César Feramosca. — Je lui avais pourtant bien recommandé, disait Colonna, de faire garder les portes, mais lui jugea fort imprudemment une attaque impossible et ne les fit pas même fermer. »

CHAPITRE XVIII

DÉFECTION DE DORIA. — L'AMIRAL GÉNOIS PASSE, AVEC SES DOUZE GALÈRES, DU SERVICE DE FRANÇOIS Ier AU SERVICE DE CHARLES-QUINT.

Les apparences de succès sont parfois trompeuses. Le prince d'Orange demeurait, après la mort de Hugues de Moncade, seul chargé de la défense de Naples. Tant qu'Orange eut à disputer son pouvoir et ses prérogatives à un collègue, le découragement pouvait se glisser dans les rangs des assiégés : Moncade disparu, l'autorité concentrée entre les mains du prince, la résistance devait naturellement redoubler d'énergie. Les Napolitains avaient, il est vrai, à lutter contre la famine et la peste : l'armée de Lautrec était-elle en meilleur état ? Toutes les ressources de la campagne de Naples se trouvaient épuisées ; la fièvre des marais exerçait sur ces troupes réduites aux plus dures privations de terribles ravages. Les épidémies affectent généralement, à leur début, une marche sournoise ; puis soudain elles éclatent, emportant en quelques jours, comme un boulet de canon, des files entières.

L'Empereur et le Roi de France envoyaient en Italie, chacun de leur côté, d'importants renforts: la balance se maintenait donc égale entre deux armées également misérables. Le mauvaise politique de François Ier gâta tout. Jamais prince n'apporta plus de frivolité dans la conduite des affaires; il a fallu la vitalité singulière de la France pour qu'elle résistât aux épreuves que la légèreté incroyable de ce Roi-Chevalier lui faisait subir. Les troupes, la plupart du temps, n'étaient pas payées; la solde promise aux galères n'arrivait pas plus exactement. C'était là un chapitre sur lequel Doria n'entendait pas raillerie : ce Génois, dont un souverain prudent eût mieux apprécié les incontestables services, avait déjà, en mainte occasion, montré les exigences implacables d'un Suisse. Loin de songer à le satisfaire, on semble prendre à tâche de l'abreuver de dégoûts. Des lettres patentes en date du 12 septembre 1527, le substituant à Pierre de Navarre, successeur en 1526 de Bertrand d'Ornesan, baron de Saint-Blancard, l'ont nommé capitaine général des galères du Roi, avec tous les pouvoirs attribués à cette charge : le 10 mars 1528 Anthoine de La Rochefoucauld, seigneur de Barbezieux, est investi des fonctions de lieutenant général dans les mers du Levant. Que devient l'autorité de Doria en face de cette autorité rivale?

Le cœur de Doria n'inclinait pas, à coup sûr,

vers l'Espagne; son aversion pour l'ennemi séculaire avait dû s'accroître encore de toute la rancune que le sac de Rome par l'armée impériale ne pouvait manquer d'inspirer à une âme aussi profondément italienne. Comment, cependant, pardonner aux Français le mépris qu'ils affichent si ouvertement pour les vieux privilèges de la cité ducale? Le Roi de France ne songe-t-il pas à transporter à Savone le commerce de Gênes? N'y fait-il pas relever, agrandir des fortifications qui tombaient en ruine? Savone, l'indocile vassale, le refuge habituel de tous les mécontents, se croira bientôt de force à marcher de pair avec sa puissante suzeraine : on va lui donner la gabelle du sel! Ce dernier trait a comblé la mesure. Les Génois ne mettent plus en doute le dessein d'humilier leur ville, de la ruiner peut-être. Ils s'adressent, dans la sombre jalousie qui les anime, au patriotisme d'André Doria; ils invoquent son appui, échauffent ses ressentiments. L'engagement contracté par l'amiral touchait à son terme; il expirait à la fin du mois de juin. Doria, cependant, ne laissait pas encore pénétrer ses intentions. Il n'était plus à l'âge où l'on change légèrement de maître : né en 1468, il allait avoir soixante ans. Avant de prendre un parti, il croit devoir envoyer un de ses affidés porter ses réclamations à la cour de France.

Prévenus par Clément VII des mécontentements dont Doria ne faisait pas mystère, Lautrec insistait

pour qu'on satisfît l'amiral génois à n'importe quel prix : mieux que tout autre il savait ce que valait son concours. François Ier céda malheureusement en cette grave circonstance aux conseils bien mal inspirés du chancelier Duprat; il crut avoir affaire à un mécontent ordinaire et saisit avec empressement l'occasion de se débarrasser d'un serviteur exigeant et douteux. Barbezieux fut envoyé à Gênes avec l'ordre d'y saisir les galères de Doria et de s'assurer de sa personne. Un proverbe anglais dit qu'il n'est pas facile de surprendre l'écureuil endormi : les guerres civiles donnent aussi à ceux qui les traversent le sommeil léger. Doria ne s'était pas senti suffisamment en sûreté à Gênes; quand Barbezieux se présenta dans ce port avec les forces navales rassemblées en Provence, Doria venait d'en partir; il avait conduit sa flotte à Lerici, sur la côte orientale du golfe de la Spezzia.

Barbezieux l'y alla trouver et lui présenta les ordres du Roi. « Voici vos galères, répondit Doria, en montrant à l'envoyé de François Ier un certain nombre de galères provençales rangées sous son pavillon; vous pouvez les emmener : celles-ci sont les miennes; je n'en dois compte à personne. » La défection de Doria, nous ne dirons pas sa trahison, était mûre : il l'avait préparée de longue main. Son prisonnier, le marquis del Guasto, lui servit d'intermédiaire auprès de l'Empereur. Qu'on lui assurât un traitement annuel de soixante mille

ducats; qu'on rendît à la République ligurienne son autonomie et ses institutions consacrées par de longs siècles de prospérité; qu'on replaçât surtout sous la dépendance de Gênes Savone et les autres villes qui seraient tentées de s'affranchir d'une tutelle nécessaire à la sécurité de l'État; à ces conditions, Doria passerait, avec les douze galères qui lui appartenaient, au service de l'Espagne, et relâcherait sur-le-champ ses captifs espagnols. Seulement, comme il fallait que les galères ne restassent pas désarmées, l'amiral prenait soin de stipuler qu'en échange de chaque forçat rendu à la liberté, l'Empereur lui donnerait un esclave robuste et habitué au maniement de la rame. Le contrat fut accepté avec tout l'empressement qu'on peut croire : il fut accepté et loyalement tenu. Grande et sévère leçon dont François Ier ne profita guère [1].

[1] Écoutons Brantôme au sujet de ce nouveau contrat; nous en comprendrons mieux la morale politique du seizième siècle.

« Si le sieur André Doria, dit Brantôme, ne se fût départi malcontent du Roi, Naples était à nous, mais le Roi l'alla mécontenter et lui ôter la charge et généralité de ses galères, pour la donner à un homme qui ne savait que c'était qu'une mer, un port et une galère, non pas une fuste, — qui était M. de Barbezieux, — lequel certainement était un bon homme de guerre et bon capitaine pour la terre. André Doria avait le cœur grand. Se voyant ainsi maltraité, il changea de parti. Le Roi lui envoya demander les prisonniers qui avaient été pris au combat naval de Naples par Philippino Doria en 1528 : il lui manda qu'il lui en avait assez donné et qu'il se contentât du prince d'Orange pris à Porto Fino en revenant d'Espagne et d'Hugues de Moncade, sans lui en avoir donné une

seule récompense de rançon. C'était assez. On dit que le Roi fut fort irrité de cette réponse. Il l'amadoua de paroles, pensant l'apaiser et le rappeler, s'il eût pu, et, étant en son pouvoir, lui faire trancher la tête. André Doria lui renvoya son ordre, — le collier de Saint-Michel, — et alla faire révolter Gênes. »

La chose était facile : Gênes montra de tout temps une inclination des plus promptes à la rébellion. — La domination française ne rencontrait cependant chez ce peuple qui nous touche de si près aucune antipathie de race, aucune incompatibilité d'humeur. On en eut la preuve sous le premier Empire : des équipages génois embarqués, à cette époque, sur nos vaisseaux, s'y acclimatèrent avec une aisance merveilleuse; notre marine leur doit quelques-uns de ses plus beaux combats. Ce n'est donc pas à nous qu'il appartiendrait de jeter à un peuple sobre, économe, vaillant, docile à ses chefs, dès qu'il est sous le drapeau, le fameux anathème :

Ahi Genovesi, uomini diversi
D'ogni costume e pien d'ogni magagna
Perchè non siete voi del mondo spersi.

Nous lui ressemblons trop pour oser le juger avec cette rigueur.

CHAPITRE XIX

LE 4 JUILLET 1528 DORIA RAPPELLE DU GOLFE DE NAPLES L'ESCADRE DE FILIPPINO. — MORT DE LAUTREC LE 16 AOUT. — REPRISE DE GÊNES SUR LES FRANÇAIS LE 12 SEPTEMBRE. — CAPITULATION DE SAVONE LE 21 OCTOBRE. — DORIA EST PROCLAMÉ LE *libérateur de la patrie.* — LA PAIX EST SIGNÉE ENTRE LA FRANCE ET L'ESPAGNE LE 5 AOUT 1529. — OMNIPOTENCE DE CHARLES-QUINT EN ITALIE.

Le 4 juillet 1528, Doria rappelle du golfe de Naples l'escadre de Filippino. Le blocus n'était pourtant pas encore compromis : Pietro Lando avait des forces suffisantes pour le maintenir. Malheureusement, le 15 juillet, Pietro Lando dut quitter le golfe pour aller se ravitailler en Calabre. Le 18 juillet, Barbezieux vient, avec les galères de Provence, remplacer l'amiral vénitien. Il amène à Lautrec huit cents fantassins. Qu'importe ce renfort, si la flotte française ne reste devant Naples pour achever d'affamer la ville ? Mais déjà Doria s'est porté à Gaëte. Barbezieux osera-t-il bien l'attendre, lui offrir le combat, s'ex-

poser à une catastrophe navale pour prévenir une catastrophe plus grave? Après quelques jours d'hésitation, Barbezieux s'éloigne : Lautrec meurt dans la nuit du 15 au 16 août. La constance de l'armée s'évanouit avec lui. Le marquis de Saluces succédant à Lautrec, trouva cette malheureuse armée réduite de vingt-cinq mille hommes à quatre mille, de huit cents lances à une centaine à peine. Les fièvres avaient presque complètement détruit la plus belle troupe que la France eût jamais mise sous les armes. La retraite acheva le désastre. Le marquis de Saluces contraint à capituler termina sa carrière en prison; l'ancien palefrenier du cardinal d'Aragon, Pierre de Navarre, fut secrètement étranglé dans le cachot où le tenait enfermé le gouverneur du château de Naples[1].

Quand la débâcle commence, il n'y a pas d'obstacle qui l'arrête : les Français ne pouvaient se flatter de conserver Gênes, au moment où ils

[1] Pierre de Navarre, né en Biscaye, fit ses premières armes en Italie, sous les ordres de Gonzalve de Cordoue. En 1509, il enleva aux Maures Oran, Bougie et Tripoli; mais rentré sur la terre ferme, en l'année 1512, « il perdit à Ravenne, suivant la remarque de Brantôme, son latin et son espagnol, tout meslé de ses astuces. Il lui sembloit encore avoir affaire avec les Mores de Barbarie, qui font leurs guerres par petites et légères escarmouches et passades, sans jamais entamer guères bien un combat. » Guerre d'Afrique, guerre d'Europe, étaient donc déjà en 1512 deux choses très-différentes! Qui se serait attendu à trouver dans Brantôme de pareilles leçons?

Pris à la bataille de Ravenne, Pierre de Navarre changea de camp et de patrie; il s'engagea au service de la France.

venaient de perdre l'Italie. Trivulce commandait dans Gênes au nom de François Ier. Si Barbezieux eût pu lui continuer l'appui de la flotte chassée du golfe de Naples, peut-être Trivulce eût-il réussi à prolonger jusqu'à des temps meilleurs sa résistance, car il occupait un château réputé imprenable, le Castelletto. Le 12 septembre, Barbezieux dut se retirer encore une fois devant les galères d'André Doria; il opéra sa retraite sur Savone. Cinq cents hommes de débarquement, commandés par le vainqueur d'Amalfi, déterminèrent sur l'heure un soulèvement général dans Gênes. En un clin d'œil la ville et la mer appartinrent aux Espagnols.

Barbezieux n'attendit pas plus à Savone la flotte de Doria qu'il ne l'avait attendue à Gênes et à Naples. Savone capitula le 21 octobre 1528. Trivulce perdait ainsi tout espoir de secours : il remit le Castelletto aux Génois. Les Génois le rasèrent et comblèrent en même temps le port de Savone. Si Doria eût gardé au fond du cœur quelque secret remords de sa défection, la joie, l'enthousiasme de ses compatriotes auraient bientôt rassuré sa conscience. Gênes était libre; Charles-Quint y avait engagé sa foi. Nous n'avons pas le droit de blâmer chez un ennemi ce que nous appellerions vertu civique chez un compatriote. Quand on a, comme Gênes, un long passé de gloire, le joug étranger ne saurait se supporter sans révolte; pour en déli-

vrer sa patrie, Doria s'affranchit de tout scrupule. L'honneur du chevalier en murmure, l'histoire cependant ne mettra jamais sur le même rang Doria et Bourbon. Ces deux hommes n'obéissaient pas au même mobile; ils ne furent pas non plus formés à la même école. Sans doute la notion de la patrie s'était bien obscurcie dans cet âge de troubles; elle subsistait pourtant presque aussi pure qu'aux jours héroïques chez ces grandes Républiques qui firent un instant revivre les vertus militaires de Rome. Le patriotisme de la cité est le plus puissant, le plus inébranlable de tous les patriotismes : il a ses racines dans les souvenirs de l'enfance, dans les attachements qui remontent à l'époque où l'âme s'est ouverte à la vie. En dehors de tout motif sordide, de tout ressentiment personnel, il a dicté la conduite du condottiere génois : ce sera sa justification devant la postérité.

On se sent plus à l'aise pour condamner Bourbon quand on a excusé Doria. Le transfuge italien venait de renier ses anciens compagnons d'armes; il allait les achever dans l'adversité : reconnaissons-lui du moins le mérite d'avoir su se soustraire aux tentations d'une ambition vulgaire. Charles-Quint lui offrait de le déclarer prince de Gènes; ses concitoyens voulaient le nommer doge : il refusa noblement ces honneurs qui n'auraient fait que le déshonorer. Doria se contenta de rester le premier citoyen de son pays, non pas en vertu d'un diplôme

impérial, mais par le simple effet de la reconnaissance publique. Un hommage volontaire le proclama le libérateur de la patrie. Ce beau nom, le plus glorieux de tous, l'amiral sut le mériter à un double titre : il dédaigna la pourpre et il étouffa les factions[1].

Charles-Quint, de son côté, âme royale s'il en fut jamais, se préparait à user modérément de la victoire: il rendait au Pape ses provinces, rétablissait le pouvoir des Médicis à Florence et laissait à deux femmes le soin de négocier sa paix avec François Ier. Le 5 août 1529 fut signé à Cambrai le *traité des Dames*. François Ier recouvrait ses enfants laissés en otage à Madrid; il sacrifiait, — non pas honteusement, car il avait épuisé les ressources de la France, mais déplorablement, — tous les alliés compromis pour sa cause. Charles-Quint s'embarqua au port de Barcelone sur la flotte génoise, le 29 juillet 1529,

[1] « L'amour que Doria montra pour la cité qui l'avait vu naître le place bien au-dessus de Jules César, d'Octave ou de son rival Antoine. Vainqueurs en France, en Espagne, en Thessalie, en Afrique, ces généraux ont fini par tourner leurs armes contre la patrie : de libre, ils voulaient la rendre esclave. Qu'ils rougissent, eux et tous ceux qui seraient tentés de les imiter! Qu'ils baissent leurs yeux confus, quand ils entendront prononcer le nom de Doria. »

Ainsi s'exprimait, par la bouche d'Arioste, l'enthousiasme des contemporains :

Questi ed ognaltro che la patria tenta
Di libera far serva, si arrossisca;
Nè dove il nome d'Andrea Doria senta,
Di levar gli occhi in viso d'uomo ardisca.

pour venir recueillir les fruits d'une politique plus féconde encore que toutes ses victoires. Lorsqu'il eut, le 22 février 1530, placé sur sa tête la couronne de fer des rois lombards, établi des vice-rois à Naples et en Sicile, des ducs, ses feudataires, à Florence, à Ferrare, à Mantoue, à Milan, il n'y eut plus d'Italie. L'Espagne aspirait à la monarchie universelle, ce rêve de tous les conquérants, et semblait s'y diriger à grands pas. Pour échapper à cet ascendant qui menaçait de tout envahir, François Ier ne pouvait plus mettre son espoir que dans les luthériens d'Allemagne et dans le Grand Turc. Tel fut le résultat de la défection de douze galères. La marine peut peser d'un plus grand poids qu'on ne pense dans la destinée des États; seulement, il faut savoir s'en servir.

CHAPITRE XX

PRISE DU PEÑON D'ALGER PAR KHAÏR-ED-DIN BARBEROUSSE.

Nous avons plus d'un demi-siècle encore à parcourir avant d'arriver avec les galères de don Juan d'Autriche dans les eaux de Lépante; ce demi-siècle a été marqué par de grands évènements maritimes, par des évènements qui, pour la plupart, ne tournèrent pas à l'avantage de la Chrétienté. La gloire impérissable du fils de Charles-Quint aura été précisément de trouver l'ascendant de la marine ottomane si bien affermi que les Turcs étaient considérés, d'un aveu unanime, comme invincibles sur mer, et de n'avoir pas craint de s'adresser directement à ce fantôme qui faisait pâlir les plus intrépides généraux. La vieillesse de Doria fut sans doute une verte vieillesse; Doria, néanmoins, passé du service de la France à celui de l'Empereur, ne remportera plus guère de victoires. C'est pendant qu'il commande les flottes de Charles-Quint que nous voyons s'affirmer chaque jour de plus en plus la prépondérance des armées navales de Soliman.

Couronné par le Pape dans la cathédrale de Bo-

logne le 24 mars 1530, en paix avec la France et avec les Vénitiens, Charles-Quint s'était transporté en Allemagne où l'appelaient les troubles religieux suscités par les partisans de la réforme. Doria rentrait à Gênes, et un amiral espagnol, Roderic Portundo, se chargeait de reconduire à Carthagène la flotte de l'Empereur. La province d'Alger reconnaissait alors tout entière l'autorité de Khaïr-ed-din; seule, la ville d'Alger restait encore sous le canon de la forteresse espagnole. S'emparer du Peñon était devenu la principale préoccupation du frère d'Aroudj. Les tentatives antérieures prouvaient suffisamment que, sans grosse artillerie, on ne viendrait jamais à bout d'un fort que sa position mettait à l'abri des surprises et des escalades. Khaïr-ed-din fit fondre dans Alger même des pièces de fort calibre; il mit en outre l'embargo sur un galion français qui se trouvait par hasard au mouillage et le dépouilla de ses bouches à feu. La poudre lui manquait, car on en avait beaucoup consommé dans cette série de campagnes dirigées contre les Arabes aussi bien que contre les Chrétiens. Un bâtiment vénitien chargé de munitions de guerre venait de tomber au pouvoir des corsaires de Zerbi; Khaïr-ed-din fit sans marchander l'acquisition de cette heureuse capture.

Rapidement menée, la construction des batteries ne demanda que quelques jours; le feu s'ouvrit sur le Peñon le 6 mai 1530. La forteresse n'était

pas à plus de 200 mètres de la plage; Martin de Vargas, valeureux capitaine issu d'une de ces illustres familles de *vieux chrétiens* qui, depuis le temps de Pélage, combattaient les Maures, y commandait. Vargas avait déjà repoussé Aroudj; il se promettait bien d'infliger une leçon non moins sévère à Khaïr-ed-din. Au premier coup de canon des Turcs, il répondit par une décharge générale de son artillerie : une grêle de boulets et de balles s'abattit sur la ville. Maisons, minarets, mosquées, tout ce qui n'était pas abrité par le relief des remparts s'écroulait avec fracas. Durant huit jours, cette canonnade où les Algériens n'eurent pas le dessus se prolongea sans interruption. Les Algériens se décourageaient; Khaïr-ed-din jugea indispensable de faire donner ses galères. La diversion produisit un effet merveilleux; le front de mer était beaucoup moins bien armé que le front qui faisait face à la ville, et, chose infiniment plus grave, les pièces déjà fort en peine de riposter aux batteries de la plage se trouvaient, par le feu des vaisseaux, prises à revers. Obligés de se partager entre deux attaques, harassés de fatigue, décimés par des pertes journalières, les Espagnols finirent par faiblir. Le 16 mai, les parapets du fort étaient démantelés, les murs menaçaient ruine; ils présentaient même des brèches en maint endroit: Khaïr-ed-din résolut de hasarder l'assaut.

Depuis longtemps le vaillant corsaire appelait la

protection du ciel sur ses armes par le jeûne et par la prière : édifiées par son exemple, les troupes demandaient à grands cris qu'on les conduisît contre les Chrétiens. Mille trois cents Turcs armés de mousquets et d'arbalètes furent embarqués sur quatorze galiotes; Khaïr-ed-din voulut les commander en personne. La distance à parcourir était courte; les galiotes la franchirent rapidement à travers les volées d'artillerie. A peine les soldats ont-ils pris terre sur l'îlot qui sert de base au fort qu'ils dressent intrépidement les échelles contre la muraille. Les assiégés étaient à bout de résistance : l'audace des Musulmans les déconcerte. Vargas, presque seul, l'épée à la main, défiait encore l'ennemi du haut de la brèche; on le vit bientôt, atteint de plusieurs coups, chanceler et tomber baigné dans son sang.

Les Turcs se préparaient à l'achever. Barberousse écarta les yatagans et fit emporter ce captif dont il connaissait tout le prix. Vargas ne survécut pas à sa défaite. Les Espagnols ont prétendu que le Roi d'Alger, tel est le titre que les chroniqueurs donnent le plus souvent à Barberousse, furieux de ne pouvoir gagner son prisonnier à la foi musulmane, le fit expirer sous le bâton. C'est là une de ces atrocités que les Chrétiens ont plus d'une fois prêtées gratuitement à leurs fanatiques adversaires; rien ne prouve que Khaïr-ed-din ait ainsi déshonoré sa victoire. Ce que nous ferons moins diffi-

culté d'admettre, c'est que, dans la chaleur de l'action, une partie de la garnison du Peñon ait été massacrée. Cinq cents hommes environ échappèrent au tranchant du sabre; Barberousse les employa sur-le-champ à démolir le fort qui lui avait jadis causé tant de soucis : il ne voulait pas s'exposer à le voir retomber un jour aux mains des Espagnols. Les débris servirent à combler le canal qui séparait l'îlot de la terre ferme et formèrent une assez longue chaussée, une sorte de môle, à l'abri duquel vinrent désormais se ranger les galères.

CHAPITRE XXI

CAPTURE DE NEUF VAISSEAUX DE TRANSPORT ET DE DEUX MILLE SEPT CENTS SOLDATS ESPAGNOLS. — DÉFAITE DE RODERIC PORTUNDO.

Dans un empire trop vaste, l'œil du maître ne peut être partout. Au premier indice d'un projet d'attaque, le Peñon aurait dû être secouru : il le fut quand déjà ses murailles étaient rasées à fleur d'eau. Neuf vaisseaux de transport chargés de troupes, de munitions de guerre, de provisions, se montrèrent dans les premiers jours de juin en vue d'Alger. Pendant que les capitaines, cherchant vainement des yeux le fort qu'ils viennent ravitailler et qui n'existe plus, croient avoir manqué leur atterrissage, pendant qu'ils s'arrêtent, tâtonnent, hésitent à s'approcher de la côte, les Turcs courent à leurs chebeks, à leurs demi-galères, et, favorisés par la brise, se mettent à la poursuite des naves qui, cette fois, s'éloignent à toutes voiles. Les atteindre, les enlever à l'abordage, les ramener dans le port, fut l'affaire de quelques heures.

Le pieux historien des exploits d'Aroudj et de

Khaïr-ed din a raison : ce fut un beau jour pour l'Islamisme. Les habitants d'Alger s'étaient portés en foule sur la plage : quand ils voient débarquer deux mille sept cents captifs, leur enthousiasme ne connaît plus de bornes. Hélas! la joie des uns n'est que trop souvent faite du deuil et du malheur des autres. Les esclaves chrétiens, comme un troupeau qu'on mène à l'abattoir, ont été conduits au bagne : ils y rencontrent ce qui reste des anciens soldats de Vargas. Les malheureux confondirent leurs larmes; ils échangèrent aussi des paroles d'espoir. Que dirait Charles-Quint, lorsqu'il apprendrait la double catastrophe? Abandonnerait-il tant de chrétiens demeurés, en dépit de toutes les séductions et de toutes les souffrances, obstinément fidèles à la foi de leurs pères, tant d'Espagnols dont la captivité prolongée serait un opprobre pour l'Empire? L'épée de Charles-Quint ne tarderait pas à faire tomber leurs fers; aucun de ces infortunés prisonniers ne le mettait en doute. Ils mesuraient mal, hélas! les embarras du souverain sur lequel ils comptaient, et méconnaissaient, on ne le verra que trop dans la suite, la force de leur prison.

Les corsaires barbaresques se chargeaient cependant eux-mêmes de se rappeler à l'attention du puissant Empereur, dans le cas où il eût voulu oublier le sanglant affront fait à deux reprises différentes à ses armes : quinze de leurs vaisseaux ravageaient,

en ce moment même, la côte d'Espagne, incendiant les villages, enlevant les habitants, répandant par leurs dévastations une telle terreur que, de tous côtés, les populations fuyaient le littoral. Le général des galères espagnoles, Roderic Portundo, vieux marin formé au métier de la mer sur les côtes de Biscaye, venait, comme nous l'avons dit plus haut, de ramener à Carthagène les vaisseaux qui avaient conduit Charles-Quint en Italie : il sortit du port pour donner la chasse à ces impudents corsaires, les atteignit entre Fromentière et Ivice, et n'hésita pas à les attaquer. Il avait par malheur affaire à trop forte partie : les Musulmans abordèrent la galère capitane ; un coup d'arquebuse renversa Roderic Portundo, la poitrine trouée. La capitane se rendit la première : des douze navires dont se composait la flotte sortie de Carthagène, un seul réussit à s'échapper.

CHAPITRE XXII

DÉSASTREUSE EXPÉDITION DE CHERCHELL. — PREMIÈRE RENCONTRE DE DORIA ET DE BARBEROUSSE.

Le prestige de l'Empereur vis-à-vis de ses sujets se trouvait cette fois directement atteint, et l'outrage comblait la mesure. Charles-Quint le ressentit vivement. A dater de ce jour, sa résolution fut prise; il détruirait, quoi qu'il en pût coûter, ce nid de pirates d'où sortaient à chaque instant de si dangereux essaims : André Doria reçut l'ordre de préparer ses galères et d'aller opérer sur la côte de Barbarie une reconnaissance qui serait, à bref délai, suivie d'une expédition plus sérieuse. L'Empereur ne soupçonnait pas le prodigieux développement qu'avaient pris, en quelques années, ces établissements de corsaires répandus des frontières de la Tripolitaine aux limites de l'Empire du Maroc : au premier bruit de l'armement qui s'apprêtait à quitter le port de Gênes, toute cette marine irrégulière se concentre; Barberousse eut bientôt à ses ordres plus de quarante vaisseaux. Un corsaire de Smyrne, Sinan-Reïs, avait fait de Zerbi le centre de

ses opérations : il joignit le premier le roi d'Alger avec cinq galères. Une autre flotte, — la flotte de l'Ouest, — s'assemblait pendant ce temps à Cherchell, port situé à cinquante milles environ, à l'occident d'Alger.

C'est de Cherchell que Barberousse tirait la majeure partie de ses approvisionnements : il y faisait notamment fabriquer son biscuit. N'osant s'attaquer à la ville d'Alger qu'il savait sur ses gardes, Doria conçut l'espoir de surprendre au moins Cherchell. Ce grand bourg composé de maisons éparses n'avait point de remparts; seul, le château qui le dominait était à l'abri d'un coup de main : il eût fallu débarquer de l'artillerie pour le réduire. L'apparition inattendue de la flotte chrétienne remplit les Turcs de Cherchell d'épouvante; ils se hâtèrent de couler leurs vaisseaux, d'enfermer dans des souterrains leurs captifs, et coururent se renfermer dans la citadelle. Doria n'eut donc qu'à jeter ses soldats à terre pour être maître de la ville : plût à Dieu qu'il fût resté en même temps le maître de ses soldats !

L'ardeur du pillage entraîne les troupes débarquées, de maison en maison, jusque dans la campagne; les captifs délivrés se joignent à ces bandes avides pour avoir leur part du butin. Les Turcs, nous l'avons dit, s'étaient réfugiés dans la citadelle : dès qu'ils aperçoivent ce désordre, ils fondent sur les Chrétiens dispersés. Une vigoureuse

sortie a suffi pour les remettre en possession de la ville. Doria pouvait craindre que la retraite ne lui fût coupée. Le danger ne tarde pas cependant à rallier autour de lui une partie des soldats égarés dans la plaine : avec cette petite troupe il contient l'ennemi et recule en bon ordre jusque sous le feu de ses galères. Protégés par l'artillerie de la flotte, les Espagnols ont repris leur sang-froid : on procède sur-le-champ au rembarquement. Huit cents captifs sont d'abord transportés sur les vaisseaux qui, grâce à un temps propice et à la rapide déclivité du fond, ont pu, sans s'échouer, s'accoster au rivage. Les soldats à leur tour montent à bord des galères. On les compte : il en manque quatre cents environ. Pour ouvrir une voie de salut à ces imprudents pillards, il faudrait reprendre l'offensive, refouler les Turcs dans le château de Cherchell, aller battre le rappel dans la plaine : Doria se demande avec anxiété s'il en aura le temps.

La flotte de Barberousse, — un esclave chrétien en apporte l'avis, — a été, dès que les vaisseaux de Doria ont paru, appelée par les Musulmans au secours de Cherchell. Doria hésite, délibère : ses regards ne cessent de se reporter involontairement de la campagne couverte, en ce moment, de Turcs et d'Arabes, à l'horizon de la mer encore désert. Rien du côté du nord! rien du côté de l'ouest! Mais ce n'est ni des ports de

l'Espagne, ni des ports du Maroc que Barberousse doit venir. Regardez donc vers l'est : voilà le côté de l'inquiétude et du péril! Quelle est cette blancheur soudaine qui se détache au loin sur l'azur foncé du ciel? L'aile d'une mouette ne couvrirait pas tant d'espace. Plus de doute! L'horizon, en quelques minutes, s'est garni et comme hérissé d'un long bandeau de blancs chevaux de frise : une voile! deux voiles! vingt voiles! surgissent l'une après l'autre. Du haut de la penne, on peut les compter. L'ennemi est en vue! Dans deux ou trois heures au plus, avec le vent favorable qui le pousse, il sera sur la rade de Cherchell.

Doria prend sur-le-champ son parti. Il est dur de sacrifier quatre cents de ses compagnons, de les abandonner sur une terre qui n'aura guère de merci pour eux : il le faut cependant, si l'on ne veut préparer à Barberousse une victoire dont le retentissement doublerait ses forces. L'ancre est levée, et la flotte espagnole cingle de toute sa vitesse vers Mayorque. Poursuivie à grand renfort de rames et de voiles par les Barbaresques, Doria eut quelque peine à leur échapper. Deux transports chargés d'armes, de munitions et de vivres restèrent entre les mains des corsaires, qui ne levèrent la chasse qu'à l'entrée de la nuit.

CHAPITRE XXIII

DORIA PREND SA REVANCHE A PORTO-FARINA, SUR LA CÔTE DE LA TUNISIE. — IL EST CRÉÉ PAR CHARLES-QUINT PRINCE DE MELFI ET CHEVALIER DE LA TOISON D'OR. — BARBEROUSSE, DE SON CÔTÉ, TRANSPORTE SOIXANTE-DIX MILLE MAURES DE LA PROVINCE DE GRENADE DANS LA VILLE D'ALGER. — NOUVELLE INVASION DE LA HONGRIE PAR SOLIMAN.

Doria, — disons-le à sa louange, — ne voulut pas rentrer en Espagne sur un échec. Dès le lendemain, il revirait de bord et venait s'établir en croisière dans les parages du golfe de Tunis. A la hauteur de Porto-Farina, non loin de l'ancienne Utique, il eut la bonne fortune de rencontrer quatre vaisseaux que les Algériens envoyaient chercher du blé en Égypte. Il en captura un sur-le-champ; il se serait de même emparé des trois autres, si leurs équipages ne se fussent empressés de les jeter à la côte pour gagner au plus vite la montagne. Serrés de près, les mécréants n'eurent pas heureusement le temps de déferrer et d'emmener avec eux les

esclaves chrétiens. Doria trouva de nombreux rameurs enchaînés à leurs bancs.

C'était là le butin qu'il appréciait le plus. En joignant ces nouveaux captifs à ceux qu'il avait déjà délivrés à Cherchell, il pouvait reparaître le front haut devant Charles-Quint. L'Empereur, en effet, ne lui demanda pas compte de quelques soldats laissés en arrière, il ne voulut voir que le beau côté d'une expédition qui rendait à leurs foyers près de douze cents serviteurs du Christ. La principauté de Melfi[1] et l'ordre de la Toison d'or furent la récompense d'une campagne qui, malgré les allures triomphales du retour, n'en avait pas moins consacré aux yeux des Africains témoins de la fuite de Cherchell la suprématie navale de Barberousse.

En 1531, les corsaires d'Alger demeuraient les maîtres absolus de toute la portion de mer comprise entre la péninsule espagnole et la côte de Barbarie; Khaïr-ed-din, avec trente-six galiotes, parcourait constamment et dans tous les sens ce bassin. Des rivages de l'Andalousie les Maures persécutés lui tendaient les bras : il allait vers eux, en plein jour, pavillon déployé, les embarquant en masse, à la face du soleil. Nul vaisseau castillan ne se hasarda jamais à troubler ses opérations. En sept voyages, il enleva ainsi près de soixante-dix mille sujets à l'Espagne. Grâce à lui, cette Afrique que

[1] Melfi, — l'ancienne *Melfis*, — était une ville épiscopale de la Basilicate, avec un château fort bâti sur un rocher.

tant de convulsions avaient rendue déserte, se repeuplait à vue d'œil, et, ce qui doublait le prix de l'acquisition, elle se repeuplait d'habitants industrieux. A la même époque, sept mille esclaves chrétiens remplissaient le bagne d'Alger. Les fonderies, les chantiers étaient sans cesse à l'œuvre ; les travaux du môle se poursuivaient avec énergie. Il était impossible que ce dangereux développement n'attirât pas l'attention de Charles-Quint. Malheureusement l'Empereur n'avait pas que l'Espagne à défendre, et, bien plus sérieusement que l'Espagne, l'Allemagne elle-même allait être menacée. Au moment où Charles-Quint, en paix avec la France, tranquille du côté des Flandres et de l'Italie, songeait enfin à tourner ses armes vers l'Afrique, Soliman, le puissant Soliman, à la tête de deux cent mille hommes et de trois cents canons, envahissait la Hongrie.

CHAPITRE XXIV

PRISE DE CORON ET DE PATRAS PAR DORIA, AU MOIS DE SEPTEMBRE 1532.

Dans le danger pressant qui menaçait l'empire, il eût été passablement étrange que la flotte impériale demeurât inactive. Une diversion du côté du Péloponèse où Venise avait conservé des attaches, fut jugée opportune : Doria en fut chargé. Composée de trente-cinq naves et de quarante-huit galères, la flotte portait de onze mille à douze mille hommes de troupes de débarquement. L'armement, on le voit, était considérable. Sur quel point allait-il se diriger? Doria eut un instant l'idée de s'attaquer à Modon. La place, une des plus importantes du Péloponèse, assaillie l'année précédente par les galères de Malte, était sur ses gardes. Doria en examina de près les défenses : ne se croyant pas de force à enlever par un coup de main des fortifications où il ne découvrait aucun point faible, se souciant peu d'autre part de s'engager dans les longues et fastidieuses opérations d'un siège, il

appareilla du mouillage des îles Sapience et fit route pour Coron.

Le château de Coron couronne un promontoire peu élevé, joint au continent par un isthme : de chaque côté du promontoire on peut jeter l'ancre. Le 12 septembre 1532 l'attaque commença. Pendant que l'artillerie des naves foudroyait la ville, une batterie de onze canons établie à terre s'occupait de faire brèche aux murs du château. L'assaut, bien que donné avec une extrême vigueur aussitôt que la brèche fut jugée praticable, eut peu de succès. Les troupes italiennes y perdirent trois cents hommes, sans compter un millier environ de blessés. La ville heureusement, au moment même où les colonnes d'assaut, repoussées, se repliaient, se trouva subitement envahie par les soldats du Pape. Une partie des galères s'accoste alors au rivage : les marins se font un pont des antennes et des rames de leurs vaisseaux; ils parviennent ainsi, malgré la résistance opiniâtre des assiégés, à se loger sur la courtine de la forteresse. Les Turcs se voient contraints de se renfermer dans le réduit : le lendemain, ils demandent à capituler.

Doria se hâta de les prendre au mot. La garnison pourrait se retirer librement; elle emmènerait ses femmes, ses enfants, garderait ses armes, emporterait ses bagages. L'essentiel était d'avoir la place; le moindre secours qui s'y serait introduit en eût rendu la conquête impossible. Ahmed-Pacha venait

de prendre la mer avec quatre-vingts vaisseaux : il arriva trop tard. L'amiral génois laissa dans Coron deux mille Espagnols, sous les ordres de François Mendoza, et sur-le-champ, sans vouloir perdre un jour, fit voile avec toute la flotte vers Patras. Frapper un coup au sud, puis apparaître au nord, était, sans contredit, une manœuvre habile. Il n'y a que les flottes qui puissent mettre cette rapidité dans leurs mouvements. Doria trouva partout, excepté à Modon, l'ennemi peu préparé. Il enleva Patras avec autant de rapidité qu'il avait enlevé Coron, surprit les deux châteaux qui défendent l'entrée du golfe de Corinthe, et obligea les Turcs à se réfugier dans Lépante. Vers la fin du mois de novembre il rentrait triomphant à Gênes. Depuis un mois, le 12 octobre 1532, Soliman avait regagné Belgrade.

CHAPITRE XXV

RAVITAILLEMENT DE CORON, LE 2 AOUT 1533. — HABILE MANŒUVRE DE DORIA. — CORON SE REND AUX TURCS LE 1er AVRIL 1534.

Quand la pensée lui vint d'envahir la Hongrie, Soliman comptait sur une grande bataille. Il lui eût plu de se mesurer en personne avec Charles-Quint, de décider dans une seule journée à qui resterait l'empire : Charles-Quint, plus soucieux en cette occasion des intérêts de la Chrétienté que de sa propre gloire, se maintint obstinément renfermé dans Vienne ; Soliman, parti le 25 avril de Constantinople, en fut réduit, après avoir ravagé la Styrie, à opérer sa retraite sur le Danube « par des chemins aussi pénibles que le jugement dernier ».

Des négociations s'ouvrirent presque aussitôt à Constantinople. Rebuté par une campagne infructueuse, Soliman se montrait disposé à écouter les conseils de son grand vizir : Ibrahim le pressait depuis longtemps d'ajourner ses projets de conquête en Europe pour donner en Asie une base inébranlable à sa domination. L'Euphrate était la frontière natu-

relle de l'Empire: il fallait interdire aux Persans d'en approcher. Charles-Quint, de son côté, désirait très-vivement laisser à l'Allemagne le temps de se remettre des multiples épreuves qu'elle venait de traverser. Il offrait de rendre Coron à la Porte : il exigeait seulement en échange que la Porte lui fît restituer le Peñon d'Alger : « Le Sandjak d'Alger, répondait Ibrahim, appartient à Khaïr-ed-din : il n'est pas au pouvoir du Sultan de le lui ravir; le pourrait-il, que jamais sa fierté ne s'abaisserait à dépouiller un Musulman au profit des Chrétiens. Quant à Coron, c'est par nos armes, et non par un traité, que nous entendons en recouvrer la possession. Ahmed-Pacha n'a pas su secourir une place dont son inaction seule pouvait vous livrer les clefs : Loufti-Pacha fera mieux. Déjà soixante galères bloquent le port de Coron, dix autres galères attendent à Gallipoli l'ordre de mettre à la voile, et, par terre, le Sandjak-Bey de Servie est en route avec un corps d'armée, pour se joindre aux forces réunies par le Sandjak-Bey de Morée. »

Entre ces deux orgueils, — l'orgueil de Soliman et celui de Charles-Quint, — l'accord était impossible. Non moins que son orgueil, l'Empereur savait d'ailleurs son honneur engagé à ne pas laisser Mendoza sans secours. En confiant au vaillant capitaine espagnol le poste si périlleux de Coron, Doria lui avait solennellement promis de venir le ravitailler au printemps : Charles-Quint voulut

dégager la parole de son amiral. Douze galères toutes neuves, commandées par Don Alvaro de Bazan, reçurent l'ordre d'aller grossir la flotte qui se rassemblait en toute hâte à Gênes [1]. Les forces de Doria se trouvèrent ainsi portées à vingt-huit galères et à vingt-huit naves, sur lesquelles on embarqua deux mille cinq cents soldats espagnols. C'était bien peu encore pour faire face aux soixante-dix galères de Loufti-Pacha et à la grande armée du Péloponèse. Depuis le mois de mai 1533, Coron était bloqué par terre et par mer. Doria mit à la voile vers le milieu du mois de juin: il lui était

[1] Les Bazan sont originaires de la Navarre et de la vallée de Bazan ou Bastan dont ils ont pris le nom. Leur généalogie est certaine et continue à partir d'Iñico Ximenès, grand chambellan, qui vivait au douzième siècle et mourut vers l'année 1127. Le nom des Bazan a été surtout illustré par les Alvaro. Le premier de ces Alvaro était le fils cadet de Pierre, treizième seigneur de Bazan et premier vicomte de Valduerna, nouveau fief que Pierre reçut du roi de Castille Henri IV. Alvaro rendit de grands services aux Rois Catholiques, Ferdinand et Isabelle, dans la guerre de Grenade. Les Rois Catholiques le récompensèrent en lui donnant le commandement de Castel-Verde, dans l'Ordre de Saint-Jacques. Castel-Verde était un bourg fortifié qu'Alvaro avait arraché aux Maures en 1487. Alvaro II, fils d'Alvaro Ier, est généralement connu dans l'histoire sous le nom de marquis de Santa-Cruz. L'empereur Charles-Quint le nomma, en 1533, capitaine général des galères espagnoles. Nous le retrouverons le 7 octobre 1571 à la bataille de Lépante. Il mourut en 1587.

« Parmi les grands capitaines de mer, dit Brantôme, il faut aussi mettre le marquis de Santa-Cruz, car il a été très-bon. Je l'ai vu général des galères de Naples, d'où le roi d'Espagne le retira et, pour sa suffisance, s'en servit à la grand'mer Océane contre le milord Drake. Il défit Philippe Strozzi vers Tercère. » — Voyez dans les *Marins du quinzième et du seizième siècle*, t. I, p. 121 : *le Combat de l'île Saint-Michel.* — E. Plon, Nourrit et Cie, éditeurs.

recommandé de toucher à Messine pour y compléter ses vivres. De Messine, Doria expédia la plus rapide et la mieux armée de ses galères porter à Mendoza l'annonce d'un prompt secours et la solde arriérée des troupes, — dix mille écus d'or.

La garnison de Coron commençait à souffrir de la famine. Sans l'admirable énergie de son chef, elle se fût depuis longtemps rendue à merci. Le capitaine de la galère investie par André Doria de la dangereuse mission de forcer le blocus, Christophe Pallavicini, était un de ces nobles génois chez qui l'audace, vertu en quelque sorte héréditaire dans ces grandes Républiques marchandes, s'unissait à une connaissance approfondie du métier. Le canon de Mendoza tenait les Turcs à distance: Pallavicini, en serrant de très-près la côte, put entrer à Coron, y déposer son chargement, sortir du port comme il y était entré, en plein jour, à la vue de toute l'escadre ottomane, sans qu'aucun bâtiment ennemi essayât de l'arrêter. Quand il fut au large, les Turcs se lancèrent à sa poursuite; la rapide galère laissa bien vite ces chasseurs harassés en arrière.

Grâce à Pallavicini, Mendoza savait maintenant que l'Empereur ne l'oubliait pas : il réunit ses gens, leur distribua les dix mille écus d'or qu'il venait de recevoir et leur fit jurer de tenir jusqu'à la dernière extrémité. Doria cependant ne se relâchait point de sa prudence habituelle : bien décidé à secourir Coron, il n'avançait vers son but qu'à pas

comptés. Il commence par s'arrêter à Zante et de Zante envoie de nouveau reconnaître les abords de la place, la position et les allures de la flotte ottomane. Cette flotte, quand elle ne restait pas au mouillage dans le golfe de Calamata ou dans le canal des îles Sapience, croisait d'ordinaire à la hauteur du cap Gallo, c'est-à-dire à sept ou huit milles au moins du promontoire de Coron. Traverser la ligne de blocus avec des galères eût peut-être été facile : Doria, dans ce cas, n'avait qu'à faire résolûment la part du feu. Mais c'étaient des naves, des galions, tout un lourd convoi de vaisseaux à voiles qu'il s'agissait de conduire sous le canon du fort occupé par les Espagnols : la marche de cette partie de l'escadre ne dépendait pas de l'énergie des chiourmes; elle était commandée par les caprices du vent.

Prévoir, flairer la brise, avant qu'à la surface de l'eau la moindre ride l'annonce, va devenir bientôt, dès les premières années du dix-septième siècle, la science essentielle du capitaine ou de l'amiral, celle qui lui assurera le mieux la victoire. Que la brise restât fraîche, qu'elle continuât de souffler favorable, les galères de Loufti-Pacha n'auraient pas beau jeu contre ces proues massives qui d'un seul choc pourraient les écraser; le calme, au contraire, devenait nécessairement funeste à des navires subitement paralysés. Il fallait se défier du calme.

Le 2 août 1533, Doria dépassait la rade de Navarin, franchissait le canal des îles Sapience et se dirigeait en droite ligne vers le cap Gallo, ses navires à voiles rangés sur une file, ses galères déployées en arrière de cette avant-garde. Il était prescrit aux galions et aux naves de raser la terre d'aussi près que possible pour ne pas s'exposer à être entraînés au large et à manquer le port. Loufti-Pacha se mettait en bataille quand les Chrétiens parurent. Doria lance ses vaisseaux tête baissée sur le front que son adversaire lui oppose. La ligne ennemie ne résiste pas, elle livre passage à la flotte de Charles-Quint. Des coups de canon néanmoins s'échangent entre les naves qui cinglent à toutes voiles, emportées par une forte brise, et les galères ottomanes impuissantes à les arrêter.

Aux approches du cap Gallo, le vent abandonne la tête de la flotte : deux galions abrités par la terre se trouvent tout à coup en calme plat. Les galères turques accourent et jettent les grappins sur les navires chrétiens immobiles. Un des galions est à l'instant envahi, son équipage passé au fil de l'épée. L'autre galion oppose plus de résistance. Les Turcs ne réussissent pas à forcer la dernière barricade établie en travers de la poupe. Doria pendant ce temps a vu le danger : donnant l'exemple à ses capitaines de galères, il se précipite au secours des galions entourés.

La mêlée s'établit. Le vent qui a trahi les Espa-

gnols leur revient, par une faveur inespérée, en aide. Le groupe des combattants dérive insensiblement vers le promontoire que couronne le château de Coron. Aux premiers coups tirés par la forteresse, toute la flotte ottomane lâcha prise. Si les galions, en ce moment, se fussent retournés, si, plus maniables ou plus habiles à manœuvrer leurs voiles, ils eussent fondu sur les galères déjà ébranlées de Loufti-Pacha, Doria remportait certainement ce jour-là une victoire complète. Doria n'insista pas sur son avantage: nous le trouverons en toute occasion résolu sans doute, circonspect en même temps, jusqu'à la timidité apparente. Il laissa les Turcs se retirer tranquillement vers Modon. Le but de sa mission d'ailleurs était atteint : la place ravitaillée défia pendant plusieurs mois tous les efforts des Turcs.

La famine écartée finit cependant par reparaître : les assiégés mangèrent d'abord les ânes et les chevaux enfermés dans la citadelle; quand les ânes et les chevaux furent mangés, on dévora le cuir des chaussures. Des Grecs cédant aux tortures de la faim s'aventurèrent en dehors des remparts : ils furent saisis, écorchés vifs et brûlés sur le gril. Il n'était que temps de demander quartier. Le 1er avril 1534, le Sandjak-Bey de Servie prit possession de la ville et du château de Coron. La magnanimité dont nous avons vu André Doria, un an auparavant, faire preuve, sauva la malheureuse

garnison espagnole. L'ennemi lui accorda les conditions que les Ottomans avaient obtenues de l'amiral génois. Mendoza fut autorisé à faire venir des vaisseaux de Sicile. Sur ces vaisseaux, munis d'un sauf-conduit, il emporta sa grosse artillerie, ses bagages, et, ce qui valait encore mieux, la gloire d'une défense à jamais mémorable.

Le ravitaillement de Coron par André Doria est une des opérations les mieux menées que nous présente l'histoire maritime du seizième siècle. L'amiral agit dans cette campagne en manœuvrier consommé et en soldat intrépide. Peut-être la mollesse, la gaucherie de Loufti-Pacha le servirent-elles autant que « l'inexpérience indocile du compagnon de Paul-Émile » servit, s'il en faut croire le poète, l'entreprenant Annibal. Le succès, pour éclatant qu'il fût, l'aurait, sans contredit, été bien plus encore, si Doria l'eût remporté sur son ancien adversaire, Barberousse. Le Sultan et son grand vizir paraissent, eux aussi, avoir pensé que, dans ce cas, la fortune aurait probablement tenu la balance plus égale, car, malgré la blessure qu'un pareil choix devait infliger à l'amour-propre national, ce ne fut pas à un Turc, ce fut à un Barbaresque, à un simple corsaire, fils de ses œuvres et de ses rapines, qu'ils confièrent le soin de rétablir sur mer le prestige des armes ottomanes. Un hatti-shérif enjoignit à Barberousse de se rendre sans délai à Constantinople.

CHAPITRE XXVI

CROISIÈRES DES CORSAIRES BARBARESQUES SUR LES CÔTES DE PROVENCE ET DANS LE DÉTROIT DE GIBRALTAR. — OPULENCE D'ALGER.

L'expédition de Cherchell, — nous faisons sur ce point appel à vos souvenirs, — eut lieu en l'année 1530, deux ans avant la première expédition de Coron. Barberousse ne s'était pas contenté alors de poursuivre André Doria; il avait profité de son ascendant pour prêter aux Maures d'Espagne l'assistance la plus efficace[1]. Ce premier résultat obtenu, il voulut venger sur l'Italie les dégâts commis par les Chrétiens en Afrique. Parti d'Alger pour atterrir à Gênes, les vents le conduisirent en vue de Marseille. Bien que ses forces fussent considérables, elles ne l'étaient pas encore assez pour qu'il osât s'attaquer à une si grande ville. Ses compagnons le pressaient de mettre au moins le siège devant Toulon, deux fois ravagé par les Sarrasins vers la fin du douzième siècle, occupé

[1] Voyez page 196 à page 201.

en 1524 par les armées de Charles-Quint : Barberousse résista sagement à la tentation. « Il ne nous faut pas d'échec, dit-il. La terreur que nous inspirons nous rend aujourd'hui tout facile : ne laissons pas cette crainte salutaire s'affaiblir. »

Le vaste bassin des îles d'Hyères offrit à la flotte barbaresque un abri que la saison, fort avancée déjà, rendait doublement nécessaire. Les meilleurs capitaines de la côte africaine étaient, en ce moment, réunis autour de Barberousse. On voyait là le fameux Sinan de Smyrne qu'on appelait communément *le Juif,* et qui, sachant se servir de l'arbalète pour prendre la hauteur des astres[1], passait, aux yeux de ses compagnons plus ignorants, pour se livrer à l'étude de l'astrologie. On y rencontrait aussi, associés par une commune ardeur de pillage, Salih-Reïs, Chaaban, Dragut l'Anatolien et le propre fils de Barberousse, Hassan, qui devait, après son père, régner sur Alger. Tous ces corsaires infestèrent pendant plusieurs mois le canal qui sépare la Sardaigne et la Corse de l'Italie. Ils y cherchaient des occasions de butin et y trouvèrent plus d'une fois, les uns le naufrage, les autres la captivité.

Semblables croisières les éloignaient trop de leur base d'opération : ils y renoncèrent. Dès que la saison redevint favorable, ils rentrèrent dans le port d'Alger, s'y espalmèrent, y renouvelèrent leurs

[1] Voyez dans les *Marins du quinzième et du seizième siècle,* t. I, p. 14.

vivres, et se hâtèrent de passer sur les côtes de l'Andalousie. Les trésors du nouveau monde affluaient alors à Cadix : les corsaires n'hésitèrent pas à s'aventurer en dehors du détroit. La fortune récompensa bientôt leur audace. Sur ce terrain, la moindre prise suffisait pour enrichir une flotte. Tel navire capturé en vue de l'île de Léon rapporta au fisc d'Alger, pour le seul montant des droits de douane fixés à dix pour cent de la valeur totale de la prise, la somme énorme de cent mille ducats, — un million cent soixante-quinze mille francs environ. — Les écrivains musulmans de l'époque n'avaient-ils pas raison quand ils comparaient Alger à une jeune fiancée à laquelle chacun vient apporter son présent? Chaque jour augmentait la prospérité de cette ville, en qui Grenade semblait revivre; chaque jour la rendait plus redoutable aux deux péninsules, dont ses flottes menaçaient constamment les rivages.

CHAPITRE XXVII

BARBEROUSSE LAISSE LE GOUVERNEMENT D'ALGER A KHADIM HASSAN AGA ET SE REND AVEC QUARANTE GALÈRES A CONSTANTINOPLE.

Le Sultan cependant attendait Khaïr-ed-din avec impatience. Il l'avait mandé depuis plus d'un mois à Constantinople; mais ce voyage qu'il fallait accomplir à travers les escadres chrétiennes, en passant pour ainsi dire sous le canon de Malte, n'était pas un voyage sans quelque danger. Doria tenait la mer; Barberousse ne se souciait pas de tomber entre ses mains.

Le roi d'Alger avait d'ailleurs bien des dispositions à prendre avant de s'éloigner d'un État qu'il avait fondé et qui ne reposait pas encore sur de bien solides assises. Le point capital était de trouver un suppléant auquel il pût sans inquiétude déléguer ses pouvoirs. L'homme devait être ferme, habile, énergique; assez fidèle en même temps pour qu'on pût, à un moment donné, lui redemander le dépôt confié à ses soins. Khadim Hassan Aga, — en d'autres termes, Hassan l'eunuque, — parut

à Barberousse destiné par le ciel à ce poste important. Barberousse l'avait enlevé tout enfant sur la côte de Sardaigne et introduit, après une mutilation qui le rendit propre aux fonctions domestiques les plus intimes, dans son harem et dans sa confiance. Il s'était peu à peu attaché à cet intelligent et utile serviteur, au point de le traiter comme un second fils. La tâche dévolue à Hassan serait glorieuse : Khaïr-ed-din voulut en outre la lui rendre aussi facile que possible.

L'accumulation de sept mille esclaves chrétiens dans le bagne d'Alger était un sujet d'inquiétudes perpétuelles pour les Musulmans. Barberousse jugea nécessaire d'imprimer avant son départ une terreur salutaire à ces prisonniers. Il en fit saisir vingt sous prétexte de complot, et commanda sans autre forme de procès qu'on leur tranchât la tête. L'exemple lui répondait de la soumission des autres. Cette précaution prise, il fit avec moins d'inquiétude ses préparatifs de départ : au mois d'août 1533, il appareillait d'Alger avec sept galères accompagnées de onze fustes ou galiotes.

Quelle route allait-il suivre? Non pas la plus directe assurément, car nous le rencontrons d'abord remontant tout le long de la côte occidentale de Sardaigne. Un corsaire de Zerbi croisait déjà dans ces parages à la tête d'une flottille composée de quinze fustes; le corsaire et le roi d'Alger associèrent leurs forces. La jonction opérée, ils donnèrent

dans les bouches de Bonifacio et allèrent aborder sur la côte d'Italie, dans le voisinage de Monte Cristo. Le fort de Piombino leur tira quelques coups de canon; ils se rabattirent sur l'île d'Elbe et la mirent au pillage. Treize gros navires de Gênes se rendaient en Sicile pour en rapporter un chargement de blé. Barberousse leur donna la chasse, les atteignit sans peine et finit par s'en emparer. Dans l'action, qui fut chaude, le corsaire de Zerbi tomba frappé d'une arquebusade. Sa mort rompit l'association dont Barberousse, à coup sûr, était l'âme, qui devait cependant se dissoudre aussitôt qu'elle serait privée d'un de ses chefs. Il ne resta autour du roi d'Alger que les Algériens; les autres capitaines se dispersèrent, et chacun courut chercher fortune où l'inclina son instinct. Barberousse jugea qu'il ne gagnerait rien à prolonger davantage son séjour sur la côte d'Italie : il fit route à l'instant pour le canal de Malte.

Parvenu à la hauteur de la Pantellerie, une violente tempête le contraignit à fuir devant le temps. Une de ses galères s'entr'ouvrit et disparut sans qu'il fût possible de lui porter le moindre secours. Près de Lampedouse, l'escadre se rallia : Barberousse jeta un pied d'ancre sous cette île pour y renouveler sa provision d'eau. De Lampedouse, toujours poussé par la même tempête, il contourna, sans trop s'en approcher, l'île de Malte, et finit par arriver sans encombre à Sainte-Maure. Là, il ap-

prit que la mer était libre : après avoir ravitaillé Coron, Doria s'était empressé de faire voile pour la Sicile ; Barberousse pouvait poursuivre sa route vers l'Archipel en toute sécurité. Il n'en continua pas moins de se hâter avec une sage lenteur, désireux qu'il était de ne point montrer au Sultan des galères battues par la mer et désemparées. Il visita donc en passant l'île de Zante, alla mouiller dans la baie de Navarin, où s'était retirée la flotte turque, puis gagna la rade de Modon où il s'arrêta huit jours.

Mandé par le Sultan, il semble que Khaïr-ed-din eût pu sans crainte enfiler le Bosphore. L'étiquette ottomane a toujours été ennemie de la précipitation : de Modon, Barberousse se dirigea vers le golfe de Salonique. Il y mouilla et envoya sur une de ses galères un officier de confiance informer le Grand Seigneur de son arrivée dans les eaux de l'Anatolie. Cet officier devait solliciter humblement pour son maître l'insigne faveur d'aller baiser la poussière des pieds du Padischah.

La permission de monter jusqu'à Constantinople fut accordée sur l'heure au corsaire qui avait tant fait déjà pour la gloire de l'Islam. Barberousse assuré, grâce à sa prudence, d'un excellent accueil, franchit à l'instant l'Hellespont. Il voulut néanmoins, avant de pénétrer dans la mer de Marmara, s'arrêter une dernière fois devant Gallipoli. Deux jours entiers y furent employés à faire la toilette des ga-

lères : quarante voiles naviguant en bon ordre, couvertes de pavillons et d'étendards, rangèrent, au son des cors, la pointe du sérail, et allèrent, au milieu des salves d'artillerie, mouiller, comme un essaim qui s'abat, dans la Corne d'Or.

Le lendemain, Khaïr-ed-din était reçu par le Capitan-Pacha dans le palais qui s'élevait alors sur l'At-Meïdan. Au premier divan tenu par le Grand Seigneur, le Roi d'Alger fut admis à se présenter devant ce puissant prince, dont les historiens musulmans n'ont pas craint de comparer la gloire à celle de Djemschid, le héros fabuleux de l'Iran. Dix-huit reïs l'accompagnaient : chacun de ces reïs fut revêtu, au sortir de l'auguste audience, d'une pelisse d'honneur et, sur l'ordre du Sultan, se vit immédiatement conduit à l'arsenal de Tophana pour y exercer son industrie, « dans l'art de construire des vaisseaux ». Les Musulmans ne doutent de rien !

CHAPITRE XXVIII

VOYAGE DE BARBEROUSSE EN SYRIE, AU MOIS DE DÉCEMBRE 1533. — A SON RETOUR, BARBEROUSSE EST NOMMÉ, SUR LA RECOMMANDATION D'IBRAHIM, CAPITAN-PACHA.

L'habile inspirateur de toute la politique ottomane, Ibrahim, avait bien jugé qu'il ne fallait qu'un chef audacieux à la marine du Sultan pour qu'elle devînt promptement maîtresse absolue de la mer. Ce chef, il l'eût vainement cherché ailleurs que parmi les corsaires barbaresques : les Turcs proprement dits n'ont jamais eu le sens marin. Les ressources de l'Empire étaient immenses; il suffisait de savoir les mettre en œuvre. Malheureusement Ibrahim n'était plus à Constantinople, quand Khaïr-ed-din, mandé par le Sultan, y arriva. Le grand vizir venait d'être envoyé en Syrie pour y préparer l'expédition qui devait aboutir à la conquête de Tauris, puis bientôt après, l'année suivante, à la conquête de Bagdad.

Son absence rendit du cœur aux envieux et aux

mécontents. « Était-il sage, disaient ces Osmanlis de vieille roche, de confier le commandement de la flotte à un corsaire, quand le Sultan avait autour de lui tant de généraux éprouvés, tant de pachas blanchis sous les armes? Donnez les galères à ce pirate sans foi ni loi, à cet aventurier né d'une mère chrétienne; il disparaîtra un beau jour avec nos vaisseaux. » Ces murmures ne laissaient pas d'ébranler peu à peu la résolution encore mal affermie du Grand Seigneur. Aucun des prédécesseurs de Soliman ne lui avait donné l'exemple d'une semblable dérogation aux coutumes invétérées de la Sublime Porte; aucun ne se fût hasardé à infliger aux marins du Bosphore l'affront devant lequel ne reculaient pas les conseils du grand vizir. Ibrahim fut instruit par ses affidés des hésitations de son maître; il supplia Soliman de lui envoyer Barberousse : il tenait à toiser lui-même l'homme qu'il allait investir d'une si haute responsabilité. Au mois de décembre 1533, le roi d'Alger partit de Constantinople pour Alep.

Barberousse entrait, à cette époque, dans sa soixante-septième ou dans sa soixante-huitième année: «Courageux et prudent, dit son biographe, prévoyant à la guerre, dur au travail, constant pardessus tout dans les revers de fortune», il portait avec une majesté native l'ample et riche costume des Musulmans. Son poil roux, ses sourcils épais, sa structure carrée, que commençait à empâter un

embonpoint précoce, donnaient à sa physionomie et à tout l'ensemble de sa personne je ne sais quelle rudesse farouche qui répondait bien à l'idée qu'on pouvait se faire du chef résolu et impitoyable dont le nom seul, crié dans les batailles, mit tant de fois en fuite les vaisseaux chrétiens. Un sourire malicieux et empreint d'une suprême finesse, une élocution facile, révélaient en même temps, sous l'enveloppe du corsaire parvenu, l'habile politique fondateur de l'odjak d'Alger. A ces traits qui nous ont été transmis par l'historiographe de Charles-Quint, don Fray Prudencio de Sandoval, on reconnaît sans peine un homme de guerre. Cet homme de guerre est-il Barberousse ou Suffren? Au premier abord on serait assez embarrassé de le dire, tant la rapide esquisse conviendrait aussi bien à l'un de ces grands capitaines qu'à l'autre.

Malgré son âge avancé, Barberousse supporta fort allègrement les fatigues du voyage de Syrie: Ibrahim, du premier coup d'œil, devina dans ce vieillard alerte l'homme qu'il demandait depuis si longtemps au Prophète. « Nous avons mis la main, écrivit-il au Sultan, sur un véritable homme de mer; nommez-le, sans hésiter, pacha, membre du divan et capitaine général de la flotte. » De retour à Constantinople, Barberousse reçut des mains de Soliman un yatagan, une enseigne impériale et un bâton de justice, symbole du pouvoir absolu que le nouveau commandant en chef allait exercer désor-

mais dans tous les ports et dans toutes les îles relevant de la domination ottomane[1].

L'arsenal de Constantinople passa soudain d'un état de léthargie à une effervescence dont les habitants du Bosphore n'avaient pas eu depuis bien des siècles le spectacle. Pendant tout l'hiver, on construisit des galères; à la fin du printemps, le Sultan en put voir quatre-vingt-quatre rassemblées dans la Corne d'Or.

[1] Les hautes fonctions de capitan-pacha étaient, avant que Barberousse en fût investi, confiées à Keman-Kesh Ahmed-Bey, fameux par sa force herculéenne et pour son adresse à tirer de l'arc. Keman-Kesh, dont le nom signifie *archer*, mourut peu de temps après le retour de Barberousse à Constantinople.

CHAPITRE XXIX

EXPÉDITION DE SOLIMAN EN PERSE. — CONQUÊTE DE BAGDAD, LE 31 DÉCEMBRE 1534. — RETOUR DE SOLIMAN A CONSTANTINOPLE LE 8 JANVIER 1536.

Après bien des alternatives, Soliman avait fini par signer la paix avec l'Autriche et avec la Hongrie; il préparait en ce moment une grande expédition contre la Perse. N'ayant qu'une confiance très-limitée dans la foi des traités, il ne s'engageait pas sans quelque inquiétude dans cette entreprise lointaine, et se promettait bien, pendant qu'il marcherait sur l'Euphrate, de créer à Charles-Quint assez de soucis pour que le monarque infidèle ne songeât point à mettre à profit son absence. Barberousse était le meilleur instrument que Soliman pût souhaiter pour opérer cette diversion.

Le grand vizir avait déjà concentré ses forces dans la plaine d'Alep. Il reçut l'ordre d'entrer sur-le-champ en campagne. D'Alep, Ibrahim marcha droit sur Tauris. Cette ville était alors la capitale de l'empire persan. L'Euphrate fut franchi à la hauteur de Biredjik, et le 14 mai 1534, l'armée

arriva devant Diarbekir. Pendant six semaines tous les contingents de l'Asie vinrent s'y grouper autour du corps venu d'Alep : le 13 juillet, Ibrahim faisait son entrée à Tauris; Soliman n'y parut que le 27 septembre.

On pouvait croire que la chute de Tauris ferait tomber Bagdad. Cette place importante ne donnant aucun signe de soumission, il fallut bien songer à la réduire par les armes. La route la plus généralement suivie pour se rendre de Tauris à Bagdad, passe par Hamadan, s'engage dans les défilés de l'Elvend et traverse Kermanshah avant d'aboutir à l'Euphrate[1]. Dans ce trajet pénible la saison avancée fit périr beaucoup de bêtes de somme : une partie des canons, des bagages, des chariots de munitions, resta enfouie dans une terre profondément détrempée. Ces pertes et ces embarras ne furent heureusement pas connus à Bagdad : le gouverneur qui y commandait au nom du Shah de Perse, s'enfuit avec ses troupes, dès qu'il apprit l'approche de l'armée ottomane. Le 31 décembre 1534 Ibrahim était maître d'une ville aussi nécessaire à la sécurité de l'empire ottoman en Asie que Belgrade pouvait l'être en Europe. Soliman séjourna quatre mois à Bagdad. Il reprit ensuite lentement le chemin de sa capitale : Constantinople le revit triomphant le 8 janvier de l'année 1536.

[1] Voyez la carte jointe au 3e volume des campagnes d'Alexandre : *l'Héritage de Darius*.

CHAPITRE XXX

PENDANT L'ÉTÉ DE 1534, BARBEROUSSE SACCAGE TOUTE LA CÔTE D'ITALIE ET ESSAYE D'ENLEVER, POUR L'OFFRIR AU SULTAN, LA BELLE JULIE DE GONZAGUE.

La Chrétienté avait eu, par l'absence prolongée de Soliman, près de dix-huit mois pour reprendre l'avantage sur les Ottomans laissés à eux-mêmes; si elle ne mit pas ce temps à profit, il en faut sans doute accuser d'abord ses dissensions, mais il est juste aussi de tenir compte de l'importante diversion que, conformément aux ordres du Sultan, Barberousse opéra sur les côtes d'Italie et sur la côte d'Afrique pendant tout l'été de 1534. En partant pour l'Asie Mineure, Soliman voulut confier à Khaïr-ed-din quatre-vingts navires et huit mille janissaires; il lui faisait en outre remettre pour ses dépenses ultérieures huit cent mille ducats, — plus de neuf millions de francs. — Quel emploi le Sultan assignait-il à ces forces et à ce trésor? Le Sultan s'en rapportait au zèle de Barberousse. Sans rompre ouvertement la paix, il désirait que le vieux corsaire tînt la flotte ottomane en haleine

et les Chrétiens dans de constantes alarmes. Les Barbaresques, pas plus que les chevaliers de Malte, n'étaient jamais compris dans ces trêves trompeuses qui suspendaient souvent pour de longues années les hostilités entre les grands États de l'Europe méridionale et la Porte. Barberousse livré à ses inspirations était censé agir pour son propre compte et sous sa responsabilité personnelle.

Des expéditions qui ont uniquement le butin pour objet sont bientôt combinées : Barberousse commença par surprendre Reggio, dans le détroit de Messine. De Reggio à Naples il ravagea et dépeupla tout le littoral, incendiant les villages, détruisant les vaisseaux, emmenant en esclavage les équipages et les habitants. Il réussit ainsi à rassembler près de onze mille esclaves chrétiens. Hommes, femmes, enfants, tout parut au forban de bonne prise. La plus belle proie pourtant, celle qu'il convoitait au-dessus de toute autre, allait lui échapper.

A quatre-vingt-huit kilomètres au nord-ouest de Naples, dans la terre de Labour, séparée du rivage par un lac, dont deux canaux conduisent les eaux à la mer, est située la ville de Fundi. Là résidait la veuve de Vespasio Colonna[1], la jeune et belle Julie de Gonzague, duchesse de Trajetto et comtesse

[1] Vespasio Colonna, duc de Trajetto, comte de Fundi, mort en 1528, avait épousé en secondes noces Julie de Gonzague, dont il n'eut point d'enfants

de Fundi, une vraie déesse descendue du ciel :

Giulia Gonzaga, che dovunque il piede
Volge, e dovunque i sereni occhi gira
Non pur ognaltra di beltà le cede,
Ma come scesa dal ciel Dea, l'ammira.

Devenue veuve en 1528, Julie prit pour blason une amarante appelée *Fleur d'amour,* avec la devise : *Non moritura.* Barberousse songeait à faire hommage de cette rare et célèbre beauté au harem du Sultan. A l'entrée de la nuit, il jette ses soldats à terre. Personne n'a vu débarquer les mécréants : ils se glissent jusqu'à Fundi avec tant de mystère, que Julie de Gonzague faillit être surprise au lit. Elle n'eut que le temps de s'élancer sur un cheval et de s'enfuir dans un état de nudité presque complet. « Le malheur de la dame, dit Brantôme, fut que, tombant de Sille en Caribde, elle vint, en se sauvant, à tomber parmi des bandits du royaume... » Il n'est pas question de brigands chrétiens dans le récit que nous a laissé de cette singulière aventure un écrivain contemporain, Paul Jove, évêque de Nocera. Nous n'en sommes pas moins avec Barberousse et Julie de Gonzague en plein roman de chevalerie.

Fugge Angelica sola e da Rinaldo
Via si dilegua il suo fido destriero.

Déçus dans leur projet d'enlèvement, les Turcs mirent Fundi au pillage. Ils ne prolongèrent pas d'ailleurs leur incursion sur la côte d'Italie; un dessein plus sérieux les ramena sur la côte d'Afrique.

CHAPITRE XXXI

BARBEROUSSE S'EMPARE DE TUNIS AU NOM DU PRINCE RASCHID ET EN CHASSE MULEÏ-HASSAN, VINGTIÈME ROI DE LA DYNASTIE DES BENI-HAFFS.

Les sultans de Tunis ne reconnaissaient qu'à demi la suprématie de la Porte. A Tunis régnait en 1534 une dynastie arabe, vieille de trois cent cinquante ans, qui eut ses jours de grandeur et ne vécut pas constamment en hostilité avec les Chrétiens. Barberousse avait conduit à Constantinople, lorsqu'il y fut appelé par les ordres du Grand Seigneur, un prince tunisien du nom de Raschid, prince fugitif, échappé au massacre général par lequel le Sultan Muleï-Hassan crut nécessaire, en montant sur le trône, d'affermir son pouvoir : seul survivant de quarante-quatre frères, Raschid trouva un asile dans la province d'Alger. Barberousse le destinait à être l'instrument d'une conquête qu'il méditait depuis longtemps. Après l'avoir présenté à Soliman, il se proposait de le ramener sur les côtes de la Tunisie et de se servir de son nom pour grouper autour de lui les mécontents. Au dernier mo-

ment, le Sultan fit disparaître Raschid : Barberousse n'en modifia pas pour cela ses projets. De l'Italie dévastée, il passa d'abord en Sardaigne, y fit quelques ravages et vint enfin débarquer ses huit mille janissaires à Bizerte. L'accueil empressé qui lui fut fait par les habitants parut de fâcheux augure au Sultan de Tunis : Muleï-Hassan connaissait l'audace de Barberousse ; il se soucia peu de l'attendre dans l'enceinte d'une ville dont les portes seraient peut-être livrées. Sur-le-champ sa résolution fut prise : emportant ses trésors, emmenant avec lui ses femmes, ses enfants, les serviteurs les plus dévoués de son harem, il se retira au milieu des Arabes, dans le pays des dattes. Sa prudence en cette occasion le conseillait bien : s'il fût resté dans Tunis, Barberousse le faisait prisonnier.

A peine, en effet, la flotte parut-elle devant la Goulette, qu'un mouvement unanime, provoqué par les Oulémas et par les Cheikhs, mit, sans coup férir, la ville au pouvoir des soldats de Soliman accueillis partout comme des libérateurs. Jamais conquête ne fut plus facile. Le 22 août 1534, les Tunisiens prêtaient serment de fidélité au fantôme de prince sous le nom duquel Barberousse s'apprêtait à régner et que les Tunisiens ne virent jamais.

CHAPITRE XXXII

EXPÉDITIONS DES CHRÉTIENS EN TUNISIE, DE L'ANNÉE 1088 A L'ANNÉE 1519.

Il était résulté un très-grand dommage et une perpétuelle inquiétude pour l'Espagne de la destruction du Peñon d'Alger. Qu'il s'élevât en face de la Sicile, à la place du pouvoir amolli des Beni-Haffs, une domination vigoureuse, entreprenante, semblable à celle qui occupait Alger, l'Italie n'aurait pas moins à souffrir que l'Espagne du dangereux voisinage des Barbaresques. Tout sollicitait Charles-Quint à intervenir : il était en paix avec ses voisins; Soliman faisait, en ce moment, la guerre en Perse, et le Sultan dépossédé de Tunis invoquait sans le moindre scrupule, pour arriver à remonter sur son trône, le secours des ennemis de sa foi et de son peuple. Les devoirs que Charles-Quint venait de contracter envers l'Italie lui imposaient l'obligation de préparer une expédition en Afrique; son instinct de chevalier le poussait à la conduire en personne. Tout Flamand d'origine qu'il pût être, l'Empereur avait encore trop de sang

espagnol dans les veines pour ne pas tressaillir au seul nom des Maures.

L'empire de la Méditerranée n'appartient pas nécessairement à l'Europe méridionale : rien n'empêcherait qu'il ne devînt le lot d'une puissance africaine ; les Vandales et les Sarrasins l'ont, aussi bien que les Romains, exercé. Arrivés en seize ans à l'extrémité du continent qui se développe presque en ligne droite du détroit de Gibraltar au désert de Syrie, les Arabes, au commencement du huitième siècle, passèrent en Espagne. Je ne sais quel instinct commun à toutes les races nomades les avait déjà fractionnés en un nombre infini de tribus : les unes parcouraient les grandes plaines de la Numidie et de la Mauritanie avec leurs troupeaux ; les autres, restées en relation avec les conquérants de l'Espagne, s'établirent dans les villes maritimes ruinées depuis longtemps par des invasions successives. Elles en relevèrent peu à peu les débris.

Pendant plusieurs siècles cette poussière de peuples s'agita dans le tourbillonnement stérile des guerres intestines. Il en sortit enfin trois ou quatre agglomérations qui constituèrent l'Afrique septentrionale à peu près dans l'état où nous la voyons aujourd'hui. La principauté de Tlemcen représentait alors l'Algérie actuelle ; Mehdiyé, fondée en 916 par un Syrien qui s'arrogea le titre de Calife ; Tripoli, relevée de ses ruines en l'an 800 par le chef des Aglebs, devinrent également le siège

de dynasties indépendantes. Gênes et Pise ouvrirent les hostilités contre ces cités barbaresques; les princes normands les continuèrent, dès qu'ils eurent occupé la Sicile, avec plus de vigueur encore. En 1088, Mehdiyé fut prise par les Génois et par les Pisans. Rachetée à prix d'or en 1158 par un prince arabe, elle passa deux ou trois fois, dans l'espace de quelques années, — de 1158 à 1180, — des mains des Arabes à celles des Normands, pour retomber finalement au pouvoir des Arabes. En 1206, après bien des révolutions, Mehdiyé, — l'ancienne Thapsus, — appartenait à la puissante famille des Beni-Haffs, famille que saint Louis, en 1270, espéra convertir à la foi chrétienne, et qui régna pendant trois cent cinquante ans sur la Tunisie.

On sait combien fut stérile cette grande expédition pour laquelle les rois de France, de Naples et de Navarre avaient réuni leurs armées. Le 4 juillet 1270, saint Louis, dans la cinquante-troisième année de son âge et la quarante-deuxième de son règne, s'était embarqué à Aigues-Mortes. Le 8 juillet, la flotte, composée d'environ six cents voiles, arrivait en rade de Cagliari, et le 17 juillet se trouvait en vue de Carthage. Des négociations s'entamèrent aussitôt après le débarquement. Saint Louis ne voulait ni conquérir, ni occuper le royaume de Tunis : il ne recherchait dans cette première étape vers la Terre sainte que des garan-

ties pour la sécurité de la Sicile et pour la navigation des vaisseaux obligés de ranger la côte d'Afrique, quand ils allaient commercer dans le Levant. Le typhus, par malheur, emporté d'Aigues-Mortes, développé par l'encombrement pendant la traversée, éclata tout à coup avec une violence inouïe dans l'armée. Saint Louis y succomba le 25 août. Charles d'Anjou arriva pour recueillir le dernier soupir de son frère et pour réaliser la pensée qui avait inspiré l'expédition. Il battit les Sarrasins, leur imposa le 29 octobre un traité qui stipulait, avec le payement des frais de la guerre, l'abolition de la course, rembarqua aussitôt après son armée et, le 17 novembre, s'éloigna du funeste rivage qui venait de ravir à la France le meilleur des rois, à la chevalerie chrétienne son dernier modèle. Dès le lendemain Charles d'Anjou entrait dans le port de Drapani, asile peu sûr pour la flotte qui le suivait, car la tempête n'y brisa pas moins de vaisseaux qu'elle n'en fit périr au large.

Le prince de Tunis s'était reconnu, comme ses prédécesseurs, tributaire du roi de Sicile : on ne pouvait guère espérer qu'il respecterait cet humiliant traité le jour où il ne sentirait plus l'épée des chevaliers levée sur sa poitrine : la piraterie ne tarda donc pas longtemps à reprendre ses anciennes allures; en 1388, ses déprédations étaient devenues insupportables. Le doge de Gênes, Antoniotto Adorno, appela, par ses lettres, par ses

ambassadeurs, les chevaliers anglais et français à une nouvelle croisade qui, cette fois, devait avoir, non plus Tunis, mais la partie orientale de la Régence pour objet. Une première expédition partie de Gênes, sous les ordres du frère du Doge, Raphaël Adorno, s'empara de l'île Zerbi située à l'extrémité méridionale de la Petite Syrte. L'année suivante, au mois d'août, la croisade prit de bien autres proportions : quarante galères et vingt naves transportèrent de Gênes sous les murs de Mehdiyé, avec le duc de Bourbon, le sire de Coucy, le comte d'Eu, le Dauphin d'Auvergne, c'est-à-dire, avec la fleur de la chevalerie française, huit mille hommes d'armes et douze mille arbalétriers. Que ne devait-on attendre d'une expédition aussi considérable!

La croisade n'eut cependant aucun résultat. Les Sarrasins restèrent enfermés dans leurs murs, les Croisés chevauchèrent vainement à travers la campagne sans pouvoir trouver l'occasion de rompre une seule lance. Leur impatience finit par les conduire dans une embuscade : ce fut le seul jour où ils eurent à combattre un autre ennemi que le soleil dévorant qui les décimait. Aux approches de l'hiver, la flotte regagna Gênes ; les Croisés de leur côté, humiliés et déçus, regagnèrent la France. La terre africaine n'était décidément pas faite pour les œuvres de chevalerie.

Un demi-siècle plus tard, cependant, un belli-

queux souverain, qui fut roi d'Aragon en 1416, et roi de Naples en 1435, Alphonse le Magnanime, voulut revendiquer une possession qu'il considérait comme un des anciens apanages de la couronne de Sicile. A l'exemple des Génois et des Pisans, il commença par soumettre l'île de Zerbi. La chose alla de soi et ne donna lieu à aucun embarras. Quand le roi Alphonse se présenta devant Mehdiyé, quand il eut vu la force de la position, la solidité des murailles, il renonça très-sagement à poursuivre une conquête qui lui aurait coûté de trop grands sacrifices.

Les Africains seraient donc restés les maîtres chez eux, si le roi Ferdinand le Catholique et le cardinal Ximénès n'eussent cru indispensable de ravir aux Maures qui fuyaient journellement l'Espagne, des asiles d'où ces persécutés entretenaient un esprit de révolte dans la Péninsule. Au début, tout parut sourire aux vainqueurs de Grenade : les places maritimes devenaient l'une après l'autre la proie des Chrétiens. Malheureusement le bruit des richesses du nouveau monde qui passaient sans cesse devant le détroit de Gibraltar, attira dans ces parages une nuée de corsaires, presque tous aussi déterminés qu'Aroudj et Khaïr-ed-din : les Arabes de la plaine et ces écumeurs de mer unirent leurs efforts : on vit dès lors une période de revers succéder brusquement à ce temps trop court de conquêtes faciles.

L'Europe ne s'est jamais bien rendu compte des nécessités d'une occupation en Afrique. L'occupation restreinte, l'occupation bornée aux places du littoral, a toujours fini, après de grandes dépenses, par aboutir à d'humiliantes retraites. Pierre de Navarre n'eut pas plus de succès en 1519 devant Mehdiyé que n'en avait eu le duc de Bourbon en 1389. Nous avons vu quels désastres Aroudj et Khaïr-ed-din ajoutèrent bientôt à ce premier insuccès. Il semblait réservé à un règne glorieux à tous les titres, au règne de Charles-Quint, de les réparer.

Concertée entre Charles-Quint, André Doria et le marquis del Guasto[1], l'expédition de 1535 fut préparée avec une activité merveilleuse et dans le plus profond mystère.

[1] Alphonse d'Avalos, marquis del Guasto, fils d'Iñigo II d'Avalos, était cousin du fameux marquis de Pescaire, qui joua un si grand rôle à Pavie.

Del generoso, illustre e chiaro sangue
D'Avalo vi son dui...
L'uno Francesco di Pescara invitto,
L'altro Alfonso del Vasto...

CHAPITRE XXXIII

DÉBARQUEMENT DE CHARLES-QUINT A PORTO-FARINA LE 16 JUIN 1535. — PRISE DE LA GOULETTE LE 14 JUILLET. — ENTRÉE DE L'ARMÉE A TUNIS LE 21 JUILLET. — TRAITÉ CONCLU LE 8 AOUT 1535, AVEC MULEÏ-HASSAN REPLACÉ SUR SON TRÔNE. — DÉLIVRANCE DE TRENTE MILLE ESCLAVES CHRÉTIENS.

Le 29 mai 1535, pendant que Soliman, maître de Bagdad, ramenait à travers le Kurdistan son armée à Tauris, Charles-Quint, accompagné de l'élite de la noblesse espagnole, s'embarquait à Barcelone, au milieu des salves d'artillerie, des fanfares sonnées par les cors et des acclamations poussées par un peuple immense. La flotte, commandée par André Doria, comptait soixante-deux galères et cent cinquante naves; les troupes, placées sous les ordres du marquis del Guasto, se composaient de vingt-cinq mille fantassins et de six cents lances. Au mois de juin toutes ces forces, parties, les unes de la Spezzia, les autres de Barcelone, se trouvèrent rassemblées en Sardaigne, dans la

baie de Cagliari. Le 16 juin, le débarquement s'opérait à Porto-Farina, et les troupes se mettaient en marche pour venir attaquer le château qui commande l'entrée du lac de Tunis. Ce château que les chroniqueurs arabes désignent sous le nom de *Hol-Kol-Ouad,— le hausse-col,—* et que les Chrétiens appellent encore aujourd'hui la Goulette, résista pendant trente-deux jours à la double attaque des soldats de Charles-Quint et des naves d'André Doria.

Trop faible pour s'opposer au débarquement, la flotte de Khaïr-ed-din, laissée aux soins de Sinan-Reïs, s'était retirée dans la darse que protégeait, avec la forteresse de Hol-Kol-Ouad, le *Bordj-al-oioum,* — autrement dit le *château des sources.* — Sinan-Reïs multipliait avec une extrême ardeur ses sorties : trois généraux italiens, — le comte de Sarno[1], Jérôme Spinola et le marquis de Finale, Marc-Antoine Carretto[2], — tombèrent mortellement frappés sous les murs de la Goulette. Le 14 juillet, la place fut emportée d'assaut. Cent

[1] Gieronimo Tutavilla, comte de Sarno.

[2] Un Spinola fut consul de Gênes en 1102; un Carretto était marquis de Finale en 1243. La Ligurie ne connaissait pas de plus nobles et plus anciennes familles. André Doria avait épousé la veuve d'un marquis de Carretto; Filippino Doria, le vainqueur d'Amalfi, était fils de Bartolomeo Doria et de Lucrezia dal Carretto. Doria autorisa le fils de sa femme, Marc Antonio dal Carretto, à joindre à son nom celui de Doria, et lui fit don de la principauté de Melfi.

bâtiments de diverses grandeurs et trois cents pièces d'artillerie furent le trophée de cette première victoire.

Le 20 juillet, l'armée allait camper à cinq milles environ de Tunis. Khaïr-ed-din avait fait, en avant de la place, quelques préparatifs de défense: une grande redoute, toute garnie d'artillerie, commandait le passage. Les Espagnols enlevèrent cet ouvrage de vive force et y tuèrent deux cent cinquante Maures. Les Espagnols étaient alors les premiers soldats du monde : deux siècles de combats les avaient aguerris, et une foi impétueuse leur montrait, comme aux Musulmans, dans le champ de bataille le plus sûr chemin vers le ciel. Ils s'établirent sur le terrain conquis pour y attendre le jour. Le bivouac fut des plus pénibles : une pluie battante ne cessa de tomber, du coucher du soleil jusqu'aux premières lueurs de l'aube. Barberousse s'était porté en dehors de la ville avec son armée composée d'environ huit mille hommes, presque tous Asiatiques et tirés en majeure partie du pachalik de Marash. Il témoignait l'intention de livrer bataille : cette démonstration ne pouvait être qu'une feinte, car il n'avait point de forces qu'il osât opposer à une armée telle que celle de Charles-Quint, qui comptait dans ses rangs les meilleurs soldats et les capitaines les plus renommés de l'Europe. Ce que Barberousse devait tenter, c'était de tenir en échec, pendant quelques jours,

des troupes campées sur un terrain sans eau et fort éprouvées déjà par la maladie : la soif et le soleil n'auraient pas tardé à lui assurer un triomphe facile.

La fortune souriait encore à Charles-Quint : elle arma en sa faveur vingt mille esclaves chrétiens laissés sous une garde insuffisante dans la ville. Ces captifs s'échappèrent du bagne et coururent s'emparer de la Casauba. La partie était définitivement perdue pour les Maures : Barberousse prit sur-le-champ, à travers les montagnes, la route de Constantine. Quand, le 21 juillet, l'Empereur se présenta devant Tunis, il en trouva les portes ouvertes. Deux jours de pillage furent, dit-on, accordés à l'armée pour la dédommager de ses longs labeurs. Il est difficile cependant d'admettre avec certains historiens que trente mille personnes aient été égorgées et dix mille autres réduites en esclavage, dans une ville qu'on nous représente comme abandonnée par la majeure partie de ses habitants. La seule chose qui reste avérée, c'est le traité d'alliance conclu le 8 août 1535 entre Charles-Quint et Muleï-Hassan, replacé par les Espagnols sur le trône. Trente mille esclaves chrétiens furent, à cette occasion, rendus à la liberté.

La prise de Tunis était-elle donc, comme le prétendait le comte d'Anguillara, commandant, devant la Goulette, les forces de l'Église, « un pauvre fait d'armes et de bien peu de gain » ? Nous les con-

naissons, ces soldats maussades dont l'humeur morose ternirait toutes les gloires, si l'on voulait ajouter quelque foi à leurs relations dénigrantes[1]. Les bénédictions de la Chrétienté ne nous laissent aucun doute sur l'importance et les heureux résultats d'une expédition où le vaillant Empereur avait joué, comme saint Louis, sa réputation militaire, sa vie et son armée.

[1] Gentil Virginio, comte d'Anguillara, fils de Charles d'Anguillara et de Porzia Savelli, fut un condottiere employé par Clément VII, dans ses démêlés avec la faction impériale des Colonna. En 1526, le Souverain Pontife l'expédia, en même temps que le comte de Pitigliano, contre les Siennois qui venaient de renverser le régime existant, pour faire triompher la faction favorable à Charles-Quint. Le 7 décembre 1534, le pape Paul III nomma le comte d'Anguillara général des galères pontificales pour trois ans. En 1539, Virginio d'Anguillara prit parti pour François Ier, qui le nomma chevalier de Saint-Michel. En 1543, le commandement de la flotte française lui revenait de droit : on lui préféra le duc d'Enghien. Justement mécontent, Virginio tomba en disgrâce et resta trois ans en prison. Il mourut à Rome en 1548.

CHAPITRE XXXIV

BARBEROUSSE S'EMPARE DU CHATEAU DE MINORQUE ET RAMÈNE DE CETTE ILE CINQ MILLE SEPT CENT CAPTIFS.

Le 1er août, Charles-Quint fit sortir son armée de Tunis et l'envoya reprendre ses positions en face du château des Sources : le 17 août, il la rembarquait sur la flotte de Doria et quittait avec elle les côtes de Barbarie. Par le pacte du 8 août, Muleï-Hassan cédait aux chrétiens qui lui avaient rendu le pouvoir, l'entière possession du fort de la Goulette : Bernard de Mendoza fut chargé de garder ce poste important avec un millier de soldats espagnols.

Quant à Khaïr-ed-din, il restait, suivant la remarque du comte d'Anguillara, «toujours redoutable». Les Maures et les Numides n'ont-ils pas, de tout temps, éternisé la guerre ? Charles-Quint n'avait jamais songé à le poursuivre dans ces plaines infinies dont Salluste nous a si bien dépeint l'implacable sécheresse : il se réservait d'achever dans une autre expédition, si le ciel continuait à le seconder, la destruction de la puissance barbaresque. « Bar-

berousse, écrivait le comte d'Anguillara, va, dit-on, passer de Constantine à Bone, où il a, par prévoyance, laissé quinze de ses galères. A Bone, il s'embarquera pour Alger. Il a perdu à la Goulette quarante galères, quantité de galiotes et de barques; cependant, outre les vaisseaux qui l'attendent à Bone, il lui reste encore dans le port d'Alger cinquante navires et trois mille esclaves. »

Trente vaisseaux espagnols avaient été détachés sur Bone par Charles-Quint, avec ordre de s'y emparer à tout prix des quinze galères de Barberousse; les batteries qui protégaient le mouillage obligèrent les Espagnols à se retirer après une démonstration peu sérieuse. Au retour du printemps, Barberousse se trouva en mesure de reprendre la mer avec trente-deux bâtiments. Pour recouvrer son ancienne influence, il lui fallait du butin et de nouveaux captifs : une seule campagne de course les lui fournirait. Barberousse alla d'abord jeter l'ancre sur la côte de Mayorque, à quinze milles environ de la ville de Palma, capitale de l'île. De ce poste d'observation il guettait les navires que les communications établies, depuis l'occupation de la Goulette, entre l'Espagne et Tunis ne pouvaient manquer de faire, un jour ou l'autre, passer à sa portée. Le commandant de la Goulette envoyait précisément en ce moment même au port de Carthagène plusieurs vaisseaux chargés de Turcs et de Maures dont l'emploi était tout trouvé sur les galè-

res à court de rameurs. Ce convoi n'alla pas au delà du canal des Baléares : il tomba tout entier au pouvoir des croiseurs de Barberousse. Aussitôt après cette capture, craignant que sa présence sur la côte de Mayorque ne fût éventée, Barberousse se hâta d'aller tendre ailleurs ses filets. Il n'était pas homme d'ailleurs à se contenter des minces profits qu'il pouvait se promettre de ces rencontres fortuites; il en voulait d'assez considérables pour payer les frais d'un grand armement. Un hardi coup de main sur le château de Minorque récompensa enfin les Musulmans de leurs peines et les indemnisa dans une large proportion de leurs dépenses. Cinq mille sept cents chrétiens, au nombre desquels se trouvaient huit cents blessés, déposés à Minorque par la flotte de Charles-Quint à son retour de l'expédition de Tunis, s'étaient réfugiés dans ce château : ils allèrent repeupler le bagne d'Alger.

CHAPITRE XXXV

MEURTRE DU GRAND VIZIR IBRAHIM. — INFLUENCE PRÉPONDÉRANTE DE BARBEROUSSE. — SECONDE INVASION DE LA PROVENCE PAR CHARLES-QUINT.

Charles-Quint quittait les côtes de Barbarie le 17 août 1535; Soliman effectuait sa rentrée triomphale à Constantinople le 8 janvier 1536. Il était à prévoir qu'un nouveau choc ne tarderait pas à se produire entre les deux empires; Soliman s'empressa de rappeler Barberousse à Constantinople. Un événement intérieur d'une suprême gravité, survenu en Turquie, pendant que Barberousse se rendait aux ordres du Sultan, vint néanmoins suspendre pendant un certain temps des préparatifs qu'on accuse l'ambassadeur de France, Laforêt, d'avoir, autant qu'il dépendait de lui, provoqués et stimulés.

Après quatorze années d'influence souveraine, d'une influence à laquelle l'empire ottoman devait en partie sa grandeur, Ibrahim, le 5 mars 1536, était immolé par le Sultan aux soupçons qu'avait habilement fait naître et entretenus dans son esprit la sultane favorite Roxelane. Née dans la Russie

Rouge, cette esclave, qui paraît avoir été aussi bien servie par son intelligence que par sa beauté, en était arrivée peu à peu à exercer un pouvoir absolu sur le cœur de son impérial époux. Semblables dominations n'admettent pas volontiers de partage. Ibrahim se rendit un jour au sérail, y fut admis, suivant une vieille coutume, à la table de son maître, s'y endormit encore une fois à ses côtés; le lendemain on le trouva étranglé. L'infortuné vizir portait sur tout son corps les traces d'une lutte opiniâtre.

Le sang avait rejailli sur les parois de la chambre impériale : plus de cent ans après la catastrophe, on en montrait encore les traces. La politique mesurée et habile s'évanouissait avec Ibrahim. Khaïr-ed-din, porté par tempérament aux violents desseins, rencontra, en rentrant à Constantinople, après une croisière heureuse, la place entièrement libre. Ce ne fut pas seulement contre l'empereur Charles-Quint, ce fut contre Venise, seul obstacle à la suprématie navale du Croissant, que le fougueux roi d'Alger, au grand détriment des intérêts du fisc, dont le revenu le plus clair se composait des droits de douane, s'efforça d'exciter le courroux du Sultan.

« Les Vénitiens, écrivait encore au dix-septième siècle l'historien des guerres maritimes des Turcs, sont un peuple fameux pour ses richesses, par son vaste commerce et par sa perfidie. Ils ont traîtreusement enlevé aux rois de Hongrie la plupart des

îles que la République possède, et se trouvent ainsi en contact avec les États ottomans d'où les îles de l'Adriatique ont, de tout temps, tiré leurs subsistances. Les Vénitiens sont donc obligés de garder avec nous les dehors de l'amitié : en réalité, ce sont les ennemis les plus invétérés de notre foi. »

L'ambassadeur de France n'avait qu'à se féliciter de la mort d'Ibrahim : Barberousse était le meilleur auxiliaire que ses sourdes instigations pussent désirer. La guerre venait de se rallumer entre François Ier et Charles-Quint : une diversion puissante opérée par les Ottomans pouvait jeter l'Empereur dans de grands embarras. Le dernier des ducs de Milan, François Sforza, était mort le 24 octobre 1535; le Roi de France élevait la prétention de faire valoir les droits que, depuis l'année 1502, les descendants de Valentine Visconti ne cessaient de s'attribuer sur le Milanais. L'armée française envahit les États du duc de Savoie : la réplique ne se fit pas attendre; l'armée de Charles-Quint envahit, à son tour, la Provence.

Tant que cette armée put rester en communication avec la flotte d'André Doria, ses opérations furent faciles et son approvisionnement assuré; quand elle marcha sur Aix, s'enfonçant dans les terres, tous les inconvénients de l'invasion de 1526 reparurent. Les convois furent arrêtés en route par les paysans soulevés. Bientôt les vivres commencèrent à manquer. Charles-Quint était entré

en Provence à la tête de cinquante mille hommes ; inquiet des pertes journalières qu'on lui signalait, il voulut passer en personne la revue de ses troupes : l'armée s'était fondue entre ses mains ; elle ne comptait plus que vingt-cinq mille soldats. La moindre bicoque faisait résistance ; nulle trace de soumission ne se laissait entrevoir : Charles-Quint eut la sagesse de s'arrêter à temps. Il coupa droit vers le littoral, se mit de nouveau en communication avec la flotte de Doria, inépuisable magasin dont il avait eu le plus grand tort de se séparer, et, laissant son armée se replier par terre, s'embarqua lui-même pour Gênes sur la galère de l'amiral. Peu de jours après, cette même galère le transportait de Gênes à Barcelone.

CHAPITRE XXXVI

GRIEFS DE SOLIMAN CONTRE LES VÉNITIENS.

La rapide irruption des Français en Savoie, la diversion opérée par les Espagnols en Provence, prenaient Soliman au dépourvu. La flotte ottomane devait, suivant le plan que le fils de Sélim mûrissait, être portée au chiffre de deux cents vaisseaux ; c'était, avant tout, sur cette flotté que l'ambitieux souverain comptait pour conquérir la Pouille, mais les deux tiers au moins de l'armement projeté reposaient encore sur les chantiers. La campagne de 1536 fut donc sans importance ; Khaïr-ed-din ne put prendre la mer qu'avec trente vaisseaux. Il alla de nouveau opérer une descente sur les côtes de Naples, y enleva un château fort et revint à Constantinople avec les maigres fruits d'une trop courte croisière. Mieux préparée, la campagne de 1537 lui promettait une éclatante revanche. Contre qui serait dirigée cette campagne ? Le Sénat de Venise était plein d'illusions ; il se plaisait à croire que le royaume de Naples et la côte barbaresque seraient seuls menacés.

Depuis que Charles-Quint avait mis, en 1530, sous ses pieds l'indépendance de l'Italie, Venise, selon la judicieuse remarque de Sismondi, « s'était prescrit cette conduite timide et précautionneuse, par laquelle elle sauva son existence pendant trois siècles ». Venise pouvait bien, dans sa circonspection excessive, renoncer à l'influence que la République avait jusqu'alors exercée sur l'Europe; il aurait été par trop douloureux pour elle de se résigner à ne plus être la reine de l'Adriatique. La déchéance, dans ce cas, eût touché de bien près à la ruine irrémédiable. Les dévastations exercées par les corsaires ottomans sur les côtes de la Pouille irritaient déjà depuis longtemps les plus chatouilleuses fiertés de la République : il suffisait que ces corsaires s'approchassent de Corfou, de Zante, de Céphalonie, de Candie, pour que les amiraux vénitiens crussent avoir à venger un intolérable affront fait au pavillon de Saint-Marc. Toute prudence était alors oubliée. Un des plus célèbres corsaires musulmans, un corsaire bien connu des Chrétiens sous le nom du *jeune Maure d'Alexandrie,* éveilla le ressentiment du provéditeur Girolamo Canale, en osant se montrer avec son escadre dans les eaux de la Canée : le provéditeur lui donna la chasse, l'atteignit, s'empara de la capitane et de quatre galères, en coula deux autres, passa au fil de l'épée trois cents janissaires et ramena au port un millier d'esclaves. Cet exploit achevé, Canale en

pesa, malheureusement trop tard, les conséquences. Le jeune Maure d'Alexandrie, sauvé du naufrage, saignant de huit blessures, fut entouré des soins les plus délicats, et, à peu près guéri, renvoyé en Afrique avec celles de ses galères qui subsistaient encore.

Le coup n'en était pas moins porté : Soliman ne trouva pas la réparation suffisante. Il voulait que le pavillon musulman fût respecté d'un bout de l'univers à l'autre, et ce n'était certes pas à l'heure où il envoyait ses janissaires s'emparer d'Aden, où il entreprenait de chasser les Portugais de l'Inde, qu'il pouvait tolérer une aussi grave insulte de la part des Chrétiens, admis généreusement et presque à titre d'alliés dans ses ports. Un de ses tchaous, Yonis-Bey, reçut l'ordre de se rendre sur-le-champ à Venise et d'y exiger les satisfactions les plus complètes.

CHAPITRE XXXVII

CONSTRUCTION D'UNE FLOTTE OTTOMANE A SUEZ. — EXPÉDITION DE KHADIM SOLIMAN-PACHA DANS LA MER ROUGE ET DANS L'OCÉAN INDIEN.

Venise et la Sublime Porte choisissaient, en vérité, bien mal leur moment pour réchauffer de vieilles inimitiés et pour engager la lutte en Europe. Un intérêt pressant ne leur conseillait-il pas d'unir dans les mers de l'Inde leurs vaisseaux et leur politique contre l'ennemi commun qui menaçait de ravir aux puissances méditerranéennes le commerce, si fructueux jusqu'alors, de l'extrême Orient?

Avant l'année 1525, le pavillon ottoman ne s'était pas montré dans les parages où les navires arabes apportaient les produits de l'Hindoustan. A cette époque, le sultan Soliman envoya dans la mer Rouge le corsaire Salman-Reïs ravager, avec vingt galères, les côtes de l'Yémen et soumettre au tribut les cheikhs qui reconnaissaient, au temps de l'invasion de Sélim, la suzeraineté du soudan d'Égypte. Vingt ans plus tard, le radjah du Guzerate, aux prises avec les Portugais, sollicite l'assistance du Com-

mandeur des Croyants contre les oppresseurs infidèles. Le Sultan prescrit à Khadim Soliman-Pacha (à Soliman *l'Eunuque*), chef des émirs de l'Égypte, de faire construire une flotte à Suez et d'en prendre le commandement. Les bois venus par mer de Satalie seront transportés jusqu'au Caire par les bateaux du Nil; ils arriveront sur les bords de la mer Rouge à dos de chameau. En quelques mois, soixante-seize vaisseaux de toute dimension, — une mahone, six galères bâtardes, dix-sept galères subtiles, vingt-sept fustes, deux galions, quatre naves, vingt-neuf bâtiments de flottille, — sont prêts à prendre la mer.

Le voyage aux Indes exige, au seizième siècle, l'emploi de deux sortes de pilotes : les uns prennent en main la traversée de Suez à Goa et à Calicut; ils suivent, dans la mer Rouge, ce qu'on appelle la *route du Milieu;* les autres, quand le retour s'opère, soucieux d'éviter les vents qui soufflent habituellement du nord, font passer les vaisseaux entre les bancs, limite du grand chenal, et la côte d'Arabie. Parti de Suez le 22 juin 1538, Khadim Soliman arrive le 5 août devant Aden. Il quitte Aden le 19 août, franchit rapidement la vaste étendue de l'océan Indien et mouille le 2 septembre, c'est-à-dire soixante-douze jours après son départ d'Égypte, à quelques milles au large de la côte sur laquelle les Portugais occupent, depuis l'année 1535, l'île de Dhiù. L'approche de la terre

a été signalée à Soliman-Pacha, comme elle le fut jadis à Hippalus, par la rencontre de nombreux serpents de mer et par la couleur verdâtre des eaux [1].

Depuis vingt-six jours le château de Dhiù était assiégé par le prince du Guzerate, que seconde un renégat chrétien né à Otrante, Cosa-Zaffer. Le 8 septembre, Soliman-Pacha débarque ses janissaires et son artillerie; le 1er octobre, après de nombreuses escarmouches, il s'empare des ouvrages avancés des Portugais; le 30 octobre, il donne un assaut général à la forteresse. L'assaut est vigoureusement repoussé; Soliman perd quatre cents hommes. Peu tenté de renouveler l'entreprise, prévenu de la prochaine arrivée de la flotte portugaise, le vieux pacha rembarque à l'instant ses troupes, abandonne à l'ennemi son artillerie de siège, et, le 5 novembre, remontant, avec des vents variables, la côte du Guzerate jusqu'à l'entrée du golfe de Koutch, fait voile pour l'Égypte. Le 5 décembre, il mouille sur la côte d'Aden; le 25, il est de retour devant Moka.

Ici va commencer la partie laborieuse de la traversée. Le 23 janvier 1539, la flotte ottomane appareille de la rade de Moka : elle ne jettera l'ancre sur la rade de Suez que le 15 juin de la même année. Ces quatre mois et demi se passeront à cir-

[1] Voyez dans la *Marine des Ptolémées et la Marine des Romains* le t. II, p. 87.

culer entre les écueils, tantôt à la voile, tantôt à la rame. « Les bancs sont si nombreux dans ce canal, nous raconte un captif vénitien, compagnon involontaire du chef des émirs d'Égypte, qu'il n'est pas de pratique, si expérimenté qu'on le suppose, qui puisse les connaître tous. Le pilote prend place à la proue et ne cesse de crier : *Orse! Pouge!* Ces pilotes de la route intérieure sont, d'ailleurs, de merveilleux nageurs : en beaucoup d'endroits où l'on n'oserait jeter l'ancre à cause de la mauvaise qualité du fond, ils s'en vont à la nage attacher sous l'eau une amarre au rocher. »

La campagne de Soliman-Pacha, infructueuse dans l'Inde, eut d'importants résultats dans la mer Rouge. Soliman s'empara d'Aden, d'où il chassa l'émir Ben-Daoud, soupçonné d'être favorable aux Portugais. Il institua également, par ses intrigues autant que par ses armes, dans la province de l'Yémen un nouveau gouverneur. Il ramenait de l'Inde cent quarante-six prisonniers, quelques-uns Hindous, les autres Portugais : avant d'aborder à Suez, le farouche gouverneur de l'Égypte prit soin de faire trancher la tête à ses captifs. Les nez, les oreilles et quelques têtes de choix, conservés dans le sel, furent expédiés à Constantinople. Le kiaya, autrement dit le lieutenant de Soliman-Pacha, fut chargé d'aller déposer aux pieds du Grand Seigneur cette preuve irréfutable des services rendus par la flotte de Suez.

La campagne du célèbre eunuque a surtout pour nous un intérêt nautique ; elle nous apprend qu'au seizième siècle de notre ère, les procédés de navigation dans la mer Rouge et dans l'océan Indien ne différaient guère de ceux que nous a décrits l'auteur anonyme du *Périple de la mer Erythrée*. On comprend que le prix des épices et le prix de la soie importées en Europe d'une façon aussi élémentaire, n'avaient pu qu'enchérir depuis les temps de Claude et de Justinien. La révolution commerciale accomplie par les Portugais devait donc bouleverser l'économie financière du vieux monde, troubler profondément l'équilibre des forces entre les États du Midi et les États du Nord[1].

[1] Voyez dans la *Marine des Ptolémées et la Marine des Romains*, t. II, p. 111, 112, 114, 115, 116, 117, 195, 200.

CHAPITRE XXXVIII

DÉCLARATION DE GUERRE DE LA PORTE A LA RÉPUBLIQUE DE VENISE. — LIGUE CONCLUE, SOUS LES AUSPICES DE PAUL III, ENTRE LE PAPE, L'EMPEREUR CHARLES-QUINT ET L'ÉTAT DE VENISE, AU MOIS DE MAI 1537.

Les hideux trophées offerts à l'admiration des farouches habitants du sérail ne pouvaient rien changer au fond des choses. L'entreprise de Khadim Soliman était une entreprise manquée. Le Sultan n'eut pas le loisir de s'en apercevoir : de l'année 1537 à l'année 1540, toute son attention demeura concentrée sur le bassin de l'Adriatique.

Avant que Yonis-Bey, ce tchaous qui porte la paix et la guerre dans les plis de son manteau, ait pu atteindre Venise et y formuler sa demande, de nouveaux griefs sont venus aggraver l'irritation déjà profonde du Padischah. La galère même qui porte son ambassadeur, vivement poursuivie dans le canal de Corfou, a été contrainte de faire côte. « Ce n'est qu'un malentendu », prétendent les Vénitiens; ces malentendus se renouvellent tous les jours. Vainement le Sénat fait-il emprisonner le

comte Gradenico qui a donné la chasse à la galère de Yonis-Bey; vainement appelle-t-il à comparaître devant le tribunal des avogadori le provéditeur Contarini, qui vient encore de capturer un navire turc; le Sultan ne se laisse point fléchir par ces démonstrations tardives. Sa flotte est prête; il veut en finir avec l'inimitié sournoise dont il suspecte à bon droit les intrigues.

Fidèle à la tradition pontificale, le pape Paul III s'évertuait, en effet, depuis plusieurs mois, à réunir toutes les forces de la Chrétienté contre la formidable puissance qui, si l'on ne se hâte d'opposer une digue à ses flots, finira par tout submerger. Sur ses instances, François Ier et Charles-Quint ont consenti à une trêve de dix ans. Venise n'a pas cessé de poursuivre avec Soliman des négociations qui lui laissent peu d'espoir; elle ne s'en unit pas moins, dès le mois de mai 1537, par un traité formel, au Pape et à l'Empereur pour faire la guerre aux Turcs. Que l'Empereur s'engage à mettre quatre-vingts galères en mer, la République en armera aussi quatre-vingts; le Pape, âme et principe de la coalition, fournira, de son côté, trente-six vaisseaux. Les commandants sont désignés d'avance : le patriarche d'Aquilée, Marco Grimani, conduira la flotte du Saint-Siège; la flotte de Venise aura pour chef Vincent Cappello; la flotte de l'Empereur sera sous les ordres d'André Doria. Par une juste déférence, le commandement suprême

de toutes ces forces navales est réservé à l'amiral de Charles-Quint. Ce fut au milieu de ces pourparlers que, après trente-cinq années de paix, éclata la rupture entre la Porte et la République. Soliman, dans son impatience, jeta le premier le masque : les hostilités étaient déjà depuis longtemps ouvertes contre l'Empereur et contre le Pape; la guerre fut solennellement déclarée à la République vénitienne.

CHAPITRE XXXIX

DÉPART DE SOLIMAN POUR LA CÔTE DE DALMATIE, LE 17 MAI 1537. — COMBAT NAVAL DE PAXO ENTRE DORIA ET ALI-TCHELEBI. — CAPTURE DE DOUZE GALÈRES OTTOMANES. — DÉVASTATION DE LA POUILLE PAR LE SÉRASKER LOUFTI-PACHA.

Le 17 mai 1537, le Sultan partit de Constantinople, accompagné de ses deux fils, les princes Mohammed et Sélim; le 13 juillet, il arrivait en Épire et dressait ses tentes sur les bords du golfe d'Avlona; le 15 août, Khaïr-ed-din lui amenait du Bosphore la flotte ottomane, composée de cent vaisseaux. Doria jusqu'à ce moment était resté maître de la mer : cette prépondérance si utile allait cesser.

Sorti le 17 juillet du port de Messine, avec vingt-huit galères, Doria capturait dix vaisseaux richement chargés et les livrait aux flammes; le 22, il rencontrait à la hauteur de l'île Paxo non plus des navires de commerce ou de transport, mais bien douze galères turques commandées par Ali-Tchelebi, lieutenant du Sandjak-Bey de Galli-

poli. L'amiral génois attaqua cette escadre une heure avant le lever du soleil. Le combat fut des plus acharnés ; Doria y perdit beaucoup de monde. Ses vaisseaux entouraient les Turcs : dans la demi-clarté d'un jour encore douteux, ils tirèrent les uns sur les autres. Debout sur le tabernacle[1], l'épée nue à la main, Doria, pendant une heure et demie, resta exposé aux flèches et aux arquebusades. Tel nous l'a dépeint, d'après le portrait de Sébastien del Piombo, le savant Alberto Guglielmotti, de l'Ordre des Frères prêcheurs[2], — la taille élevée, le visage ovale, le front large, le cou puissant, les cheveux courts, la barbe longue et en éventail, le regard profond, les sourcils froncés, les lèvres minces, — tel le virent les Turcs aux premières lueurs de l'aube.

Son pourpoint cramoisi le faisait aisément reconnaître, au milieu de tous ces gentilshommes vêtus de blanc, qui avaient charge de couvrir de leur corps la personne de l'amiral et de défendre, jusqu'à la dernière goutte de leur sang, l'étendard : il fut assez gravement atteint au genou. Sa victoire heureusement était déjà complète : quand il rentra

[1] Je crois encore devoir renvoyer pour les termes techniques aux *Derniers Jours de la marine à rames :* je n'ai pour ainsi dire écrit ce volume qu'en vue d'élucider le récit des batailles de Prévésa et de Lépante.

[2] *La guerra dei pirati e la marina pontificia,* per il P. Alberto Guglielmotti, dell'ordine dei predicatori, teologo casanatense. Firenza, 1876.

dans le port de Messine, il traînait à la remorque les douze galères capturées sur l'ennemi devant Paxo. Pour l'honneur de l'Islam, il était temps que Khaïr-ed-din arrivât.

Le sérasker de l'armée de Roumélie, Loufti-Pacha, dévastait depuis plus d'un mois la Pouille, à la tête de huit mille cavaliers et d'un corps d'infanterie beaucoup plus considérable encore : il prenait châteaux sur châteaux. Les murailles d'Otrante arrêtèrent soudain, et à sa grande déception, ses progrès ; la déclaration de guerre lancée contre Venise décida Soliman à le rappeler. Loufti-Pacha rejoignit Khaïr-ed-din dans le golfe d'Avlona. Quand nous faisons la guerre aujourd'hui, où sont les fruits apparents de la victoire? Ni butin ni esclaves; pour toute moisson, de nouveaux sacrifices à faire : Loufti-Pacha ramenait de la Pouille dix mille captifs, et pas un janissaire ne revenait au camp les mains vides.

CHAPITRE XL

SIÈGE DE CORFOU PAR LOUFTI-PACHA ET PAR BARBEROUSSE. — RETRAITE DE SOLIMAN. — CAMPAGNE DE BARBEROUSSE DANS L'ARCHIPEL.

Le 18 août 1537, le Sérasker faisait route avec Khaïr-ed-din pour Corfou; vingt-cinq mille hommes débarqués par la flotte prenaient pied dans l'île. Soliman s'était porté d'Avlona vers la côte méridionale de l'Épire : il comptait sur la prompte soumission de la forteresse; la résistance inattendue des Vénitiens le surprit, elle ne le rebuta pas. Ayaz-Pacha, Moustapha-Pacha, le premier grand vizir, le second membre aussi du Divan, l'aga des janissaires, l'aga des Akindjis, le beylerbey de Roumélie, reçurent l'ordre de conduire au Sérasker vingt-cinq mille hommes encore. Des canons furent hissés au sommet de rochers qu'on eût crus inaccessibles même à des fantassins.

Combattant sous les yeux du Grand Seigneur, l'armée ottomane fit des prodiges. On ne pouvait miner les remparts; l'artillerie était contre-battue par une artillerie plus puissante, mieux servie

et mieux dirigée : on résolut de brusquer l'attaque. Le fort San-Angelo soutint à lui seul et repoussa victorieusement quatre assauts. Barberousse voulut venir en aide à l'armée; il ne réussit qu'à faire couler deux de ses galères. Le Sultan frémissant finit par donner le signal de la retraite.

Loufti-Pacha et Khaïr-ed-din essayèrent de protester contre cet abandon d'un siège qui avait déjà coûté tant de sang et tant de peines; ils n'ébranlèrent pas la résolution de Soliman. « Quand un ordre est une fois donné, dit un proverbe cher aux sectateurs de l'Islam, il faut qu'il s'exécute. » En ce moment, d'ailleurs, un triste message apprenait au Sultan que quatre de ses gardes venaient d'être emportés par le même boulet. « Un millier de châteaux comme celui-là, s'écria Soliman, ne vaut pas la vie d'un de mes braves janissaires ! » Passe encore pour des akindjis ou pour des azabs, mais les janissaires, les soldats de la vieille garde, les grenadiers poméraniens, ne s'envoient pas si légèrement à la boucherie. Le 7 septembre, les troupes turques commencèrent à se rembarquer; le 1er novembre, Soliman rentrait, triste et désappointé, à Constantinople. C'était la septième campagne qu'il conduisait en personne, la première dans laquelle il n'eût pas Ibrahim à ses côtés. Pour la première fois aussi le Sultan rencontrait Venise dans la lice.

On pouvait dire que l'État vénitien, dépouillé du précieux monopole du commerce des Indes, pen-

chait vers sa ruine; qui eût osé prétendre que les marins de Venise avaient dégénéré? Soliman et Barberousse rencontraient enfin des adversaires dignes de leur courage. L'infortuné vizir sacrifié à la jalousie de Roxelane tenait la République en singulière estime; tous ses soins tendirent, tant qu'il fut au pouvoir, à séparer la cause de Venise de la cause des autres États infidèles: l'impatience de Soliman livré à lui-même réalisa ce qu'on eût pu croire impossible; elle apprit aux Chrétiens à oublier un instant les rivalités qui les divisaient. Si le Ciel, pour dédommager Soliman de la perte d'Ibrahim, ne lui eût, à cette heure périlleuse, octroyé Barberousse, le pavillon ottoman courait le risque d'être à jamais chassé de l'Adriatique; le corsaire barbaresque préserva l'Islamisme de cette humiliation.

Avant que le retour du printemps permît aux flottes chrétiennes de s'assembler, Barberousse s'occupa de leur enlever les points d'appui qui auraient pu servir de base à une grande expédition navale dans l'Archipel : en plein automne, pendant que les deux tiers de la flotte allaient, sous les ordres de Loufti-Pacha, prendre leurs quartiers d'hiver dans le Bosphore, il parcourait, avec soixante-dix galères et trente galiotes, la mer Égée; soumettait Syra, Ioura, Pathmos, Nio, Stampalie, Égine, faisant sur son passage une opulente récolte de prisonniers. Égine, à elle seule, lui en fournit

six mille. Paros, Anti-Paros, Tine, ne tombèrent qu'après une résistance honorable; Naxos conserva son duc, à une condition toutefois : ce duc se reconnut tributaire de la Porte. Soliman pouvait, à son gré, développer sa flotte, couvrir les chantiers de Constantinople de galères; grâce à Barberousse, les rameurs ne lui manqueraient pas. L'intrépide corsaire ramenait dans l'arsenal de Stamboul près de dix-huit mille esclaves.

Observez cependant, en passant, la prudence de ce vieux croiseur : Barberousse consentait bien à laisser asseoir sur les bancs des galères ottomanes les Chrétiens qu'il avait ravis à leurs foyers; il refusait obstinément de les admettre sur ses propres galères. Les vaisseaux barbaresques ne devaient avoir, suivant lui, pour rameurs que des Turcs : à l'heure du combat, on n'y trouverait que des combattants. Avec quarante galères ainsi équipées, Barberousse se croyait de force à en affronter quatre-vingts.

La part personnelle de Khaïr-ed-din dans le riche butin qu'il rapportait de son expédition pouvait être évaluée à quatre cent mille pièces d'or : Khaïr-ed-din y puisa largement pour faire à Sa Hautesse un présent digne du Commandeur des Croyants. Dès le lendemain de son arrivée dans le Bosphore, il sollicitait la faveur « de frotter sa face sur le seuil du palais ». Un millier de jeunes filles et quinze cents jeunes garçons avaient augmenté à peu de frais le nombre de ses esclaves; il choisit dans

cette foule le cortège dont il comptait faire hommage au sérail. Deux cents captifs, vêtus de drap écarlate, portaient des coupes d'or et des flacons d'argent; derrière eux s'avançaient trente autres serviteurs chargés chacun d'une énorme bourse toute gonflée de sequins, puis deux cents avec des sacs de menue monnaie, deux cents encore avec des colliers au cou et des ballots d'étoffes sur le dos. Soliman accueillit gracieusement l'humble offrande : il donna au capitan-pacha sa main impériale à baiser et lui fit remettre, à son tour, une splendide pelisse d'honneur. Distinction bien méritée, car jamais capitan-pacha, ainsi que le fait justement remarquer l'historien des guerres maritimes des Turcs, ne rendit d'aussi grands services.

CHAPITRE XLI

LA FLOTTE OTTOMANE QUITTE DE NOUVEAU LE BOSPHORE, LE 7 JUIN 1538.

La campagne maritime de 1538, — les ordres de Soliman étaient précis, — devait s'ouvrir avec cent cinquante galères, — pas une de moins. — Le mois de mai s'écoule : l'arsenal de Constantinople n'est en mesure de livrer que quarante des vaisseaux mis au commencement de l'hiver sur les chantiers. Khaïr-ed-din demande avec insistance à prendre la mer : si on laisse Doria occuper l'Archipel, les arrivages de Syrie et d'Égypte vont infailliblement se trouver compromis; Salih-Reïs doit avoir, à cette heure, quitté Alexandrie, convoyant vers l'entrée du Bosphore vingt vaisseaux marchands. Quelle proie pour les Chrétiens, s'ils ont seulement l'audace de se porter à la hauteur de Candie!

Les vizirs se montrent insensibles à ce raisonnement. « Le Sultan, disent-ils, nous a donné l'ordre de ne laisser sortir la flotte du Bosphore que lorsqu'elle sera au complet; nous nous garderons bien

d'enfreindre ses instructions. » — « Vous avez raison, répliquait Barberousse, de redouter le déplaisir du Sultan; je n'ai pas, plus que vous, dessein de l'encourir : je ne puis cependant procurer de gaieté de cœur un triomphe certain à l'ennemi. De quelle utilité me seraient des vaisseaux mal armés, équipés à la hâte? Pareils navires ne seraient pour moi qu'un embarras. Prenez tout votre temps, achevez à loisir les armements en retard; les quarante galères que vous pouvez dès à présent me livrer, jointes aux quarante vaisseaux que je possède, me suffiront amplement pour commencer les opérations. »

Le 7 juin 1538, Barberousse, triomphant des hésitations des vizirs, met enfin à la voile. Au moment où sa flotte défile devant la pointe du Sérail, le Sultan, de son kiosque dont les fenêtres s'ouvrent sur le Bosphore, compte les bâtiments: « Quatre-vingts vaisseaux! Est-ce donc là toute la flotte? » — « Seigneur, répondent, en se prosternant, les vizirs, nous avons dû faire sortir à la hâte les vaisseaux qui se trouvaient prêts : Salih-Reïs est attendu d'un jour à l'autre d'Alexandrie, et nous avions sujet de craindre qu'André Doria, — André le Maudit, — ne se portât en force à sa rencontre. Dans quelques jours le Kiaya rejoindra Khaïr-ed-din avec le reste de la flotte. » — « Très-bien, dit le Sultan, mais que ces vaisseaux ne tardent pas ! » On comprend quelle activité ces paroles durent imprimer aux

travaux de l'arsenal : il y allait de la tête des vizirs. Barberousse s'était néanmoins, en cette affaire, montré de beaucoup le plus sage. Ainsi parlait à Toulon La Touche-Tréville ; que Villeneuve ne l'a-t-il imité !

Le prélude de toute nouvelle campagne était invariablement à cette époque une visite aux îles de l'Archipel. Les Turcs y allaient lever des contributions et ramasser des esclaves. Sept îles couvrent l'entrée du golfe de Volo. La plus voisine de la côte, Skiatho, est aussi la plus importante : elle était défendue par un château fort assis sur le roc. Khaïr-ed-din y débarque des troupes et de l'artillerie. Battu en brèche pendant six jours et six nuits, le château est enfin emporté d'assaut et la garnison massacrée. Khaïr-ed-din épargna les habitants : Skiatho, grâce à cette clémence intéressée, lui fournit trois mille quatre cents rameurs. Dans les premiers jours de juillet, arrivèrent de Constantinople quatre-vingt-dix vaisseaux, d'Égypte vingt galères commandées par Salih-Reïs. La flotte cette fois était au complet : il ne lui restait qu'à faire route.

Avant de quitter l'Archipel, Khaïr-ed-din voulut mettre encore à contribution Skyros, Tine, Serpho et Andros. Il tira de ces quatre îles huit mille ducats environ et, sans différer davantage, mit le cap sur l'île de Candie. Rethymo, la Canée, eurent successivement sa visite : c'étaient là de trop fortes places pour les moyens d'attaque dont l'amiral

ottoman disposait : Barberousse n'y recueillit que des horions. Les villes ne cédant pas, il se rejeta sur les villages et en livra plus de quatre-vingts aux flammes. Le coup dut être sensible à Venise, qui considérait Candie comme une de ses possessions les plus essentielles. Scarpanto, Piscopia, Stancho, — l'ancienne île de Cos, — Stampalie, furent à la fois dévastées et mises à rançon. C'est ainsi que la Porte levait sur les Cyclades et sur les Sporades le tribut auquel Mahomet II, en vertu des droits qu'il tenait des empereurs d'Orient, ses prédécesseurs, les avait assujetties. Jusqu'au jour où éclata la guerre de l'indépendance, l'Archipel fut, depuis le passage du terrible corsaire, régulièrement visité chaque année par les capitans-pachas. La coutume était prise : à Khaïr-ed-din en revient l'honneur.

CHAPITRE XLII

CONCENTRATION DES DEUX FLOTTES. — TENTATIVE IMPUISSANTE DE MARC GRIMANI SUR LE CHATEAU DE PRÉVÉSA.

Pendant que s'accomplissaient impunément ces sanglantes horreurs, la flotte chrétienne rassemblait à grand'peine ses contingents. Au début, elle compta cent soixante-sept galères : quatre-vingt-une vénitiennes, trente-six pontificales, trente espagnoles. Charles-Quint y joignit, au dernier moment, cinquante naves, sur lesquelles il fit embarquer dix mille hommes de troupes. Les forces réunies étaient considérables. Elles comprenaient, d'après les calculs les plus autorisés, de cinquante-neuf mille à soixante mille hommes, cent quatre-vingt-quinze navires et deux mille cinq cent quatre-vingt-quatorze canons. Malheureusement on ne pouvait s'entendre sur l'emploi qu'il fallait faire d'une aussi puissante armée. L'Angleterre a longtemps vu toute sa politique dominée par le désir de défendre à outrance le Hanovre : la République

de Venise subordonnait ses plans à la protection des îles Ioniennes : Charles-Quint avait surtout en vue la destruction des établissements barbaresques. Ces intérêts contraires tendaient nécessairement à se neutraliser. La flotte chrétienne se sentait vouée d'avance à d'interminables délibérations.

La concentration des escadres chrétiennes devait avoir lieu à Corfou : décidée en principe, elle s'opérait lentement. Les Vénitiens arrivèrent les premiers au rendez-vous : Vincenzo Cappello venait de remplacer, dans le commandement, Pesaro, parvenu, s'il nous est permis d'employer ici une expression toute moderne, au terme de son exercice. Le Sénat comptait à juste titre sur l'énergie du nouvel amiral. Le 17 juin, Marco Grimani, patriarche d'Aquilée[1], amène à son tour sous le canon de Corfou la flotte pontificale. Un mois, deux mois se passent : André Doria ne paraît pas encore. L'attendrait-on indéfiniment? Ne pouvait-on employer ce délai si malencontreux à quelque entreprise, ne fût-ce que pour se procurer, aux dépens de l'ennemi, des rameurs? La flotte était très-incomplétement armée; mainte galère, dans l'escadre du Pape surtout, ne comptait guère plus de deux hommes par rame. La circonstance est des plus

[1] Marc Grimani, fait coadjuteur d'Aquilée l'an 1529, appartenait à cette puissante famille vénitienne dont nous avons vu un des membres livrer le 12 août 1499 la déplorable bataille de Zonchio. Marc Grimani mourut en 1545.

favorables à l'exécution d'un coup de main : si Doria s'attarde à Aigues-Mortes et à Gênes, Barberousse, de son côté, perd un temps précieux à faire fabriquer du biscuit à Négrepont. Grimani insiste pour qu'on le laisse tenter, avec ses seules forces, une descente dans le golfe d'Arta. L'entrée de ce golfe n'est défendue que par la place de Prévésa, vieille forteresse bâtie sur l'emplacement de Nicopolis, en face du fameux promontoire d'Actium[1] : Grimani se fait fort d'enlever en peu de jours la position.

Il part de nuit, arrive à l'improviste dans les eaux où sombra la fortune d'Antoine, jette ses troupes à terre et franchit l'étroit goulet avec ses vaisseaux. La place cependant ne se montre pas intimidée ; elle répond, au contraire, très-vigoureusement au feu des galères. Deux capitaines pontificaux, plusieurs officiers, sont tués par les premières décharges ; Grimani doit se résoudre à faire des approches régulières. Ce mode d'attaque n'entrait pas dans ses prévisions : les milices de l'Épire auront le temps d'accourir ; les assiégeants vont devenir des assiégés. Un premier assaut est repoussé ; un second n'a pas un meilleur succès : au troisième, les soldats de Grimani, quatre cents hommes au plus, réussissent à planter leurs bannières sur le

[1] Voyez, dans la *Marine des Ptolémées et la Marine des Romains*, à la fin du t. Ier, la *Carte du golfe d'Arta*.

mur; ils ne peuvent les y maintenir. Le coup de main n'a pas réussi; Grimani a la sagesse de le reconnaître. Il se hâte de rembarquer ses troupes, ses canons, et revient à Corfou pour y réparer ses galères, pour y faire aussi soigner ses blessés.

Rentré au port, le patriarche d'Aquilée y retrouve Cappello, nerveux, impatient, irrité au plus haut degré de l'inaction fatale que lui impose l'absence prolongée de Doria. Cappello a une réputation à sauvegarder : l'épitaphe gravée sur le tombeau de Santa Maria Formosa nous dira un jour ce que ses compatriotes attendaient de ce « *Vincentius Cappellus maritimarum rerum peritissimus et antiquorum laudibus par* », qui devait, selon leurs espérances, détruire la flotte de Barberousse et qui l'eût détruite, en effet, « *nisi fata Christianis adversa vetuissent* », — si les destins contraires à la Chrétienté ne l'en eussent empêché.

CHAPITRE XLIII

ARRIVÉE DE BARBEROUSSE A PRÉVÉSA. — HÉSITATIONS DE LA FLOTTE CHRÉTIENNE.

L'impression produite par la tentative avortée de Grimani fut mauvaise; elle ne pouvait qu'ajouter au prestige beaucoup trop grand déjà des armes musulmanes. Enfin, le 5 septembre, l'escadre de Doria est signalée par les vigies de l'île. Cette escadre ne se composait encore que de quarante-neuf galères : arrêtées par le calme et par des brises incertaines, les naves n'arrivèrent devant Corfou que le 22 septembre. La marine à voiles avait réalisé de notables progrès en Espagne depuis la découverte du nouveau monde. Doria faisait grand état de ces lourdes coques, convaincu que leur artillerie allait, en quelques volées, balayer le champ de bataille. La flotte vénitienne comptait dans ses rangs quatorze naves; Doria offrit généreusement de lui adjoindre quatorze des siennes. Il en resterait trente-six aux Espagnols. Ces trente-six naves seraient commandées par Franco Doria, neveu et lieutenant du généralissime; les naves vénitiennes se rangeraient

sous les ordres d'un vaillant gentilhomme, Alessandro Condulmiero, capitaine du galion de Venise. Ce galion, par sa masse imposante, hérissée, de la poupe à la proue, de bouches à feu, semblait une citadelle mouvante, une sorte d'hélépole, derrière laquelle pourrait se développer en toute sécurité la flottille des galères. Qu'on se figure le *Duilio* ou la *Dévastation* conduisant à l'ennemi une nuée de canonnières et de torpilleurs. Le galion de Condulmiero avait reçu, l'année précédente, un bon corroi; l'armée comptait sur sa marche tout autant que sur ses canons; on le savait excellent voilier.

La flotte chrétienne, une fois la double jonction de Grimani et de Doria opérée, comprenait, nous l'avons dit plus haut, deux cents voiles environ, portant, avec les troupes passagères, près de soixante mille hommes. Semblable force a été, de tout temps, considérée comme un gros armement : Guillaume le Conquérant et saint Louis ont traversé la mer avec moins de soldats. Quant à Barberousse, il n'a pu réunir que cent vingt-deux navires; en revanche, il marche à l'ennemi accompagné des plus fameux corsaires de l'époque : Torghoud, que les chrétiens connaissent sous le nom de Dragut, Tabach, Mourad, Guzeldjé, Sinan, Salih-Reïs. Pendant qu'il complète ses vivres à Négrepont, — la question des vivres peut entraver les mouvements d'une flotte aussi bien que ceux d'une armée, — Barberousse apprend l'entreprise de Grimani sur

Prévésa. Il fait choix à l'instant de quelques bons marcheurs et les envoie dans l'Adriatique en reconnaissance.

Ces éclaireurs comptent quarante bâtiments chrétiens mouillés dans le golfe d'Arta; ils revirent de bord et rejoignent en toute hâte Barberousse. Le capitan-pacha n'hésite pas une minute; toute la flotte en moins d'une heure est sous voiles : quand elle arrive devant Prévésa, la rade est vide; Grimani, fort heureusement pour lui, s'est déjà replié vers Corfou. Que va faire Barberousse? Ira-t-il à la recherche de la flotte ennemie? Lui offrira-t-il le combat, malgré la disproportion des forces? Barberousse ne saurait engager une si grosse partie sans l'aveu formel du Sultan. Des bâtiments à rames lancés immédiatement à la découverte ont intercepté devant Corfou un bateau pêcheur; Barberousse expédie l'équipage à Constantinople. Il faut que le Sultan interroge lui-même ces prisonniers, qu'il apprenne de leur bouche quelles forces sa flotte, en cas de conflit, aurait à combattre. Donnés en pleine connaissance de cause, les ordres de Soliman seront exécutés à la lettre.

Pour attendre les instructions précises qu'il réclame, Barberousse entre dans le golfe de Prévésa : un goulet étroit, battu par l'artillerie du fort, enfilé par le feu des galères, lui paraît une garantie de sécurité suffisante. Si Antoine eût attendu dans cette position les attaques d'Octave, il est à présumer

que l'avantage n'eût pas été du côté des Liburnes; les gros vaisseaux égyptiens, combattant de pied ferme, auraient probablement anéanti la flottille, qui ne dut la victoire qu'à son agilité. La difficulté de pourvoir, avec les ressources épuisées du Péloponèse, à la subsistance d'une nombreuse armée, le désir d'arrêter les défections, en transportant sur un autre terrain, loin de l'Italie et des excitations du Forum, le théâtre de la guerre, influèrent sans aucun doute sur la décision de l'ancien lieutenant de César. Antoine ne voulait que passer au travers de la ligne de blocus : il se trouva, par la lourdeur d'une flotte impuissante à se dérober, entraîné à combattre dans des conditions tout à l'avantage de son adversaire.

Les eaux de l'île Sainte-Maure ont vu ainsi, à quinze cent soixante-neuf ans d'intervalle, la même bataille, renouvelant en quelque sorte ses phases, se livrer : une première fois sous le nom d'Actium, entre Octave et Antoine, le 2 septembre de l'année 31 avant Jésus-Christ; une seconde fois sous le nom de Prévésa, entre André Doria et Barberousse, le 27 septembre 1538 de notre ère. La mobilité, la confiance qu'inspire à des coques légères leur faible tirant d'eau triomphèrent dans les deux occasions de la force massive paralysée par l'état de la mer, les inégalités du fond et les caprices du vent. Si le golfe d'Arta était jamais rempli de canonnières et de torpilleurs, je ne con-

seillerais pas à nos cuirassés d'aller les y chercher. Je leur conseillerais encore moins de s'engager, comme la grande Armada, au milieu des bancs de la côte de Flandre [1].

Les écrivains ottomans ont prétendu que l'annonce de l'arrivée de Barberousse à Prévésa suffit pour jeter le trouble dans l'armée chrétienne : « Beaucoup de capitaines, assurent-ils, opinaient pour retourner dans leur pays. » Voilà bien un frappant exemple des illusions de l'orgueil national ! Loin d'être découragés, les Chrétiens, au contraire, se réjouissaient tous de tenir enfin la flotte du Sultan à leur portée. S'ils éprouvaient quelque crainte, c'était celle d'imposer tellement à Barberousse, que ce vieux corsaire se refusât obstinément à sortir de son immobilité, restât sourd à toutes les provocations. Que faire, alors? Passer outre? Aller assiéger Patras et Lépante? Pour protéger ces deux places, la flotte ottomane se résoudrait peut-être à oublier son infériorité numérique et à courir les risques d'un combat.

Le 22 septembre, l'amiral de Charles-Quint, rallié par ses dernières naves, prescrit aux galères de s'approvisionner d'eau, de bois, de vivres frais; le 25, au son de la trompette du commandant en chef,

[1] Voyez dans la *Marine des Ptolémées et la Marine des Romains*, t. Ier, p. 61 à p. 84 : *la Bataille d'Actium*, et dans les *Marins du quinzième et du seizième siècle*, t. Ier, p. 125 à p. 146 : *la Grande Armada*.

les deux cents voiles lèvent l'ancre et se livrent au vent qui les emporte rapidement vers le sud. Grimani conduit l'avant-garde des galères; Doria se tient au centre; Vincenzo Cappello, avec les Vénitiens, ferme la marche. Formées en deux escadres rangées sur deux colonnes, les naves suivent les galères en route libre : le galion de Condulmiero, toute une escadre à lui seul, les précède.

De la rade de Corfou à l'entrée du golfe d'Arta, la distance est de cinquante-cinq ou soixante milles. Le soir même la flotte jette le fer sous le cap de Prévésa : le galion, qui sert aux autres naves de pivot et de guide, a mouillé par seize pieds d'eau. C'est à peine assez d'eau pour flotter. N'avons-nous pas nous-mêmes mouillé devant Kinbourn avec un pied d'eau sous la quille ? Une barre sur laquelle la profondeur varie de deux à quatre mètres, interdit aux naves l'accès de l'immense baie où toutes les flottes de l'univers trouveraient place. Le golfe d'Arta est, comme l'étang de Berre, un bassin dont il suffirait de dégager l'entrée pour en faire une mer intérieure. La sonde y descend jusqu'à trente, quarante et soixante mètres au-dessous de la surface ; le vaste enfoncement se creuse, dans la direction de l'est, jusqu'à près de vingt milles de la bouche d'un chenal large à peine de deux ou trois encablures. Le mouillage extérieur est sans abri contre les vents qui soufflent du nord au sud en passant par l'ouest.

Une assez forte houle battait en côte; naves et galères roulèrent toute la nuit, bord sur bord. Le 26 au matin, le vent d'ouest tomba et fut remplacé par une légère brise de nord. Qui profiterait le premier de cette accalmie? Barberousse, pour se porter à l'encontre de la flotte chrétienne, ou Doria, pour franchir la passe et aller attaquer la flotte ottomane sur ses ancres? Des deux côtés on se sentait incliné par de puissants motifs à l'inaction. Barberousse n'était pas encore autorisé à exposer les forces navales de l'Empire à un choc si manifestement inégal; Doria ne pouvait guère songer à se présenter de pointe à cette flotte embossée et appuyée aux murs d'une forteresse. Seul un débarquement ferait peut-être tourner les chances en faveur des Chrétiens. C'était là précisément ce que redoutaient les Turcs.

Autour de Barberousse, les reïs assemblés demandent à grands cris qu'on s'occupe de parer au danger d'une descente. La chose n'a pas, il est vrai, trop bien réussi à Grimani; mais Doria dispose de tout autres moyens que le patriarche d'Aquilée : s'il se résigne à dégarnir ses galères, il pourra mettre à terre près de vingt mille hommes : Nous sommes toujours portés à prêter à l'ennemi des projets que, placés dans sa situation, nous nous garderions bien d'envisager nous-mêmes : pour Sinan-Reïs, entre autres, le débarquement des Chrétiens ne fait pas doute. Froissé dans

son orgueil de vieil Osmanli par la prééminence d'un corsaire barbaresque, Sinan soutient son opinion avec une vivacité de fâcheux augure pour la bonne harmonie que l'approche du combat rendrait cependant doublement nécessaire. Se refuser à transporter des canons sur le rivage de la rade foraine occupée en ce moment par les Chrétiens est, aux yeux de Sinan, une impardonnable négligence; peu s'en faut qu'en son for intérieur l'irritable reïs ne flaire dans cette négligence une trahison. Les gens effrayés voient des traîtres partout.

Le péril que prétendait conjurer Sinan-Reïs n'était pas, il faut bien le dire, tout à fait imaginaire. L'idée d'un débarquement avait été sérieusement agitée dans le conseil tenu le matin même par André Doria. Fernand de Gonzague, le commandant des troupes [1], l'appuyait de tout son pou-

[1] Fernand Ier de Gonzague, fils de François II de Gonzague, marquis de Mantoue, et d'Élisabeth d'Este, né le 28 janvier 1507, vice-roi de Sicile en 1536, duc de Molfetta et prince d'Ariano, acquit, en 1539, la principauté de Guastalla de la comtesse Louise Torelli et devint gouverneur du Milanais. « Il a été, dit Brantôme, un très-bon et grand capitaine. S'il ne l'eût été, on ne l'eût honoré de l'état de coronel général de la cavalerie légère, sous Monsieur de Bourbon à la prise de Rome, sous le prince d'Orange à Naples et à Florence. » Au jugement de de Thou, Fernand de Gonzague « fut un homme de grand courage, mais de caractère opiniâtre. Sur la fin de sa vie, il fut accusé d'une avarice sordide et d'une cupidité insatiable. » Une médaille attribuée à Leone Leoni le représente « tête nue, front découvert, barbu, couvert d'une riche armure, avec écharpe, portant la décoration de la Toison d'or ».

Fernand de Gonzague est mort à Bruxelles le 15 novembre 1557, d'une chute de cheval faite devant Saint-Quentin.

voir. « Puisqu'on ne peut, disait-il, aller droit à l'ennemi, forcer sous son canon et sous celui de la citadelle l'entrée de la rade, pourquoi ne tenterions-nous pas de réduire par un siège le château de Prévésa? Maîtres de cette hauteur, nous fermerions la passe en y coulant des vaisseaux chargés de pierres, et nous aurions, dans un délai plus ou moins prolongé, la flotte ottomane à notre merci.» — « L'avis est fort bon en apparence, répondait Doria; au fond, il serait fort dangereux à suivre. Barberousse doit avoir mis à terre une partie de ses troupes, et la cavalerie qui a contraint Grimani à se rembarquer ne manquerait pas d'accourir de nouveau de l'intérieur du pays. En privant nos vaisseaux de leurs soldats, nous nous exposerions à combattre sur mer dans des conditions déplorables. Comment d'ailleurs songer à s'engager dans une opération qui demanderait du temps pour être menée à bonne fin? La saison avancée peut, d'un instant à l'autre, obliger la flotte à fuir devant la tempête. »

Le raisonnement de Doria était sans réplique : il eût mieux valu le faire avant d'être venu montrer aux Turcs, par des hésitations et une impuissance trop visibles, la force de leur situation. Nul assurément ne songeait à proposer de braver à la fois l'artillerie du château de Prévésa, le feu des galères ennemies embossées, les hauts-fonds et l'étranglement de la passe. Octave occupait la plage que Fernand de Gon-

zague voulait conquérir, et cependant Octave prit le parti d'attendre Antoine au large. Doria, en écartant toute idée d'une entrée de vive force dans le golfe, ne fit donc qu'imiter la prudence du jeune triumvir. Nous ne saurions, en bonne justice, l'en blâmer, car nous n'avons pas été plus hardis qu'Octave et Doria devant Sébastopol.

Toutes les décisions de cette mémorable et instructive campagne portent, de part et d'autre, l'empreinte de la circonspection : plus d'une fois, en écoutant Doria, il nous a semblé entendre Barberousse. Le chef chrétien et le chef musulman ont, dans les conseils du 26 et du 27 septembre, tenu un langage tout à fait identique. Pouvait-on donc se promettre de chefs vieillis dans le commandement une conduite plus aventureuse? L'audace survit rarement à cette succession de hasards où s'est heurtée une trop longue carrière. Doria touchait à sa soixante-dixième année, étant né à Oneille le 30 novembre 1468; Barberousse, mort à Constantinople, depuis longtemps déjà octogénaire, le 4 juillet 1546, devait avoir à peu près le même âge[1]; Cappello n'était guère plus jeune : il venait d'accomplir sa soixante-huitième année. L'épitaphe inscrite sur son tombeau, à Venise, dans

[1] Les historiens musulmans ont remarqué que la valeur numérique des caractères arabes qui expriment cette phrase : *Le roi de la mer est mort,* correspond au chiffre 953, année de l'hégire dans laquelle le grand marin alla rejoindre au ciel le Prophète.

l'église de Santa Maria Formosa, lui donne en 1542 soixante-douze ans[1]. Tous ces Nestors ne sont pas naturellement des têtes folles; Vincenzo Cappello cependant serait plus volontiers porté aux résolutions énergiques. Si l'on n'écoutait que les avis du général vénitien, l'attitude de la flotte chrétienne trahirait moins d'appréhensions et d'incertitudes; mais Cappello est, ainsi que Grimani et Fernand de Gonzague, sous les ordres de Doria. Il pourra murmurer, protester, frémir d'indignation, il faudra bien qu'il obéisse.

[1] Pour la naissance de Doria nous avons cru devoir nous en tenir à la date qui nous a paru le plus généralement adoptée : 30 novembre 1468. Nous ferons cependant remarquer que le Père Guglielmotti, dont l'autorité en semblable sujet devrait peut-être rester au-dessus de toute contestation, fait naître Doria deux ans plus tôt, le 30 novembre 1466.

CHAPITRE XLIV

LA FLOTTE CHRÉTIENNE, APRÈS UNE ESCARMOUCHE INSIGNIFIANTE, SE DÉCIDE A FAIRE ROUTE POUR PATRAS. — LA FLOTTE OTTOMANE SORT DE LA BAIE POUR OFFRIR A DORIA LE COMBAT.

Que la guerre serait simple, s'il était permis de lire dans le jeu de son adversaire! Le génie des grands capitaines consiste surtout à pressentir le parti que prendra l'ennemi, et la stratégie n'est, la plupart du temps, qu'une application judicieuse du calcul des probabilités. Barberousse connaissait l'homme qu'il avait contraint quelques années auparavant de se rembarquer à Cherchell : il tenait pour certain que Doria ne justifierait pas les inquiétudes de Sinan-Reïs. Ce tempérament de manœuvrier et de politique ne s'engagerait point volontiers dans une entreprise qui serait de nature à lui lier les mains. « Mes frères, disait Barberousse à ses capitaines, vous voulez transporter des canons à terre, élever des redoutes sur cette plage découverte, parce que vous pensez que les Chrétiens s'apprêtent à y débarquer. L'artillerie ennemie, je vous

en préviens, gênera considérablement vos travaux. Ce ne serait rien encore; mais qu'arrivera-t-il si Doria, partageant ses forces, profite du moment où nos vaisseaux seront dégarnis de leurs troupes, pour les attaquer? Ce n'est point avec cinq mille hommes que nous en repousserons vingt mille. Le fort de Prévésa, croyez-le bien, se défendra suffisamment par lui-même; notre affaire, à nous, est de songer à la flotte et de n'affaiblir en aucune façon ses moyens de défense. Si les infidèles essayent de forcer l'entrée du port, il est très-probable qu'ils perdront leur temps à nous canonner. — Telle est, vous le savez, la coutume de ces chiens maudits. — Nous irons, nous autres, à l'abordage, et nous les enlèverons, avec le secours de Dieu. Il faut seulement que nos équipages demeurent au complet. »

Barberousse ne possédait pas encore sur ses capitaines l'ascendant qu'une série non interrompue de succès devait lui assurer un jour; ses observations ne firent qu'une médiocre impression sur le conseil. « Seigneur, reprit avec hauteur Sinan-Reïs, votre avis peut être bon; je n'en pense pas moins que le nôtre est préférable. » Barberousse prit le parti de dissimuler. « Rendons-nous d'abord sur les lieux, dit-il, nous y jugerons mieux ce qu'il convient de faire. » L'inspection des lieux ne fit que confirmer le capitan-pacha dans sa conviction première. Capitaines et janissaires persistaient également dans leur sentiment. « Il est vraiment

étrange, se disaient entre eux les *joldaks,* — soldats turcs composant la garnison des galères, — que Khaïr-ed-din fasse si peu de cas des conseils d'un homme tel que Sinan-Reïs! Ce corsaire voudra-t-il donc toujours n'agir qu'à sa fantaisie? »

Levant les yeux au ciel et murmurant dans sa barbe rousse quelques mots qui n'auraient peut-être satisfait qu'à demi son entourage, Khaïr-ed-din finit par se résigner. La piété du capitan-pacha égalait son courage; jamais Khaïr-ed-din ne se présenta au combat sans s'y être préparé par le jeûne et par la prière. Des versets du Coran inscrits sur de longues banderoles furent attachés aux deux flancs de la capitane, et, chose merveilleuse à voir, le vent s'apaisa soudain. Que la volonté de Dieu et de son prophète s'accomplisse! ce qui est écrit au livre du destin ne saurait manquer d'arriver. Ordre est donné de procéder sur-le-champ au débarquement des canons : Mourad-Reïs sera chargé de la construction des batteries.

A peine la tranchée est-elle ouverte que la sagesse de Barberousse, à la confusion de ses contradicteurs, apparaît dans tout son jour : les troupes turques ne peuvent soutenir le feu violent des galions et des naves. Après avoir subi de grandes pertes, les soldats de Mourad-Reïs doivent baisser pavillon devant la mitraille. Doria, pendant ce temps, faisait tâter la passe par un détachement de galères. Barberousse oppose sur-le-champ à ces

éclaireurs un égal nombre de vaisseaux à rames. On se canonne, on se harcèle pendant toute la journée. Cette agitation si bruyante sera sans résultat : n'y voyez qu'une satisfaction donnée aux impatients; Doria ni Barberousse ne veulent combattre: Barberousse comprend trop bien son infériorité; Doria, parviendrait-il, à force de provocations, à faire sortir la flotte ottomane de son inertie, hésiterait encore à risquer un combat sérieux, sachant bien que les suites de ce combat exposeraient au naufrage des naves démâtées et des galères privées par l'abordage de la majeure partie de leurs rames. On sait quels ravages produisit la tempête dans l'armée victorieuse que la mort de Nelson laissait le soir de Trafalgar aux soins de Collingwood.

La nuit venue, Mourad-Reïs, désireux de faire oublier la retraite qui donne si bien raison à Barberousse, envoie attaquer le galion par quelques bâtiments légers. Le galion était sur ses gardes; les chaloupes chargées de janissaires sont obligées de se replier. Les marins ottomans n'auront pas le droit de railler les sapeurs que l'ennemi a chassés, en quelques volées, de la tranchée. Le 27 au matin Doria prend le parti de poursuivre sa route vers le golfe de Lépante. Les galères donnent la remorque aux naves; trop lourd pour être ainsi traîné, le galion est laissé à ses propres forces. La flotte se dirige lentement vers le sud en longeant la côte occidentale de l'île Sainte-Maure. A la vue des

Chrétiens évacuant le mouillage où se développait si majestueusement leur flotte, les Musulmans, dont l'inquiétude s'était le moins dissimulée, changèrent brusquement de langage. On les vit passer soudain des terreurs d'une imagination frappée à un excès d'audace et d'arrogance. Leur présomption trouva un dangereux interprète dans le tchaous de la Sublime Porte, eunuque chargé par Soliman d'accompagner, et probablement aussi de surveiller Barberousse.

Les eunuques ont toujours joué un grand rôle dans les sociétés orientales : plus d'un a commandé avec distinction les armées. Sans remonter jusqu'à l'eunuque Narsès, c'était encore un eunuque, ajoutons même, pour mieux montrer combien l'âme peut être indépendante de sa misérable enveloppe, un eunuque octogénaire, hideuse masse de chair que quatre hommes prenaient sous les bras pour la soulever, le fameux Khadim Soliman-Pacha, en un mot, qui, à cette heure même où Barberousse tenait en échec l'armée de la Ligue, conquérait, avec une flotte improvisée à Suez, la péninsule arabique, poussait à travers la mer Rouge et l'océan Indien jusqu'aux côtes du Guzerate, et allait mettre le siège devant Dhiù, place à jamais célèbre par l'opiniâtre défense des Portugais[1]. Tous les héros ne se présentent pas sous l'aspect d'Achille ou sous celui de Gonzalve de Cordoue.

[1] Voyez le chapitre XXXVII.

L'eunuque qui servait de conseiller légal à Barberousse, — l'historien espagnol Sandoval lui attribue le nom de Monuc, — paraît avoir, comme le vieux Soliman-Pacha, conservé, malgré sa mutilation, le diable au corps. « Allez-vous donc, dit-il à Barberousse, laisser les infidèles s'éloigner sans essayer de leur livrer bataille? Voici l'instant de montrer votre courage et votre science de corsaire, l'instant de gagner enfin le pain que vous mangez. Soliman ne manquera pas de bois pour construire une autre flotte, si celle que vous commandez est détruite; les capitaines ne lui feront pas davantage défaut; ce qu'il ne vous pardonnerait pas, ce serait d'avoir pu combattre et de ne l'avoir pas voulu. » Tel était le langage qu'on tenait à Villeneuve, la veille de Trafalgar. Villeneuve sortit, le cœur navré, de la baie de Cadix; Barberousse fit tirer le coup de partance, et, se plaçant à la tête de sa flotte, la conduisit en dehors des hauts-fonds qui bordent l'entrée du golfe d'Arta. « Allons donc combattre, dit-il à Salih-Reïs, quoique l'ennemi nous soit de beaucoup supérieur. Si nous hésitions, ce beau parleur, qui n'est ni homme ni femme, nous accuserait auprès du Grand Seigneur, et le Grand Seigneur probablement nous ferait pendre. »

CHAPITRE XLV

BATAILLE DE PRÉVÉSA, LIVRÉE LE 27 SEPTEMBRE 1538.

La flotte chrétienne avait fait, dans la direction du sud, pendant la nuit du 26 au 27 septembre, une trentaine de milles. Quelques heures avant le lever du jour, le vent fraîchit et devint tout à fait contraire. Doria se rapprocha de l'île Sainte-Maure et jeta l'ancre à la hauteur du petit îlot de la Sessola. Le galion et quelques naves apparaissaient au loin, faisant force de voiles pour rejoindre la flotte. Barberousse, avant de se résoudre à tenter une sortie dont il ne se dissimulait pas les dangers, a rassemblé une dernière fois ses capitaines. « Que chacun de vous, dit-il à ces vieux marins dont plus d'un fut le compagnon de ses premières croisières, mette son vaisseau en ligne. Je n'ai qu'un seul ordre à vous donner : suivez des yeux ma manœuvre, et, sur mes mouvements, réglez les vôtres. »

Entre fustes, brigantins, galiotes et galères, les Ottomans réunissaient en ce moment cent quarante voiles. Ils s'étaient, suivant la coutume, partagés

en trois escadres. Les premiers rayons du soleil montrent cette multitude de vaisseaux, cette armée accourant, les voiles gonflées, aux vigies de la flotte chrétienne. Doria prétendait attirer à sa suite l'armée de Barberousse ; il ne s'attendait pas à voir si promptement ses vœux réalisés. Le terrain sur lequel l'impatience de son adversaire l'appelle à combattre n'est assurément pas celui qu'il cherchait. Livrer bataille sur une côte sans refuge, où la moindre tempête sera bien plus à craindre que le canon de l'ennemi, n'a rien qui puisse séduire un chef doué de quelque prévoyance.

On comprendra qu'en proie à cette préoccupation dominante, Doria ait hésité trois heures à se porter au-devant de l'ennemi. La pression de l'opinion publique, la fougue belliqueuse de Vincenzo Cappello et de Grimani finirent par l'emporter. Doria donne à regret l'ordre de lever l'ancre et de se diriger vers le nord. Il comptait être rallié en route par le galion de Condulmiero et par les autres naves attardées ; mais le galion, au moment où il passait sous le cap Zuana, promontoire abrupt formé par une grosse éminence, tomba tout à coup en calme. Il était alors à environ quatre milles de la terre ferme, à neuf de l'entrée de Prévésa, qui restait à peu près au nord-est, à dix du mouillage de la Sessola, dans la direction du sud-sud-ouest.

L'énorme masse, abandonnée par le vent, s'ar-

rêta brusquement sur place et demeura immobile comme une tour. Condulmiero détache sur-le-champ vers Doria la frégate légère qui lui sert de chaloupe. Il demande des ordres et du secours. « Commencez toujours le combat, lui fait répondre l'amiral, vous ne tarderez pas à être soutenu. » Pauvre *Duilio!* que pourra-t-il faire contre tant de torpilleurs? Les Turcs, au fur et à mesure que leurs vaisseaux dépassent la limite des hauts-fonds, se déploient avec une précision qui fait honneur à leur habileté pratique; ils se déploient sur une seule ligne légèrement concave, sur une ligne affectant à dessein ou par un désordre involontaire la forme d'un croissant. En avant marchent seize grosses fustes commandées par Dragut. La fuste est, comme la galiote et le brigantin, une galère de moindre échantillon. L'aile gauche serre la terre d'aussi près que possible.

Le but que se propose d'atteindre Barberousse est évident : le rusé corsaire veut envelopper les naves retenues par le calme, avant que les galères puissent leur porter secours. Sainte-Maure était, à cette époque, aussi bien que l'Épire, possession des Turcs; la flotte de Barberousse trouvait donc un double avantage à combattre appuyée au rivage. Un groupe de galères musulmanes s'est jeté entre le galion et la terre qu'on peut, en cet endroit, ranger presque à toucher. Ces galères contournent le vaisseau de Condulmiero hors de la portée

de son canon; elles reviennent sur leurs pas, dès qu'elles l'ont dépassé. Le galion leur présentait alors le côté de tribord. Allaient-elles fondre sur cette forteresse isolée et tenter de l'enlever à l'abordage?

Le fracas des tambours et des autres instruments de guerre, mêlés aux cris sauvages qui, chez les Turcs, précèdent généralement l'assaut, le fit craindre un instant. Heureusement pour Condulmiero, ces vaisseaux lancés à toute vogue, ces assaillants furieux dont les proues poussaient devant elles un blanc rouleau d'écume, suspendirent tout à coup et d'un commun accord leur élan. Une volée générale d'artillerie, suivie d'un épais nuage de fumée, indiqua le dessein d'engager le combat à distance: Les gens du galion demeurent fermes et calmes sous cette tempête de proectiles : Condulmiero a prescrit de ne pas tirer un seul coup avant que les Turcs soient à portée de mitraille: Le silence le plus complet règne à bord ; les Turcs pourraient douter qu'il existe des canons sur ce vaisseau ennemi qu'un reste de houle balance.

Déjà cependant le grand mât de hune, entraînant dans sa chute le grand mât de perroquet où flottait tout à l'heure l'étendard de Saint-Marc, a été emporté par un boulet : rassurés par l'impunité avec laquelle ils poursuivent leur tir, les Turcs se sont peu à peu rapprochés au point de pouvoir se servir

de leurs arquebuses : Condulmiero saisit le moment; du geste et de la voix, il donne le signal. Il a été recommandé aux bombardiers de ne pas s'exposer à perdre leurs coups en cherchant à frapper les galères de plein fouet. « Tirez bas, leur a dit le brave capitaine vénitien, les boulets rebondiront et glisseront sur l'eau. »

Quelles belles polémiques j'ai vu s'engager, il y a trente ans, entre les partisans du tir horizontal et les défenseurs non moins éloquents du pointage en hauteur! Les canons rayés et les boulets coniques ont ruiné à jamais le tir à ricochet : c'est une perte pour la balistique, et si l'on ne nous laissait entrevoir dans un avenir prochain des trajectoires tendues comme la corde d'un arc, je serais presque tenté de regretter le vieux boulet rond. Il nous dispensait du moins, celui-là, d'apprécier les distances, appréciation toujours si difficile entre deux adversaires en mouvement. Le tir de plein fouet nous a, dans un autre temps, coûté cher : de 1792 à 1816, nos projectiles se sont égarés, presque inoffensifs, dans la mâture des vaisseaux anglais. Le vice-amiral Émériau fut un des premiers à s'en apercevoir, et après lui, le capitaine Baudin, commandant le brick *le Renard*, répétait, à deux cent soixante-seize ans d'intervalle, la sage recommandation de Condulmiero : « Tirez bas! » Le capitaine du *Renard* ajoutait même, pour mieux justifier son précepte : « Tirez bas, mes amis! Les

Anglais n'aiment pas qu'on les tue. » Il n'y a plus aujourd'hui que la torpille bien réglée qui aille droit à son but; sans décrire une parabole. C'est encore un de ses avantages sur l'obus et sur le boulet.

La première bordée du galion fut terrible : un boulet de cent vingt livres, tiré par le chef des bombardiers en personne, Francesco d'Arba, fracassa tellement la proue d'une galère, que l'équipage épouvanté se porta tout entier à la poupe, dans l'espoir de maintenir l'avant entr'ouvert hors de l'eau. La blessure était trop vaste et trop profonde : la galère s'emplit en quelques minutes et disparaît en tourbillonnant. Le reste des vaisseaux turcs n'attend pas une seconde volée : l'ordre de scier a été donné; il est exécuté avec une rare énergie. Quand les galères, refoulant les flots par la poupe, se sont mises hors de la portée du canon, les bombardiers se hâtent de recharger leurs pièces. Le galion ne va pas tarder à subir une nouvelle attaque, seulement l'attaque sera cette fois plus prudente et plus méthodique; ce sera une attaque par échelons.

Un peloton de quinze ou vingt galères se porte en avant, fait feu et se retire en arrière aussi vivement qu'il est venu; un second peloton lui succède et répète la manœuvre; un troisième peloton prend incontinent la place laissée vide. Ce feu roulant, à peine interrompu par quelques intermittences, se prolonge d'une heure après midi au coucher du

soleil. Le galion eut, dans cet engagement, treize hommes tués et quarante blessés. Il était tellement rempli d'éclats de bois que la circulation y semblait impossible. Un boulet traversa le vaisseau de part en part à la hauteur de la dunette, brisant sur son passage les batayoles du château d'avant, la grand'-hune et la vergue d'artimon; d'autres projectiles emportèrent l'habitacle des boussoles, une caisse remplie de flèches, les deux pompes, la chaloupe, les ancres, une portion du guindeau, pénétrèrent dans la soute aux vivres et sortirent sous l'eau. La plupart de ces projectiles étaient du plus fort calibre. Après le combat, on recueillit, sur le pont du galion ou dans sa membrure, treize boulets de soixante livres. Le feu éclata deux fois à bord : des gargoussiers qu'on avait laissés dans l'entre-pont, enveloppés d'une couverture de laine, firent explosion et allumèrent l'incendie.

Couvert de sang, atteint au flanc droit et à la face par les débris qui volaient de tous côtés, le capitaine Condulmiero n'en gardait pas moins son calme impassible. L'équipage décimé se raffermissait à chaque volée sous son regard; le feu du galion ne fut jamais plus précis et plus redoutable. Bon nombre de galères ottomanes, percées de mille trous, ne se maintenaient à flot que grâce à l'activité des charpentiers : suspendus le long du bord, dans des chaises de corde, ces courageux ouvriers, qu'on exposait ainsi sans abri, enfonçaient à grands

coups de maillet les tampons de bois préparés à l'avance pour aveugler les voies d'eau.

A l'heure où le soleil plonge son disque rougi dans les vapeurs humides de l'horizon, toute la flotte turque parut se rassembler pour porter au colosse qui depuis six heures soutenait le feu des Ottomans sans broncher, le coup décisif. Condulmiero prévoyait ce dernier effort. Les pièces du galion furent chargées jusqu'à la gueule de boulets et d'éclats de pierre; les bombardiers, le boute-feu à la main, attendirent en silence et l'oreille tendue le signal qui devait leur venir du pont. Encore quelques minutes, et le sort du vaisseau vénitien allait être résolu. Monté sur sa galère capitane, qu'il avait couverte, pour ce grand jour, de bannières écarlate, Barberousse conduisait en personne la colonne d'assaut. Le cœur lui manqua-t-il au moment de jeter l'épieu? Recula-t-il comme un chasseur imprudent recule devant le lion blessé qu'il est venu troubler dans son antre? Ou l'approche de Doria modifia-t-elle instantanément les intentions du Capitan-Pacha? Les historiens nous laissent dans le doute à cet égard. Toujours est-il qu'à l'instant même où l'abordage semblait imminent, le combat corps à corps inévitable, les Vénitiens virent la galère capitane changer peu à peu de route, incliner le cap du côté du sud et se diriger vers quelques naves de moindre importance, vaisseaux de transport à peu près dépourvus d'ar-

tillerie, que de folles bouffées de vent retenaient séparés du gros de la flotte.

Le galion tout désemparé n'était pas en mesure d'intervenir dans cette phase nouvelle du conflit : il avait assez à faire de mettre un peu d'ordre dans son gréement. Les équipages des naves s'étaient, à l'approche des Turcs, jetés dans les chaloupes; deux de ces bâtiments, enlevés en un clin d'œil, furent brûlés, par ordre de Barberousse, sur le champ de bataille. C'était la réponse du Capitan-Pacha aux provocations suivies de si peu d'effet des amiraux chrétiens. Une troisième nave, appartenant au port de Raguse, avait à bord cinq cents soldats espagnols commandés par le capitaine Boccanegra : les Turcs commencèrent par la canonner, abattirent son grand mât de hune et son perroquet de fougue; ils voulurent ensuite l'aborder, mais ils furent reçus par de telles arquebusades que leur ardeur guerrière n'y résista pas. La nave laissa tomber sa misaine et, favorisée par un souffle de brise, s'échappa dans la direction de Corfou.

Que faisait donc Doria durant ces meurtrières escarmouches? Doria faisait un pompeux déploiement de sa prétendue science de tacticien, — *a great arithmetician,* dirait Iago. — « Il voulait, prétendait-il, attirer les Ottomans en haute mer, afin de les écraser presque sans péril, sous le feu de ses bâtiments à voiles. » Excellente combinaison pour un propriétaire de galères, mais combi-

naison bien subtile pour un amiral de la sainte Ligue. Les pauvres d'esprit, — je n'oserais appeler de ce nom Nelson et Suffren ; j'en serais cependant, je l'avoue, tenté, — les pauvres d'esprit à qui l'Évangile promet le royaume des cieux, sont souvent plus habiles, dans ces grandes occasions, que les raffinés. La guerre n'admet pas les complications : perdre du temps a toujours été un mauvais moyen de remporter la victoire. Doria, dès le matin, avait appareillé. Le vent, quoique faible, le portait vers l'ennemi : il s'arrêta de son plein gré, à dessein, en arrière des naves, auxquelles il entendait laisser tout l'honneur et tout le poids du combat.

Un instant on put croire qu'il essayerait de passer entre la terre et la flotte ottomane : en approchant des dernières naves, il fit, au contraire, une grande embardée, gagna au large et alla se poster en dehors de la masse confuse des soixante navires à voiles. La manœuvre parut surprendre les Turcs, qui ne savaient trop à quelle intention secrète l'attribuer ; elle donna probablement au galion, vers quatre heures de l'après-midi, un répit dont ce malheureux vaisseau avait grand besoin. Les Turcs, pour quelque temps, lâchèrent prise, et se portèrent à la rencontre des galères chrétiennes. Doria revira sur-le-champ de bord, et, continuant de se couvrir des naves comme d'un rempart, se rapprocha, par un mouvement d'ensemble, de la côte de Sainte-Maure.

Grimani, Cappello ne comprenaient rien à ces évolutions ; ils suivaient Doria, dociles à ses ordres, déjà inquiets pourtant et intérieurement indignés. L'ennemi était là, évidemment inférieur en force, suffisamment éloigné du port, n'ayant pour refuge que la bouche d'un canal étroit, et, au lieu de courir à lui, de saisir aux cheveux l'occasion d'une bataille dont l'issue mettait fin à la guerre, on laissait les heures s'écouler ; on assistait, pour ainsi dire, l'arme au bras, à la destruction d'une avant-garde sacrifiée ! Les Anglais, pour bien moins, fusilleront, en 1756, l'amiral Byng.

Les deux généraux sautèrent dans une fuste et se firent conduire à bord de la galère de Doria. Vincenzo Cappello, malgré ses soixante-huit ans, sentait monter la rougeur à son front et se contenait à peine. Il appartenait, ainsi que Grimani, à cette brillante noblesse vénitienne, aristocratie marchande et militaire, dont les Barcas, les Scipions, les Chatam auraient pu envier l'indomptable énergie : le roi d'Angleterre, Henri VII, confia jadis à Cappello le commandement de sa flotte et sa royale personne, quand il traversa la Manche pour aller renverser, dans les champs de Bosworth, l'odieuse tyrannie de Richard III ; Venise appela cinq fois ce valeureux gentilhomme à remplir les fonctions de provéditeur, trois fois à commander en chef ses escadres ; elle lui réservait comme marque de son approbation la dignité de procureur de Saint-Marc. On citait Cappello pour

sa parfaite entente des moindres détails du métier, et c'était à sa fermeté, disait-on, que la République devait la restauration de la discipline dans son armée navale. Cappello portait ce jour-là par-dessus ses armes, comme André Doria au combat de Paxo, un manteau de soie cramoisie, signe de l'autorité dont le Sénat investissait les généraux de la République. Grimani hésitait à prendre la parole ; Cappello se chargea d'exprimer son propre étonnement et celui de son collègue. Il parlait avec tant de véhémence que, des galères voisines, chacun put l'entendre: « Que faisons-nous? disait-il à Doria. Pourquoi n'abordons-nous pas l'ennemi? Doutez-vous par hasard que, mes capitaines et moi, nous soyons disposés à faire notre devoir? S'il en était ainsi, mettez-vous à l'écart et donnez-nous l'ordre d'attaquer; vous verrez de quelle façon se comporte en pareille occurrence une flotte vénitienne. »

Doria subit sans s'émouvoir l'apostrophe: « Puisque vous êtes si bien disposé, répliqua-t-il à Cappello, vous n'avez qu'à me suivre ; quand le moment d'agir sera venu, je n'attendrai pas, pour vous donner l'exemple, vos conseils. » Sombre et la mort dans l'âme, Cappello retourne à bord de sa galère; Grimani rejoint également la sienne. Le jour commençait à baisser; deux fois Doria recommença ses évolutions stériles, allant de Sainte-Maure au large et du large à Sainte-Maure, sans parvenir à distraire les Turcs du plan qu'ils poursui-

vaient depuis leur sortie. Barberousse ne voulait combattre que dans le voisinage de la terre; il se rendait trop bien compte de l'avantage que reprendraient les naves, s'il commettait l'imprudence d'accepter la lutte en mer libre.

Dans ces changements de route continuels, deux galères chrétiennes finirent par s'égarer : l'une était commandée par l'abbé Bibiena, l'autre par Francesco Mocenigo. Ces deux capitaines avaient hâte de se retrouver à leur poste. Les rameurs étaient harassés, l'air légèrement obscurci par les vapeurs du soir. Bibiena et Mocenigo s'efforçaient avec anxiété de percer du regard l'obscurité croissante. Deux groupes de galères se montraient devant eux, l'un tout près de terre, l'autre plus à l'ouest; ils se dirigèrent vers le premier. Fatale inspiration! ils allaient au-devant de la capture. Avons-nous besoin d'autre preuve pour rester convaincus de la confusion où le grand stratégiste avait fini par jeter sa flotte? Bibiena et Mocenigo ne tardèrent pas à être entourés. Leur défense fut héroïque; elle ne les sauva pas. Le pont des galères chrétiennes est envahi; les équipages sont en quelques instants égorgés. Les capitaines, moins heureux peut-être, restent prisonniers aux mains des Turcs.

Une galère de Venise, une galère pontificale et cinq naves espagnoles capturées par Barberousse, voilà le résultat d'une journée de manœuvres. Ce

résultat valait-il donc la peine de mettre en mer deux cents voiles et soixante mille hommes ? Tactique! tactique! ce sont là de tes coups! Quand on lit les écrivains contemporains, on voit que l'amiral de Soliman déploya d'abord sa flotte sous la forme d'un aigle aux ailes étendues, puis qu'il la replia en croissant; que l'amiral de Charles-Quint fit de la sienne trois corps disposés en échelons, chaque aile protégée par la moitié des naves. Ces belles combinaisons n'ont jamais été, je le gage, que la déformation accidentelle, non voulue, de la ligne de front, ligne qui, depuis le combat de Salamine jusqu'à l'avénement de la marine à voiles, ne cessa jamais d'être considérée comme l'ordre fondamental de bataille. Il a fallu la naïveté des Anglais pour s'imaginer que Rodney, Samuel Hood, Howe, Jervis, Nelson, étaient, dans une mesure quelconque, redevables de leurs victoires au traité d'évolutions de M. Clark. Ce lauréat de nouvelle espèce, découvert un beau jour par l'engouement public, toucha toute sa vie une grosse pension ; le Parlement se crut tenu de le récompenser du signalé service qu'il avait rendu à la marine britannique, en lui enseignant l'art de couper la ligne. Est-il, en vérité, quelque bataille sérieuse où la ligne ne finisse par se couper d'elle-même, quelque action décisive qui ne doive, quoi qu'on fasse, dégénérer promptement en mêlée? Si la mêlée s'évite, c'est que la bataille n'est plus, comme la

journée de Prévésa, qu'une maladroite et malencontreuse escarmouche. Une flotte dont l'ennemi réussit à couper la ligne aurait assurément grand tort de juger pour un accident aussi insignifiant sa situation en aucune façon compromise. Semblable émotion puisée dans les livres, émotion impossible à justifier, si l'on s'en tient aux raisons pratiques, nous coûta la perte du grand combat livré par le comte de Grasse à Rodney, le 12 avril 1782, dans le canal de la Dominique.

Le 27 septembre 1538, la journée avait été étouffante : Cappello dut déposer son casque pour se couvrir la tête d'un vaste chapeau de paille. Au coucher du soleil, l'orage, menaçant depuis midi, éclata. Une forte brise, accompagnée d'éclairs, de tonnerre et d'une pluie battante, fondit sur les deux flottes en quelques instants dispersées. L'attente prolongée du combat avait surexcité les nerfs outre mesure : cette côte, le long de laquelle Chrétiens et Mécréants se mesuraient des yeux, pouvait devenir le tombeau de la flotte qu'une tempête soudaine y acculerait. Les Turcs possédaient dans Prévésa un asile assuré ; les vaisseaux de la sainte Ligue ne pouvaient rencontrer d'abri qu'à Corfou. Doria fit sans doute plus d'une fois cette réflexion inquiétante, pendant qu'il croisait de l'est à l'ouest et que son regard se tournait involontairement vers les nuages qui s'amoncelaient peu à peu à l'horizon du midi. Le grain, en se déchaînant, lui fit

perdre la tête, et peut-être aurait-on bientôt fait de compter les capitaines qui, en cette occasion, conservèrent leur sang-froid. Le dieu Pan ne répandra jamais plus sûrement l'effroi dans les armées que lorsqu'il sera secondé par l'orage.

Doria fit déployer son trinquet et s'abandonna au vent, courant, la rafale en poupe, vers Corfou. Sans qu'il fût besoin de leur donner aucun ordre, toutes les galères chrétiennes imitèrent la manœuvre de la capitane. On remarqua plus tard que les Vénitiens s'étaient, dès le matin, préparés à ce mouvement spontané de retraite, car ils avaient *injongué* leur trinquet, c'est-à-dire lié la voile à l'antenne avec des joncs. La toile devait ainsi obéir à la première secousse donnée d'en bas à l'écoute. La confusion en quelques minutes fut extrême. On n'entendait que craquements de vaisseaux qui s'abordaient, que cris désespérés et blasphèmes mêlés au sifflement strident de la tourmente. L'ennemi était peu à craindre : il se débattait probablement dans un désordre pareil à celui qui mettait les Chrétiens en déroute. On a pourtant accusé André Doria d'avoir, pour mieux dissimuler sa fuite, fait éteindre le fanal qui brillait comme un phare allumé à la poupe de la capitane. Barberousse en aurait, dit-on, amèrement raillé son rival.

Je mets très-fort en doute cette précaution honteuse. Le vent aussi bien que la pusillanimité du général peut avoir éteint les fanaux, et Doria n'avait

pas tellement sujet de craindre Barberousse qu'il dût s'exposer aux séparations les plus fâcheuses, uniquement pour éviter d'être poursuivi. Sans doute il eût mieux valu, à l'exemple de Suffren devant la Praya, demeurer en panne et montrer hardiment ses feux à l'ennemi ; mais Suffren était maître de ses mouvements, il ne fuyait pas devant la tempête. L'*Auster*, ce dominateur inquiet de l'Adriatique, est plus gênant qu'on ne pense pour les timoniers. L'escadre de l'amiral Hugon n'a-t-elle pas, en 1841, manqué, elle aussi, de signaux de ralliement? On ne dira probablement pas qu'elle voulait faire fausse route dans les ténèbres.

Vingt galères égarées poussèrent jusqu'aux côtes de la Pouille. « Tous prétendent, écrivait un témoin oculaire, qu'ils ont été les derniers à fuir ; qu'ils avaient l'ennemi sur les talons. L'ennemi ne nous a pas poursuivis un seul instant. Après cette fuite de quatre-vingts milles, des capitaines ont jeté leurs vaisseaux à terre, par crainte d'autres galères subitement aperçues, galères qui étaient des nôtres. D'autres ont canonné des écueils, les prenant dans l'obscurité pour des bâtiments turcs. » Ainsi les Perses fuyant, après la bataille de Salamine, le mouillage de Phalère, croyaient reconnaître dans les falaises voisines du cap Sunium des voiles athéniennes. L'émotion a les mêmes effets en tout temps et en tout pays.

Les naves et les galions privés de leurs généraux,

ne sachant, au milieu d'une obscurité complète, de quel côté tourner leurs proues pour les retrouver, finirent par se laisser emporter, à la suite des galères, dans la direction de Corfou. Jamais affaire ne fut plus ignominieuse; la prétendue fuite de Cléopâtre et d'Antoine serait de l'héroïsme auprès de ce lâche abandon d'un champ de bataille où les chances les plus inespérées promettaient une victoire certaine. Des historiens, pour excuser Doria, ont supposé que l'amiral génois agissait en vertu d'ordres secrets; ils ont prétendu que Charles-Quint, après avoir compromis Venise dans une guerre contre le Grand Seigneur, ne songeait qu'à tirer sa flotte du jeu; qu'il avait même engagé à ce sujet des négociations personnelles avec Barberousse. Dans le champ des suppositions, toutes les hypothèses sont possibles. N'a-t-on pas dit aussi que Louis XIV, allié de l'Angleterre en l'année 1673, recommanda au maréchal d'Estrées, quand il l'envoya rejoindre le prince Rupert, de laisser les flottes anglaise et hollandaise se détruire mutuellement, pendant qu'il maintiendrait par de fausses manœuvres l'escadre du Roi en dehors de l'action? Toutes ces noirceurs ne supportent pas l'examen. On veut protéger la réputation de Doria, et on livre à la légère, je crois, la renommée de Charles-Quint, un des plus grands rois qui aient honoré le trône. Il est inutile d'attribuer des motifs cachés à une conduite dont

les annales militaires n'offrent que trop d'exemples.

Doria, troublé par la fière ordonnance de la flotte ottomane, en proie aux inquiétudes que lui inspiraient la saison avancée et ce littoral fécond en naufrages, a tout simplement été inférieur à lui-même. Il s'est perdu dans des manœuvres qu'il croyait savantes et qui n'étaient que le symptôme trop évident de sa défaillance. Plus d'un amiral, dans nos guerres modernes, a commis, pour le malheur de sa gloire, la même faute. « Trois fois, dit un écrivain musulman, Khaïr-ed-din essaya de séparer les galères infidèles des gros vaisseaux à l'abri desquels elles s'étaient retirées ; trois fois les galères lui échappèrent comme des renards qui fuient à l'aspect du lion ! » Si Doria n'eût pas été couvert par la reconnaissance de Gênes et par le besoin que Charles-Quint avait de ses services, il sortait de ce combat déshonoré. La politique devait perdre l'amiral Byng ; elle sauva le restaurateur de la liberté génoise. Il y a toujours de la politique au fond de ces jugements que l'histoire accepte et enregistre trop souvent sans contrôle.

Charles-Quint ne retira pas, pour un moment de faiblesse, sa confiance au marin dont les services lui devenaient plus indispensables que jamais : et, remarquons-le, Charles-Quint n'eut pas à se repentir de son indulgence. Pendant près de vingt-deux années, la flotte qui fit si pauvre figure à Prévésa, commandée de nouveau par le vieil

amiral ou par son petit-neveu, garantit à l'Espagne la prépondérance maritime dans le bassin occidental de la Méditerranée. Doria mourut à l'âge de quatre-vingt-douze ans, comblé d'honneurs et en possession de toute sa gloire; six ans avant sa mort, il montait encore ses galères : on ne saurait donc que féliciter le rival de François Ier de n'avoir pas immolé cet utile serviteur aux ardentes récriminations de l'Italie. L'Empereur mit une telle chaleur, une telle obstination à couvrir le chef de son escadre, il l'accabla de tant d'éloges outrés, que des soupçons injurieux devaient nécessairement en rejaillir jusque sur sa personne. J'ai déjà dit le cas qu'il fallait faire de ces imputations.

En fait de soupçons, il en est un pourtant, je le confesse, que je ne serais pas éloigné d'accueillir. Je me demande parfois si le plus grand homme de mer de l'époque était bien véritablement marin. Entré dans la carrière à l'âge de quarante-six ans, ne fut-il pas plus facile à déconcerter par un incident de mer que ne l'aurait été Cappello? Je ne vois pas d'avantage à recruter les commandants des flottes parmi les colonels de cuirassiers. Blake, Monk, Rupert, Van Ghent et le vice-amiral d'Estaing ont rendu, il est vrai, presque autant de services sur mer que sur terre; ils ne sont cependant jamais arrivés à la hauteur de Tromp, de Ruyter, de Duquesne et de Suffren.

Ce qu'on peut dire de mieux en faveur de Doria étourdi et dévoyé par sa fausse science, c'est qu'il ne comprit certainement pas toutes les conséquences de son inaction. Il s'imaginait, sans doute, n'avoir fait que manquer l'occasion d'une victoire; il créait en réalité, dès ce jour, au profit des Turcs, le funeste ascendant qui subsista jusqu'à la bataille de Lépante[1]. Soliman ne s'y trompa point. Il était à Yamboli, dans la Roumélie orientale, à cent kilomètres environ au nord d'Andrinople, quand il apprit l'issue d'une bataille qu'il n'aurait peut-être pas, si l'avis de Barberousse lui fût parvenu à temps, osé autoriser. Ce sultan, que la Chrétienté appelait déjà Soliman le Grand, n'essaya pas de dissimuler la joie profonde qu'un tel succès lui faisait éprouver. La ville de Yamboli fut illuminée le soir même, et le trésorier impérial reçut l'ordre d'augmenter de cent mille aspres, à percevoir sur les biens de la couronne, la solde annuelle du vainqueur de Prévésa.

[1] « Ce jour-là, dit Cervantès en parlant de la bataille de Lépante, se dissipa l'erreur dans laquelle était le monde entier, convaincu que les Turcs étaient invincibles sur mer. *Aquel dia se desengañó el mundo y todas las naciones del error en que estaban, creyendo que los Turcos eran invencibles por la mar.* » — *Don Quijote de la Mancha.* Parte I, capítulo XXXIV.

Marc-Antoine Colonna n'écrivait-il pas lui-même, deux jours après la victoire du 7 octobre 1571, victoire à laquelle il venait de prendre une si grande part : « Nous avons enfin appris que les Turcs étaient des hommes comme les autres. *È chiarito che i Turchi sono homini come l'altri.* »

CHAPITRE XLVI

ENSEIGNEMENTS QU'ON PEUT TIRER DE LA BATAILLE DE PRÉVÉSA.

Voilà donc, en dépit du peu de sang répandu, une bataille qui mérite de prendre place parmi les grands combats de mer. Ne s'en dégage-t-il pas, en effet, plus d'une leçon applicable à l'époque actuelle? Le premier enseignement que, pour ma part, j'en voudrais tirer, c'est que la stratégie navale ne gagne rien à user de trop de finesse. Si vous cherchez un grand tacticien, vous nommerez à coup sûr le maréchal de Tourville : mieux que Duquesne, mieux que Jean Bart et que Duguay-Trouin, le vainqueur de Beveziers sut se présenter dans l'arène avec tout l'appareil d'une ordonnance irréprochable au point de vue scientifique. Il n'y a peut-être que le duc d'York qui ait pu se vanter d'être à peu près son égal sur ce point. Le maréchal de Tourville cependant a toujours soutenu l'opinion que, les armées une fois en présence, le plus sûr parti était encore de livrer résolûment bataille. « La flotte qui se tient sur la défensive, disait-il, sera tôt ou tard con-

trainte au combat; il ne faut pas l'exposer à combattre sans élan, sans confiance, avec une infériorité morale trop marquée, l'adversaire qui la presse et qui la provoque. Rester dans ses ports serait, dans ce cas, infiniment plus sage. » Ainsi en ont jugé les Russes pendant la guerre de 1854, et ce n'est pas Tourville qui les aurait blâmés. Si, en abandonnant la haute mer à l'ennemi, les Russes se fussent trouvés en mesure de lui interdire l'approche des côtes, la suprématie navale devant laquelle leur flotte de haut bord se retirait, aurait eu bien peu d'influence sur le résultat final de la guerre.

L'importance que tend à prendre de jour en jour la poussière navale, est tout à l'avantage de la défensive. Sans doute il sera facile d'opposer aux flottilles d'autres flottilles plus nombreuses et plus redoutables; mais, — la bataille de Prévésa le démontre, — ce ne sera jamais sans quelque inquiétude que l'on conduira ces galères modernes dans des parages où l'ennemi seul aura sur ses derrières des ports de refuge. Voudra-t-on associer, comme à Prévésa, des naves et des galères, des vaisseaux cuirassés et des torpilleurs? Les cuirassés appréhenderont à chaque instant que le fonds ne leur manque; les torpilleurs seront peut-être trop portés à se faire un rempart des cuirassés. Une force homogène et agile, semblable à celle qui, le 27 septembre 1538, se serrait autour de Barberousse, réunira généralement des conditions de

combat meilleures que cet assemblage hétéroclite de gros et de petits navires, où la différence des tempéraments constitue de tout point ce que j'appellerai une union mal assortie. La combinaison demeure encore possible dans les mers profondes, sur les côtes où le rivage a de vives arêtes et ne recèle pas de surprises : ne vous y fiez point, dans le bassin qui a vu détruire la grande Armada.

Plus les progrès de la marine nouvelle s'accentuent, plus son avenir récemment irrésolu se dessine, plus je me sens porté à espérer qu'il ne faudra pas attendre cent ans, comme je le prophétisais en 1882, pour que « Poissy soit devenu le grand arsenal maritime de la France ». Approfondir autant que possible les voies intérieures par lesquelles nous avons mis en communication la Méditerranée et la Manche, diminuer en même temps, par un effort continu, par des recherches que rien ne décourage, le tirant d'eau de la flotte, voilà, depuis bien des années déjà, mon programme. Après avoir étudié la bataille de Prévésa, je m'y attache davantage encore.

Une opinion dont je tiens très-grand compte et dans laquelle je ne serais pas éloigné de reconnaître les tendances de ma propre pensée, résumait récemment à mon usage les coûteuses nécessités de l'époque. « Le cuirassé, m'écrivait-on, et le torpilleur ont besoin l'un de l'autre, et nous avons besoin des deux. » Oui, nous avons besoin

des deux, parce que, dans la Méditerranée, nous trouvons en cours d'exécution une flotte cuirassée formidable, et, dans les mers du Nord, des flottilles contre lesquelles nos cuirassés nous défendraient mal. Les politiques heureusement en savent plus long que nous : ils savent de quel côté notre sécurité est complète, sur quel flanc, au contraire, il faut nous prémunir. C'est à eux, ce n'est pas à nos marins, qu'il faut demander le mot d'ordre quand on veut arrêter la constitution de notre flotte. Si nous ne sommes pas devenus, — comme on serait vraiment tenté de le croire, à entendre certains alarmistes, — si nous ne sommes pas devenus les ennemis du genre humain, nous devons pouvoir faire un choix; nous devons pressentir à certains indices sur quels points spéciaux il convient de porter nos premiers efforts.

La marine cuirassée ne s'improvise pas; nous l'avons vue mettre huit ou dix ans à se grossir de quelques unités. Comprenons, excusons, partageons même dans une certaine mesure la sollicitude inquiète qu'elle inspire. Les flottilles viennent plus aisément au jour : est-ce une raison suffisante pour en ajourner indéfiniment la création ? Ceux qui doivent en commander les infimes et multiples éléments sont-ils prêts? « Où donc, s'écrierait Fourier, l'ingénieux inventeur du travail attrayant, où donc est votre petite horde? » Possédons-nous, en effet, dès à présent cette audacieuse jeunesse à laquelle il faudra

réserver les coups de main? L'avons-nous bien préparée à sa périlleuse mission? Connaît-elle nos côtes? Les a-t-elle pratiquées? La trouverons-nous de force à circuler au milieu de ces labyrinthes de *cailloux* qui se prolongent comme une menaçante estacade de Dunkerque à Bayonne? Avons-nous couronné les falaises de notre littoral d'assez de sémaphores? Songeons-nous enfin à former un faisceau de toutes ces forces diverses dont le concours actif aura bien de la peine encore à préserver notre territoire maritime de toute insulte? Car on l'insultera, tenez-le pour certain, à moins que nous ne lui imposions une neutralité plus complète, plus sérieuse que celle qui n'a point protégé nos villes ouvertes.

Ne nous lassons pas de le répéter : depuis qu'on a cessé de combattre avec des javelots et avec des épées, il faut préparer sa défense de longue main; il faut la préparer au point de vue matériel et au point de vue moral. Bien folle serait la nation qui ne ferait dépendre sa sécurité que de l'activité de ses usines. Éteignez dans les âmes le culte des généreuses chimères, — ce que madame Émile de Girardin appelait avec un si rare bonheur d'expression « la volupté dans les sacrifices, la gloire dans la douleur », — et vous verrez à quoi vous serviront vos armées et vos flottes. « Vous aurez beau dire, s'écriait le charmant écrivain justement alarmé des tendances positives de l'époque, c'est

une belle manufacture que celle où l'on refait avec des rubans les jambes et les bras que les canons ont emportés[1]. » L'enthousiasme et le dévouement, voilà de nos jours encore, et malgré tous les progrès meurtriers de la science, la meilleure protection du territoire.

N'oublions pas pourtant que les armées de la République n'ont pas eu la même fortune sous Jourdan et sous Moreau. Le soldat enthousiaste ne suffit donc pas, et quand on prétend organiser la victoire, il est bon avant tout de demander au ciel un Fabius ou un Alexandre, un Jervis ou un Nelson, un Barberousse ou un don Juan d'Autriche.

[1] *Lettres parisiennes.* — 5 mai 1845.

CHAPITRE XLVII

LES VIEUX AMIRAUX ET LES MÉPRISES DE L'OPINION PUBLIQUE.

On a souvent dit : « Jeunes capitaines et vieux amiraux. » Je renverserais volontiers l'aphorisme. Tanger et Mogador ont été des affaires de guerre très-bien conduites ; le chef n'avait pas, s'il m'en souvient, les années de Mathusalem. Ce n'est probablement pas parce qu'ils étaient vieux, que les Howe, les Jervis, les Doria et les Barberousse ont remporté leurs victoires ; c'est parce qu'à l'époque où ils ont vécu, l'âge était un titre incontestable au respect et à l'autorité. Plus jeunes, s'ils eussent été investis du même ascendant, ils auraient, sans aucun doute, mieux fait encore : au lieu de la bataille de Prévésa et du combat d'Ouessant, nous aurions eu Trafalgar et Lépante. L'idéal du grand capitaine de mer, c'est Ruyter ou Suffren, entourés du prestige d'une illustre origine et commandant des flottes avec la juvénile ardeur de don Juan d'Autriche.

« Gouverner, affirmait Louis XIV, c'est choisir » :

le hasard de la naissance a parfois autant de discernement que la pénétration des ministres. Le 11 juillet 1675, Colbert, levé dès cinq heures du matin, écrivait à son fils, le marquis de Seignelay, qui se trouvait alors auprès de Louis XIV dans la résidence royale de Fontainebleau :

« En pensant, ce matin, aux affaires de marine, je vous avoue, mon fils, que j'ai fait réflexion à une chose qui me fait de la peine. Vous savez que Ruyter s'en va dans la Méditerranée. Il aura vingt-deux vaisseaux hollandais, quatorze espagnols et dix-neuf galères sous son commandement. Si M. le duc de Vivonne est obligé de demeurer à terre pour y commander l'armée, ainsi qu'il y a beaucoup d'apparence, l'armée navale du Roi, vaisseaux et galères, sera commandée par le sieur Duquesne, et c'est ce qui me met en peine. Je sais bien que les trente vaisseaux du Roi sont mieux équipés, mieux armés et mieux commandés que ceux de Hollande; que les équipages des vaisseaux du Roi sont plus forts et composés de meilleurs hommes et plus braves; que les vaisseaux espagnols sont mal armés, mal équipés; en un mot, que les trente vaisseaux, dix brûlots et vingt-quatre galères du Roi doivent naturellement battre tout ce qui peut se présenter dans la Méditerranée; mais je vous avoue que la tête et le cœur du commandant me donnent de l'inquiétude. »

On sait comment Duquesne répondit à ces ap-

préhensions. « Tout ce que vous avez fait, lui écrit, le 27 février 1676, Colbert subitement transformé, est si glorieux, vous avez donné des marques si avantageuses de votre valeur, de votre capacité et de votre expérience consommée dans le métier de la mer, qu'il ne se peut rien ajouter à la gloire que vous avez acquise. Sa Majesté a enfin eu la satisfaction de voir remporter une victoire contre les Hollandais, qui ont été jusqu'à présent presque toujours supérieurs sur mer à ceux qu'ils ont combattus. »

Si un coup soudain eût enlevé Duquesne avant le combat de Stromboli, la France aurait-elle jamais soupçonné quel héros elle perdait, et le premier jugement de Colbert, exhumé de nos archives, ne serait-il pas devenu le jugement définitif de l'histoire? *Ad augusta per angusta :* tel est le chemin qui conduisit de tout temps à la gloire.

Duquesne n'est pas le seul amiral qui ait couru le risque d'être méconnu. Vous ne devineriez jamais, j'en suis sûr, le nom de ce commandant d'escadre dont on ose écrire « qu'il vient d'attaquer avec douze vaisseaux très-bien armés et de grosses frégates neuf vaisseaux anglais; que voyant le lendemain son convoi dispersé et pris, les grands succès dont il s'était flatté évanouis, sa *réputation perdue,* il ne songe qu'à faire retomber la faute d'un si gros échec sur les autres[1] ». Ce chef qu'un

[1] Lettre du chevalier Ruyter-Warfusée, commandant la *Pourvoyeuse,* à son frère. — Ile de France, 8 juillet 1782.

esprit de critique, trop fréquent dans nos rangs, voue ainsi à l'oubli et à la retraite, c'est le plus illustre de nos hommes de mer, c'est celui que, quelques mois plus tard, la flotte, l'armée et l'Inde appelleront le grand Suffren, c'est l'homme que le maréchal de Castries, avec un coup d'œil qu'eût pu envier Colbert, a déjà mis au rang qui lui convient. « Le Roi, Monsieur, lui a-t-il écrit après le combat de la Praya, ne mesure pas ses récompenses au succès; il les mesure à l'audace des entreprises. » Encore un héros dont la renommée fût restée en suspens si ses jours eussent été tranchés le 16 février 1782.

Le vainqueur de Son-tay et de Fou-tcheou a-t-il bien lui-même donné toute sa mesure, et le sort, en prolongeant sa vie, ne lui eût-il pas réservé de nouveaux, de plus éclatants triomphes? Ces triomphes, nous n'aurions pas eu, assurément, l'imprudence d'en appeler de nos vœux l'occasion, nous les aurions, l'occasion survenant, attendus de l'incontestable habileté et de la persévérante valeur d'un officier qui n'est arrivé aux suprêmes honneurs qu'à travers des labeurs outrés [1].

[1] Je me permettrai de reproduire ici quelques lignes que j'ai consacrées à l'amiral Courbet dans le *Bulletin de l'Association amicale des anciens élèves du lycée Charlemagne :* « Notre cher camarade, l'amiral Courbet, écrivais-je peu de jours après la fatale nouvelle qui consterna la France, avait remporté en 1847, au lycée Charlemagne, le prix d'honneur de mathématiques spéciales : ce n'est pas cependant un mathématicien que nous

Ce qu'il nous faut aujourd'hui souhaiter à notre pays, si nous avons jamais à combattre d'autres ennemis que les habitants du Céleste Empire, ce sont des Courbet et des Bruat dans la force de l'âge, dans la plénitude de leur santé; ce sont des amiraux aussi jeunes que l'étaient les maréchaux du premier Empire. Où les prendrons-nous? Les empereurs romains les auraient demandés à l'adoption; ne nous reprochez pas de les demander quelquefois à un choix précoce.

pleurons. La France a perdu dans l'amiral Courbet un grand marin; voilà surtout la cause de notre deuil. Le jour même qui ravit Courbet à notre affection le mit en possession de toute sa gloire. Jamais émotion plus unanime n'accueillit plus douloureuse nouvelle. On préparait au vaillant chef d'escadre un retour triomphal; il fallut se préparer à recevoir son cercueil. L'oraison funèbre du commandant de nos forces navales dans l'Extrême-Orient a été faite par une foule respectueuse et attendrie : on se répétait les espérances que Courbet avait fait naître, on se redisait les brillants faits d'armes qui, comme autant d'étapes, marquèrent ses progrès dans la carrière toujours si difficile du commandement en chef : le débarquement à l'embouchure de la rivière de Hué, la prise de Son-tay, le bombardement de Foutcheou et le terrible blocus de Formose, maintenu avec une obstination sans exemple dans la saison la plus rigoureuse de l'année, dans des parages où l'on ne compte pas un jour sans tempête.

« Nous avions envoyé à Courbet nos vœux et nos souvenirs : il nous répondait en nous exprimant l'espoir de se joindre bientôt à nos réunions; sa lettre nous est parvenue quand déjà nous pleurions sa mort. Il l'écrivait le pied sur sa dernière conquête, car il la datait des Pescadores : malheureusement il l'écrivait aussi sur le bord de sa tombe.

« Ce qui met la figure de l'amiral Courbet hors de pair, c'est que sa gloire, acquise en moins d'une année, n'a surpris aucun de ses frères d'armes. Il n'a fait que ce qu'on attendait de lui.

L'étonnement eût été grand, au contraire, si cet officier distingué qui avait approfondi toutes les parties de son art, qui avait été trois fois chef d'état-major dans nos escadres d'évolution, se fût montré, sur le théâtre de la guerre, au-dessous de sa réputation. Courbet était de ceux que les événements trouvent toujours à leur hauteur. La nature l'avait doué d'une façon exceptionnelle, et l'on peut affirmer qu'aucune fée malfaisante n'approcha de son berceau.»

J'ajouterai aujourd'hui que nos regrets ne doivent pas nous rendre injustes envers ceux que Dieu nous laisse. La marine possède dans son sein des ressources que nous soupçonnons à peine et qu'une grande guerre mettrait certainement en lumière. Quand l'amiral Lalande nous fut enlevé, qui nous eût dit qu'il allait si soudainement revivre dans l'amiral Bruat? En 1855 le vainqueur de Kinbourn s'éteint au lendemain de son dernier triomphe; quelques années se passent : nous voyons naître le vainqueur de Son-tay. «Vit-on jamais en deux hommes, se serait encore une fois écrié Bossuet, les mêmes vertus, avec des caractères si divers, pour ne pas dire si contraires? L'un paraît agir par des réflexions profondes, et l'autre par de soudaines illuminations; celui-ci par conséquent plus vif, mais sans que son feu eût rien de précipité; celui-là d'un air froid, sans jamais rien avoir de lent, plus hardi à faire qu'à parler, résolu et déterminé au dedans...»

Aie bon courage, pauvre France mutilée et assaillie par tant de tourmentes, le dernier mot de ta gloire n'est pas encore dit.

CHAPITRE XLVIII

LA MARINE VA RENTRER DANS LE JEU DES ARMÉES.

Nous venons de voir à Prévésa, comme nous l'avions déjà vu devant Amalfi, le rôle important que la marine peut être appelée à jouer dans la destinée des États. Ce rôle ne s'est-il pas manifestement agrandi depuis que la vapeur s'est chargée d'affranchir nos navires des caprices du vent? N'aura-t-il pas pour conséquence forcée une modification profonde des rapports établis jusqu'ici entre le commandement des troupes et le commandement des flottes?

Répondant à mes félicitations, l'amiral Courbet m'écrivait le 1er mai 1884 : « Que ne m'a-t-on laissé terminer une expédition si bien commencée! » Mieux qu'un autre peut-être j'étais fait pour comprendre les regrets du vainqueur de Son-tay : ne les avais-je pas moi-même, dans une entreprise à peu près semblable, éprouvés? Il y a là pourtant une question des plus délicates, car elle touche au fond de nos institutions militaires. Il faudra bien néanmoins qu'on avise : le métier de la guerre,

avec les modifications que le progrès des temps lui a fait subir, comporte difficilement les anciennes divisions du travail. « On m'offre dans l'armée un commandemennt bien supérieur à celui que semblait m'attribuer mon grade dans la marine, écrivait, au mois de janvier 1871, le jeune capitaine de l'*Héroïne,* neveu de l'amiral Bruat et digne héritier de ce nom fameux : triste symptôme du peu de ressources qui restent à la France ! » Pas si triste, après tout, à en juger du moins par la façon dont le modeste officier sut s'acquitter de son nouveau mandat. Je ne veux parler ici que des morts : que serait-ce si j'évoquais le souvenir des services rendus par les vivants !

Chacun ici-bas a son *hobby horse,* son dada, dirions-nous en bon français. Je n'ai jamais fait mystère du dada que je caresse : plus jeune, je ne perdrais pas l'espoir, les circonstances s'y prêtant, de l'enfourcher. Les uns rêvent des croisières lointaines, oubliant que, sans dépôts de charbon, dépôts bien fortifiés qui ne tombent pas à la première menace entre les mains de l'ennemi, il n'y a plus de guerre de course à faire; les autres ne renoncent pas à reprendre quelque jour les allures solennelles de la grande guerre : s'ils sont bien assurés d'avoir l'Angleterre pour spectatrice impassible et désintéressée des luttes qu'ils méditent, je ne les découragerai point; la possession de la haute mer a son prix, et on ne la saurait garder qu'avec

des escadres. Quelques-uns enfin sembleraient incliner vers des opérations dont la marine marchande de l'ennemi serait l'unique objectif : ils se flatteraient de réduire ainsi, par ce moyen plus sûrement que par tout autre, un adversaire bientôt affamé ou tout au moins ruiné. Seul peut-être dans cette marine si féconde en projets, je voudrais revenir à l'idée de Napoléon Ier, déclarer la propriété privée aussi sacrée sur mer que sur terre, et faire de notre flotte un des bras de la grande armée nationale.

Plus l'étranger me dira que c'est là un projet chimérique, plus je le croirai aisément praticable. On ne s'attend pas sans doute à me voir développer ici mon plan de campagne : le pourrais-je d'ailleurs, ne sachant contre quel ennemi la politique viendra un jour me convoquer ? Je me borne donc à livrer aux méditations de nos hommes d'État ma pensée générale : je crois la marine impuissante à supprimer le commerce ennemi, sans s'exposer à des exécutions cruelles et à de fatales méprises ; je la crois également impuissante à maintenir des blocus, dont l'effet serait d'ailleurs de peu de conséquence ; je la crois trop généreuse pour bombarder des villes ouvertes ; je n'entrevois donc de rôle possible pour elle que dans de gigantesques opérations de descente [1] : je dis gigantesques, pour qu'on ne m'oppose pas le dédain avec lequel « la nation ar-

[1] Voyez dans la *Marine des Ptolémées et la marine des Romains*, tome Ier, page 142 : *les Flottilles des Goths.*

mée » verrait s'agiter nos guerillas maritimes. L'effort peut être tel que ce dédain se change subitement en terreur.

Voilà bientôt seize ans que je sasse et ressasse avec obstination la même idée : j'ai fait peu de progrès jusqu'ici dans l'opinion publique, mais il ne faut qu'un jour pour qu'une idée méconnue se réalise. Si jamais ce jour-là doit venir pour ma prétendue chimère, je suis prêt. Je ne me flatte certes pas d'avoir tout résolu, je puis du moins me rendre cette justice : j'ai songé à tout.

CHAPITRE XLIX

QUI PRENDRA L'INITIATIVE DU DÉSARMEMENT ?

Quand nous considérons l'état de civilisation où le développement des idées chrétiennes a conduit le monde, nous avons vraiment quelque peine à comprendre comment le monde ne s'est pas depuis longtemps lassé de ces stériles problèmes qui n'ont que la destruction pour objet. Est-ce bien cependant aux vaincus de Chéronée qu'il appartient de faire les premiers un bûcher de leurs javelots? Quelques vœux qu'on forme pour la paix, il serait imprudent d'oublier deux proverbes qui, sous leur forme triviale, résument bien sur ce point la politique imposée aux nations les plus éprises de leur tranquillité et les moins ennemies de la tranquillité des autres. « Si les lièvres portaient des fusils, on n'en verrait pas tant au marché », m'a toujours paru une réflexion empreinte d'une profonde sagesse, et quand la philosophie populaire complète sa pensée en ajoutant : « Faites-vous mouton, le loup vous mange », je sens, malgré moi, s'évanouir les derniers scrupules qui alarmaient ma conscience. Les

dépenses militaires sont sans doute les plus improductives, les moins justifiables de toutes : jamais siècle les vit-il portées à un excès comparable à celui sous lequel les finances de l'Europe aujourd'hui succombent? Acceptons néanmoins résolûment le fardeau; nous exposerions trop notre existence même, à vouloir prématurément nous en décharger. Demandons seulement en échange une sécurité complète. Voilà, je l'avouerai, la préoccupation, — pourquoi ne dirais-je pas l'inquiétude? — qui me fait attacher un si grand intérêt à la constitution d'une flotte défensive.

Lorsqu'une batterie de deux canons pouvait tenir en échec un vaisseau de ligne, la protection du littoral était chose facile : la côte française n'a jamais été sérieusement inquiétée sous l'Empire, bien que le pavillon britannique flottât alors en maître sur toutes les mers du globe. Un boulet qui brisait un mât de hune ou une vergue mettait un vaisseau en perdition : comment, dans des conditions pareilles, les vaisseaux ne se seraient-ils pas tenus respectueusement à l'écart? Aujourd'hui tout est changé : les vaisseaux cuirassés, les canonnières elles-mêmes ne sont plus à la merci d'un coup de canon. Nous retournons insensiblement aux jours où les Sarrasins et les Normands du neuvième siècle, les Turcs et les corsaires barbaresques du seizième ravageaient impunément chaque année des rivages qu'un effroi général leur abandonnait.

En l'année 1856, à l'issue de cette guerre de Crimée où l'entente fut si profondément cordiale entre deux puissances qui avaient à peine eu le temps de désapprendre à se haïr, l'Angleterre, instinctivement émue du spectacle de notre renaissance maritime, trouva bon de fixer à trois cent trois millions de francs, sans y comprendre quatre-vingts millions consacrés au service colonial, le chiffre de son budget naval pour l'année 1857. « On sent à cet effort, observait avec juste raison l'amiral Hamelin, ministre de la marine depuis la mort de M. Ducos, l'importance que l'Angleterre attache à rester la première des puissances maritimes. Aurions-nous, par hasard, moins d'intérêt à demeurer incontestablement la seconde? » Non, certes! il ne nous est pas permis, toute puissance continentale que nous sommes, d'abdiquer sur cette mer « où Dieu met ses colères » et les puissances grandissantes leurs ambitions, il ne nous est pas permis d'abdiquer, par une parcimonie mal placée, le second rang.

Qui défendrait nos possessions d'Afrique, qui ferait respecter notre littoral, si notre flotte, découragée par le formidable établissement naval de l'Angleterre, se résignait d'avance à un complet effacement? Supposons Marseille et le Havre menacés des malheurs dont la haute sagesse de l'Empereur sut, en 1855, préserver Odessa, n'est-ce pas sur notre marine que nous devrions compter

pour ramener l'ennemi à des sentiments plus humains? La possibilité d'infliger de justes représailles ne remplacerait-elle pas avantageusement, dans ce cas, les appels désespérés au droit des gens? L'amiral Hamelin était donc parfaitement fondé, ce me semble, à prendre acte de la prévoyance des Anglais pour recommander à son souverain une prévoyance analogue. Ce luxe de précautions n'a jamais nui à des amitiés nécessaires; il les a, au contraire, en mainte circonstance, confirmées.

Abolissons la course, abolissons la guerre, mais que les vainqueurs de Prévésa commencent!

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LE SIÈCLE INQUIET

—

CHAPITRE PREMIER

Bataille de Varna, le 10 novembre 1444 1

CHAPITRE II

Rivalité de Gênes et de Venise (de l'année 1258 à l'année 1299) 6

CHAPITRE III

Rivalité de Gênes et de la Catalogne (de l'année 1331 à l'année 1354). 10

CHAPITRE IV

La guerre de Chioggia (de l'année 1378 à l'année 1381) . 13

CHAPITRE V

Alliance momentanée de Gênes et de Venise sous les auspices de la France. — Combat des îles Sapience entre le maréchal de Boucicault et Carlo Zeno. 16

CHAPITRE VI

Combat en vue de l'île de Ponce entre les Génois et les Aragonais au mois de février 1458. — Fregoso transfère au

roi de France Charles VII la seigneurie de Gênes par un acte semblable à la concession faite à Charles VI, le 25 octobre 1396 19

CHAPITRE VII

Prise de Constantinople par Mahomet II le 29 mai 1453. . 22

CHAPITRE VIII

Progrès de Mahomet II. — Les Génois perdent successivement presque tous leurs entrepôts de la mer Noire. . . 24

CHAPITRE IX

La guerre de seize ans. — Les Vénitiens perdent Négrepont. — Les Génois évacuent la Crimée et la mer d'Azov. 29

CHAPITRE X

Invasion du Frioul par le bey de Bosnie. — Conclusion de la paix le 25 avril 1479 33

CHAPITRE XI

Dévastation de la Pouille au mois d'août 1480. — Prise d'Otrante 36

CHAPITRE XII

Siège de Rhodes par l'armée de Mahomet II. — Assaut du 28 juillet 1480 et retraite des Turcs 38

CHAPITRE XIII

Le prince Djem. — Projets de Charles VIII. — Entrée de l'armée française à Naples le 22 février 1495 42

CHAPITRE XIV

La déplorable bataille de Zonchio, le 12 août 1499 . . . 47

CHAPITRE XV

Prise de Lépante par les Turcs, le 28 août 1499. — Mise en jugement de Grimani. 52

CHAPITRE XVI

Prise de Modon par les Turcs le 10 août 1500. — Siège de Mételin par la flotte de Louis XII. — Ruine de l'expédition 57

CHAPITRE XVII

Paix conclue entre Venise et la Porte le 8 août 1503. — Avènement de Sélim le Féroce en 1512. — Première campagne des Ottomans en Perse. — Conquête de la Syrie et de l'Égypte. — Destruction de la dynastie des Mameloucks Tcherkesses le 13 avril 1517 61

CHAPITRE XVIII

Habileté et prudence des Vénitiens. — Mort de Sélim le Féroce 65

DEUXIÈME PARTIE

LES FRANÇAIS ET LES ESPAGNOLS EN ITALIE. — LES TURCS EN AFRIQUE.

CHAPITRE PREMIER

Cruel châtiment infligé par Louis XII aux Génois, le 29 avril 1507 71

CHAPITRE II

Ligue de Cambrai. — Résistance énergique et habile des Vénitiens. — Bataille d'Agnadel et victoire de Louis XII, le 14 mai 1509. — Bataille de Ravenne le 11 avril 1512. — Les Français, au mois de juin 1512, évacuent l'Italie . 75

CHAPITRE III

Les deux Barberousse, Aroudj et Khizr. — Prise du galion de Naples. — Rentrée triomphale des deux frères à Tunis. 78

CHAPITRE IV

Attaque de Bougie. — Prise de Gigelli. — Aroudj reconnaît la suzeraineté du Sultan. 87

CHAPITRE V

Fondation du Peñon d'Alger, par Pierre de Navarre. — Aroudj prend possession de la ville après avoir assassiné le cheikh arabe qui l'occupait 91

CHAPITRE VI

Désastreuse expédition de Francisco de Vero. — Aroudj s'empare de Ténès et de Tlemcen. — Il est bloqué dans Tlemcen par les Espagnols et périt dans une embuscade. — Son frère Khaïr-ed-Din lui succède et fait hommage de ses possessions à Sélim 97

CHAPITRE VII

Avènement de Soliman le 30 septembre 1520. — Prise de Belgrade par Soliman le 29 août 1521. — Conquête de l'île de Rhodes, du 28 juillet 1522 au 1er janvier 1523 . 103

CHAPITRE VIII

Ibrahim est nommé, le 27 juin 1523, grand vizir. — Son influence sur Soliman. — Les trois campagnes de Hongrie, de 1526 à 1532 111

CHAPITRE IX

Origine de Doria. — Ses services à la cour d'Innocent VIII, du duc d'Urbin et du duc de Calabre. — Après un voyage en Terre sainte, Doria s'attache à la fortune de Jean de la Rovère 118

CHAPITRE X

Doria rentre à Gênes en l'année 1503. — Il est employé à réprimer une révolte en Corse. — La retraite des Français en 1512 rend à Gênes son autonomie. — Les Fregosi et les Adorni. — La vocation de Doria et son chemin de Damas 125

CHAPITRE XI

Doria est nommé en l'année 1513 commandant des galères de la République de Gênes.— Le 26 août 1514 il fait capituler le fort de la Lanterne occupé par les Français. — Ses premiers combats contre les corsaires barbaresques. — Avènement de François Ier le 1er janvier 1515.— Bataille de Marignan le 14 septembre 1515. — Paix de Fribourg, le 29 novembre 1516 133

CHAPITRE XII

Mort de Ferdinand le Catholique et avènement de Charles-Quint, le 15 janvier 1516. — Bataille de la Bicoque gagnée sur les Français par Prosper Colonna, le 29 avril 1522. — Les Français évacuent encore une fois l'Italie. — Le 30 mai 1522 les Adorni reprennent le pouvoir à Gênes. — Doria, au mois de juin 1522, fait offrir ses services à François Ier. 139

CHAPITRE XIII

François Ier envoie de nouveau une armée en Italie. — L'amiral Bonnivet franchit le Tessin le 14 septembre 1523. — Mort de Bayard le 30 avril 1524. — Au mois de juillet 1524, le marquis de Pescaire et le connétable de Bourbon franchissent le Var. — Doria bat la flotte espagnole. — Siège de Marseille. — Retraite des Espagnols. — Doria fait prisonnier Hugues de Moncade 145

CHAPITRE XIV

Bataille de Pavie, le 25 février 1525. — Captivité du roi François Ier. — Alliance conclue le 22 mai 1526 entre le Roi, le pape Clément VII, Venise et le duc de Milan. — Blocus de Gênes au mois de juillet.—Le Pape est assiégé

dans le château Saint-Ange par les Colonna et par Hugues de Moncade. — Il capitule le 21 septembre 1526. . . 152

CHAPITRE XV

Rome est assiégée par le connétable de Bourbon, le 5 mai 1527. — Sac de Rome. — Doria occupe Civitá-Vecchia. — Lautrec est envoyé en Italie le 30 juin 1527. — Trivulce est reconnu gouverneur de Gênes. — Traité conclu le 18 août 1527, entre Henri VIII et François Ier . . . 156

CHAPITRE XVI

Lautrec vient camper devant Naples le 1er mai 1528. — Doria, déjà mécontent de ses rapports avec la cour de France, se contente d'envoyer son neveu Filippino Doria seconder les opérations de Lautrec 159

CHAPITRE XVII

Le combat d'Amalfi. 163

CHAPITRE XVIII

Défection de Doria. — L'amiral génois passe, avec ses douze galères, du service de François Ier au service de Charles-Quint. 176

CHAPITRE XIX

Le 4 juillet 1528, Doria rappelle du golfe de Naples l'escadre de Filippino. — Mort de Lautrec le 16 août. — Reprise de Gênes sur les Français le 12 septembre. — Capitulation de Savone le 21 octobre. — Doria est proclamé *le libérateur de la patrie*. — La paix est signée entre la France et l'Espagne le 5 août 1529. — Omnipotence de Charles-Quint en Italie 182

CHAPITRE XX

Prise du Peñon d'Alger par Khaïr-ed-Din Barberousse. . . 188

CHAPITRE XXI

Capture de neuf vaisseaux de transport et de deux mille

sept cents soldats espagnols. — Défaite de Roderic Portundo 193

CHAPITRE XXII

Désastreuse expédition de Cherchell. — Première rencontre de Doria et de Barberousse. 196

CHAPITRE XXIII

Doria prend sa revanche à Porto-Farina sur la côte de la Tunisie. — Il est créé par Charles-Quint prince de Melfi et chevalier de la Toison d'or. — Barberousse, de son côté, transporte soixante-dix mille Maures de la province de Grenade dans la ville d'Alger. — Nouvelle invasion de la Hongrie par Soliman 200

CHAPITRE XXIV

Prise de Coron et de Patras par Doria, au mois de septembre 1532 203

CHAPITRE XXV

Ravitaillement de Coron, le 2 août 1533. — Habile manœuvre de Doria. — Coron se rend aux Turcs le 1er avril 1534. 206

CHAPITRE XXVI

Croisières des corsaires barbaresques sur les côtes de Provence et dans le détroit de Gibraltar. — Opulence d'Alger. 214

CHAPITRE XXVII

Barberousse laisse le gouvernement d'Alger à Khadim Hassan Aga et se rend avec quarante galères à Constantinople. . 217

CHAPITRE XXVIII

Voyage de Barberousse en Syrie, au mois de décembre 1533. — A son retour, Barberousse est nommé, sur la recommandation d'Ibrahim, capitan-pacha. 222

CHAPITRE XXIX

Expédition de Soliman en Perse. — Conquête de Bagdad, le 31 décembre 1534. — Retour de Soliman à Constantinople le 8 janvier 1536. 226

CHAPITRE XXX

Pendant l'été de 1534, Barberousse saccage toute la côte d'Italie et essaye d'enlever, pour l'offrir au Sultan, la belle Julie de Gonzague 228

CHAPITRE XXXI

Barberousse s'empare de Tunis au nom du prince Raschid et en chasse Muleï Hassan, vingtième roi de la dynastie des Beni-Haffs. 231

CHAPITRE XXXII

Expéditions des Chrétiens en Tunisie, de l'année 1088 à l'année 1519 233

CHAPITRE XXXIII

Débarquement de Charles-Quint à Porto-Farina le 16 juin 1535. — Prise de la Goulette le 14 juillet. — Entrée de l'armée à Tunis le 21 juillet. — Traité conclu le 8 août 1535 avec Muleï-Hassan replacé sur son trône. — Délivrance de trente mille esclaves chrétiens. 240

CHAPITRE XXXIV

Barberousse s'empare du château de Minorque et ramène de cette île cinq mille sept cents captifs 245

CHAPITRE XXXV

Meurtre du grand vizir Ibrahim. — Influence prépondérante de Barberousse. — Seconde invasion de la Provence par Charles-Quint 248

CHAPITRE XXXVI

Griefs de Soliman contre les Vénitiens 252

CHAPITRE XXXVII

Construction d'une flotte ottomane à Suez. — Expédition de Khadim Soliman Pacha dans la mer Rouge et dans l'océan Indien 255

CHAPITRE XXXVIII

Déclaration de guerre de la Porte à la République de Venise. — Ligue conclue, sous les auspices de Paul III, entre le Pape, l'empereur Charles-Quint et l'État de Venise, au mois de mai 1537 260

CHAPITRE XXXIX

Départ de Soliman pour la côte de Dalmatie, le 17 mai 1537. — Combat naval de Paxo entre Doria et Ali-Tchelebi. — Capture de douze galères ottomanes. — Dévastation de la Pouille par le sérasker Loufti-Pacha. 263

CHAPITRE XL

Siège de Corfou par Loufti-Pacha et par Barberousse. — Retraite de Soliman. — Campagne de Barberousse dans l'Archipel. 266

CHAPITRE XLI

La flotte ottomane quitte de nouveau le Bosphore, le 7 juin 1538. 271

CHAPITRE XLII

Concentration des deux flottes. — Tentative impuissante de Marc Grimani sur le château de Prévésa 275

CHAPITRE XLIII

Arrivée de Barberousse à Prévésa. — Hésitations de la flotte chrétienne. 279

CHAPITRE XLIV

La flotte chrétienne, après une escarmouche insignifiante, se décide à faire route pour Patras. — La flotte ottomane sort de la baie pour offrir à Doria le combat 290

CHAPITRE XLV

Bataille de Prévésa, livrée le 27 septembre 1538. . . . 296

CHAPITRE XLVI

Enseignements qu'on peut tirer de la bataille de Prévésa. . 317

CHAPITRE XLVII

Les vieux amiraux et les méprises de l'opinion publique. . 323

CHAPITRE XLVIII

La marine va rentrer dans le jeu des armées 329

CHAPITRE XLIX

Qui prendra l'initiative du désarmement? 333

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Ep L. R. B.
62543

PARIS

TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie,

8, rue Garancière.

HARVARD LAW LIBRARY

FROM THE LIBRARY

OF

RAMON DE DALMAU Y DE OLIVART

MARQUÉS DE OLIVART

RECEIVED DECEMBER 31, 1911